
ÉTUDE
SUR LES
PSYCHOSES ÉROTOMANIAQUES

THÈSE

présentée et soutenue publiquement le jeudi 29 janvier 1925

POUR OBTENIR LE GRADE DE
Docteur en Médecine

PAR

HACQUARD (Maurice-Marie-Auguste)

né le 11 mai 1899, à Eloyes (Vosges)

EXAMINATEURS DE LA THÈSE :	{	MM. P. PARISOT, professeur . . .	<i>Président.</i>
		SIMON, professeur	{ <i>Juges.</i>
		CAUSSADE, agrégé	
		LALANNE, chargé de cours.	

Le candidat répondra aux questions qui lui seront posées sur les diverses parties de l'enseignement médical.

NANCY
SOCIÉTÉ D'IMPRESSIONS TYPOGRAPHIQUES
4 et 6, Rue de la Croix-de-Bourgogne
1925



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547423_0068

ÉTUDE

SUR LES

PSYCHOSES ÉROTOMANIAQUES

THÈSE

présentée et soutenue publiquement le jeudi 29 janvier 1925

POUR OBTENIR LE GRADE DE
Docteur en Médecine

PAR

HACQUARD (Maurice-Marie-Auguste)

né le 11 mai 1899, à Eloyes (Vosges)



EXAMINATEURS DE LA THÈSE : { MM. P. PARISOT, professeur, . . . *Président.*
SIMON, professeur.
CAUSSADE, agrégé } *Juges.*
LALANNE, chargé de cours. }

Le candidat répondra aux questions qui lui seront posées sur les diverses parties de l'enseignement médical.

NANCY

SOCIÉTÉ D'IMPRESSIONS TYPOGRAPHIQUES

4 et 6, Rue de la Croix-de-Bourgogne

1925

Université de Nancy - Faculté de Médecine

Doyen: M. L. SPILLMANN, *, I *

Assesseur: M. E. SIMON, *, I *

Doyen honoraire: M. F. GROSS, O *, I *

Professeurs honoraires: MM. NICOLAS, *, I *; PRENANT, *, I *;
F. GROSS, O *, I *; HERRGOTT, O *, I *; WEISS, O *, I *

Professeurs : MM.

Chimie médicale et toxicologie.....	L. GARNIER, I *
Hygiène.....	E. MACÉ, *, I *
Clinique médicale.....	E. SIMON, *, I *
Histoire naturelle médicale.....	P. VUILLEMIN, *, I *
Médecine légale.....	P. PARISOT, O *, I *
Clinique des maladies des enfants.....	P. HAUSHALTER, *, I *
Anatomie pathologique.....	L. HOCHÉ, *, I *
Clinique médicale.....	G. ETIENNE, *, I *
Clinique chirurgicale.....	A. VAUTRIN, *, I *
Clinique des maladies syphilitiques et cutanées.....	L. SPILLMANN, *, I *
Clinique de chirurgie infantile et d'orthopédie.....	R. FRELICH, *, I *
Physiologie.....	M. LAMBERT, *, I *
Clinique obstétricale et Accouchements.....	A. FRUHINSHOLZ, *, I *
Histologie.....	R. COLLIN, *, I *
Anatomie descriptive.....	M. LUCIEN, *, I *
Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	P. JACQUES, *, I *
Clinique des voies urinaires.....	P. ANDRÉ, *, I *
Clinique chirurgicale.....	G. MICHEL, *, I *
Pathologie interne et clinique médicale pro- pédeutique.....	L. RICHON, *, I *
Physique.....	DUFOUR, *, I *
Chimie médicale.....	H. ROBERT, I *

Chargés de cours complémentaires : MM.

Accouchements (cours théorique).....	L. JOB, *, I *, agrégé.
Clinique des maladies tuberculeuses (I).....	M. PERRIN, *, I *, agrégé.
Thérapeutique.....	M. PERRIN, *, I *, agrégé.
Clinique des maladies tuberculeuses (I).....	J. PARISOT, O *, I *, agrégé.
Pathologie expérimentale et pathologie gé- nérale.....	J. PARISOT, O *, I *, agrégé.
Pathologie externe.....	A. BINET, I *, agrégé libre.
Clinique chirurgicale élémentaire (I).....	A. BINET, I *, agrégé libre.
Clinique des maladies contagieuses.....	L. CAUSSADE, I *, agrégé.
Clinique ophtalmologique.....	P. JEANDELIZE, A *, agrégé.
Clinique des maladies mentales.....	R. LALANNE, I *
Cours d'hydrologie.....	M. PERRIN, *, I *, agrégé.
Médecine opératoire.....	M. BARTHÉLEMY, *, I *, agrégé.
Electrothérapie et radiologie.....	LAMY, I *, agrégé.
Education physique.....	P. MATHIEU, I *, agrégé.

Agrégés en exercice

MM. M. PERRIN, *, I *	MM. P. JEANDELIZE, A *	MM. MUTEL, *, I *
G. THIRY, *, I *	L. CAUSSADE, I *	WATRIN, *, I *
J. PARISOT, O *, I *	M. BARTHÉLEMY, *	HAMANT, I *
P. MATHIEU, I *	I *	CORNIL, I *
L. JOB, *, I *	LAMY, I *	DE LAVERGNE, A *

Agrégés libres

MM. FÉVRIER, G O *, I *; G. GROSS, *, I *; S. REMY, I *;
BUSQUET, I *; BINET, I *; FAIRISE, A *

M. A. PACAUD, I *, Secrétaire

M. F. LAMBERT DES CILLEULS, *, I *, Secrétaire honoraire.

(I) Fondation de l'Université.

La Faculté a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni les approuver ni les imputer.

A mon Père

A ma Mère

Meis et Amicis

A mon Président de Thèse :

M. le Professeur P. PARISOT

Professeur de Médecine légale
Officier de la Légion d'Honneur

A mes Juges :

M. le Professeur SIMON

Professeur de Clinique Médicale
Chevalier de la Légion d'Honneur

M. le Professeur agrégé CAUSSADE

M. le Docteur LALANNE

Médecin Chef des Asiles
Chargé des cours de Médecine Mentale

AVANT-PROPOS

Dans son traité des maladies mentales, dont la cinquième édition, traduite en français, date de 1897, Krafft-Ebing écrit à propos de l'érotomanie: « La paranoïa érotique est une variété de paranoïa encore très peu étudiée et qui, en comparaison des autres, se rencontre rarement ». Tout récemment, M. de Clérembault (1), dont le nom reviendra à chaque instant dans notre texte comme un de ceux qui ont le plus et le mieux étudié l'érotomanie, déclare à son tour: « Le tableau complet de l'érotomanie n'existe nulle part, on ne trouve dans les traités que des descriptions sans méthode, qui n'en dégagent pas les constantes et qui ne fournissent, en vue des interrogatoires, aucune sorte de plan ni de critère. Ces constantes, ces critères et le modèle de ce plan sont entièrement à formuler. Nous avons essayé de le faire... »

Divers auteurs, à la suite de M. de Clérembault, et jusqu'à l'instant où nous écrivons, ont apporté des documents cliniques sur ce sujet, de telle sorte qu'un travail de coordination des données acquises et de révision critique de l'érotomanie s'impose actuellement, de l'avis même de M. Clérembault. C'est en vue de contribuer à remplir ce but que nous avons choisi le

(1) De Clérambault: Les délires passionnels: érotomanie, revendications, jalousie (Société clinique de médecine mentale, février 1921).

sujet de notre thèse, sur les conseils de M. le docteur Privat de Fortunié, médecin-chef à l'Asile, dont la sympathie agissante ne nous a jamais fait défaut, et qui nous a fourni, avec sa grande expérience, la majorité des données de cette thèse. Qu'il nous permette de lui dire ici notre affectueuse reconnaissance.

C'est également un agréable devoir pour nous de rendre hommage aux membres éminents de la Faculté qui ont bien voulu accepter de composer notre jury.

A M. le Professeur Pierre Parisot, qui a consenti à nous faire l'honneur de présider cette thèse, et dont l'enseignement nous a particulièrement intéressé, nous adressons l'hommage de nos sentiments de respectueuse gratitude.

Nous remercions de tout cœur :

M. le Professeur Simon, qui a guidé nos premiers pas et développé notre expérience médicale pendant l'année d'externat que nous avons eu l'heureux privilège de passer à ses côtés.

M. le Professeur agrégé Caussade, dont les cours de pathologie interne, donnés dans une langue éloquente, laissent une profonde impression de clarté.

M. le Docteur Lalanne, chargé de cours à la Faculté, dont les leçons psychiatriques nous furent si précieuses et qui, sympathique parce que dévoué à tous, nous a toujours témoigné un grand intérêt.

A tous, en ce jour qui marque la fin de nos études, nous donnons l'assurance de toute notre reconnaissance.

Que, d'ailleurs, tous nos professeurs de la Faculté soient bien certains que nous garderons toujours un souvenir ému de leur bienveillante sollicitude.

APERÇU HISTORIQUE ET EXPOSÉ DU SUJET

a) *L'érotomanie d'Esquirol*

Sous le nom de monomanie érotique ou érotomanie, Esquirol a décrit : « une affection cérébrale chronique caractérisée par un amour excessif, tantôt pour un objet connu, tantôt pour un objet imaginaire ; dans cette maladie, l'imagination seule est lésée ; il y a erreur de l'entendement. C'est une affection mentale dans laquelle les idées amoureuses sont fixes et dominantes, comme les idées religieuses sont fixes et dominantes dans la théomanie ou dans la lypémanie religieuse.

L'érotomanie diffère essentiellement de la nymphomanie et du satyriasis. Dans celles-ci, le mal naît, des organes reproducteurs, dont l'irritation réagit sur le cerveau ; dans l'érotomanie, l'amour est dans la tête : le nymphomane et le satyriasiatique sont victimes d'un désordre physique ; l'érotomane est le jouet de son imagination. L'érotomanie est à la nymphomanie et au satyriasis ce que les affections vives du cœur, mais chastes et honnêtes, sont un libertinage effréné ; tandis que les propos les plus sales, les actions les plus honteuses, les plus humiliantes, décèlent la nymphomanie et le satyriasis : l'érotomane ne désire, ne songe pas même aux faveurs qu'il pourrait prétendre de l'objet de sa folle tendresse, quel-

quefois même son amour a pour objet des êtres inanimés. Alkidias, de Rhodes, est pris de délire érotique pour la statue de Cupidon de Praxitèles, Variola raconte la même chose d'un habitant d'Arles, qui vivait de son temps (1). »

C'est à la faveur de cette description, si pleine de traits saillants, que l'érotomanie, délire érotique chronique, fixe, dominant, plus intellectuel et imaginatif que sensuel, entre véritablement dans la science. Tout en ne s'appliquant qu'à l'un des aspects du syndrome, cette description mérite de rester. Il n'en est pas de même du cadre des monomanies dans lequel Esquirol a placé le délire érotique. Cette conception consistant à isoler des formes mentales d'après le trouble prédominant d'une faculté, et même, par une distinction plus élective, d'après la manifestation d'un désordre déterminé dans telle faculté, fut bien vite abandonnée quand on s'aperçut que les diverses monomanies peuvent exister chez le même sujet, que plusieurs se confondent, et qu'en définitive il ne saurait y avoir de lésions isolées de l'entendement sans participation des autres parties.

Les aliénistes contemporains d'Esquirol et ceux qui le suivirent de près, adoptèrent, sans la modifier sensiblement, sa conception clinique de l'érotomanie.

Notamment :

Marc (1840) (2) se borne à signaler la transformation possible de l'érotomanie en « aidoïomanie » ou fureur génitale, soit l'association de cette dernière à l'érotomanie. L'auteur, se plaçant surtout au point de vue judiciaire, étudie longue-

(1) Esquirol : Des maladies mentales, 1838, tome II.

(2) Marc : De la folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires, 1840, tome II.

ment les actes des érotomanes mais, ce faisant, il envisage des cas dont nous aurons à discuter la légitimité dans le chapitre « médecine légale » de ce travail.

Morel (1) après avoir, en 1853, dans ses études cliniques, formulé certaines réserves au sujet de la séparation de l'érotomanie du satyriasis et de la nymphomanie, ne change rien à la description d'Esquirol. En 1860, dans son traité des maladies mentales, il ne reproduit pas ses réserves, mais il ajoute: « J'ai pareillement observé des individus, de l'un et l'autre sexe, dont un amour primitif n'avait pas troublé le cerveau, délirer néanmoins dans le sens d'une passion érotique, poursuivre de leur passion insensée des êtres imaginaires ou réels, tels que des personnages historiques anciens, des princes, des princesses, des rois, des impératrices, des femmes célèbres de l'époque. Dans ces derniers cas, la réalité est placée trop au-dessus de ces pauvres insensés pour que les motifs de leur passion puissent être justifiés par la moindre excuse raisonnable. Est-ce bien là de la folie érotique proprement dite? »

Trélat (2), en 1861, dans son traité de la folie lucide, décrit dans des chapitres séparés les satyres et les nymphomanes d'une part, les érotomanes d'autre part. Il distingue une érotomanie essentielle (celle d'Esquirol) et une érotomanie symptomatique, dont il publie deux observations visant des faits disparates.

Marcé (3), en 1862, reproduit la description d'Esquirol, à laquelle il n'ajoute que ce trait: « Dans d'autres circonstances, dit-il, l'érotomanie se traduit beaucoup moins par les actes

(1) Morel: Etudes cliniques, tome II, 1853; Traité des maladies mentales, 1860.

(2) Trélat: La folie lucide, Paris, 1861.

(3) Marcé: Traité pratique des maladies mentales, 1862.

extérieurs et revêt cette forme moitié amoureuse, moitié contemplative, qui entre pour une certaine part dans les élans mystiques de la vie religieuse. »

Légrand du Saulle (1) (1864) distingue les variétés suivantes de l'érotisme :

1° L'érotomanie ;

2° La folie par amour ;

3° Le satyriasis ;

4° La nymphomanie ;

5° Les dépravations érotiques ;

6° Les actes licencieux dûs à une démence sénile et en ce qui concerne l'érotomanie adopte la conception d'Esquirol.

b) *Les persécuteurs amoureux de Lasègue et Falret.*

Après avoir, en 1852, dans un mémoire paru dans les Archives de médecine, détaché pour la première fois le délire de persécutions du groupe trop vaste et trop compréhensif de la mélancolie des anciens ou lypémanie d'Esquirol, pour être constitué à l'état de forme spéciale de maladie mentale, Lasègue, poursuivant ses études, employa le terme de persécuteurs pour désigner certains malades qui personnifient leur délire de persécution sur un individu déterminé, concentrent sur lui leur haine et leur sentiment de vengeance, le poursuivent incessamment de leurs récriminations, de leurs obsessions et de leurs menaces, finissent souvent par se porter sur lui à des actes de violence.

C'est surtout à l'occasion des trois causes célèbres de Sandon (ce persécuté-persécuteur qui fit l'objet de six expertises

(1) Légrand du Saulle : La folie devant les tribunaux, 1864.

de la part des aliénistes les plus qualifiés de l'époque), de Verger (ce prêtre interdit devenu l'assassin de l'archevêque de Paris, Mgr Sibour), et de Teulat (l'amoureux de la princesse de B...) que l'attention de Lasègue fut attirée sur cet ordre de faits. « Cette variété importante du délire de persécution, qui a été étudiée par Lasègue dans ses cliniques et dans ses rapports de médecine légale, dit Jules Falret, n'a pas été de sa part l'objet d'une publication spéciale; mais il l'a popularisée dans son enseignement et c'est à lui que revient l'honneur de l'avoir découverte et d'avoir attiré sur elle l'attention des observateurs. » Ainsi ce grand clinicien se révèle une fois de plus par ses facultés d'observation et d'analyse, par son esprit généralisateur et sa pénétrante intuition comme un des plus brillants représentants de cette phalange d'hommes d'élite qui font la science. C'est notamment à l'occasion du procès Teulat que Lasègue fit ressortir quelques-uns des caractères des persécuteurs. Dans son rapport concernant cet amoureux, il fit part de la sorte de ses nouvelles idées sur ce sujet: « J'étais au moment de mon examen médico-légal dans cette disposition d'élection spéciale à l'égard d'une catégorie jusqu'ici mal décrite des maladies mentales; j'étais en face du délire persécuteur, si fréquent cependant. Je l'avais beaucoup étudié, j'attendais une occasion nouvelle de l'étudier encore, et ce fut à la fois avec un sincère appétit de la science, et dans le but également d'accomplir un devoir que j'abordai l'état mental de T... »

Lasègue ne faisait du délire des persécuteurs qu'une simple variété du délire de persécution. Il appartenait à Jules Falret de compléter la caractérisation en montrant que ces persécuteurs sont, pour la plupart, des aliénés raisonnants, non hallucinés, porteurs de signes physiques de dégénérescence et

se rattachant au groupe des dégénérés héréditaires. La description se précisera encore avec Magnan, comme nous allons bientôt le voir, mais d'ores et déjà se trouve différenciée une catégorie nouvelle de délirants érotiques : les amoureux persécuteurs, qui viennent s'adjoindre aux érotomanes d'Esquirol.

Toutefois, les relations entre les deux groupes ne sont pas immédiatement établies et, pendant un certain temps, une sorte de dualisme aura cours parmi les aliénistes, les uns, considérant surtout la nature psychique de l'amour, verront uniquement dans l'érotomanie une forme de l'amour morbide, tandis que les autres, remarquant la ténacité avec laquelle certains érotomanes poursuivent l'objet de leur amour, feront de ces psychopathes une variété de persécuteurs : les amoureux persécuteurs confondus avec les persécutés-persécuteurs.

c) *Les psychoses érotomaniaques et la dégénérescence de Magnan*

Magnan ne décrit pas de variété nouvelle d'érotisme psychique, mais il apporte une conception personnelle des formes précédemment signalées.

L'érotomanie du type Esquirol forme le dernier groupe des anomalies et observations sexuelles par lui décrites et dont il distingue quatre degrés (1) :

Le premier groupe est celui *des spiniaux*, représentés par les idiots complets, dont la vie purement végétative est réduite aux simples réflexes. Ces êtres inconscients, isolés de toute relation extérieure par des lésions cérébrales irrémédiables,

(1) Magnan : Communication à l'Académie de médecine, 13 janvier 1885 ; *in* Centres nerveux, deuxième série.

sont relégués dans la moelle; chez eux on peut voir se produire comme seule manifestation active, des manœuvres de masturbation.

Le second groupe est celui *des spinaux cérébraux postérieurs* chez lesquels « le réflexe part de l'écorce cérébrale postérieure et aboutit à la moelle. La vue seule, l'image d'un sujet de sexe différent, quelles que soient ses qualités, qu'il soit beau ou laid, jeune ou vieux, provoque l'orgasme vénérien. C'est l'acte instinctif purement brutal... Les exemples sont nombreux d'imbéciles des deux sexes qui, sans le moindre discernement, sans la moindre lutte intérieure, se livrent à la satisfaction de leurs appétits génitaux et rentrent conséquemment dans ce groupe de dégénérés. »

Le troisième groupe comprend les *spinaux cérébraux antérieurs*. « Le point de départ du réflexe est dans l'écorce cérébrale antérieure; c'est une influence psychique comme dans l'état normal, qui agit sur le centre génito-spinal; mais l'idée, le sentiment ou le penchant sont ici perversis. » Ces aberrations consistent tantôt dans des amours étranges, tantôt dans l'inversion du sens génital, tantôt dans l'attraction fétichiste exercée par certains objets.

Dans le quatrième groupe, celui des *cérébraux antérieurs ou psychiques*, « on ne connaît plus les instincts inférieurs, on devient même indifférent à l'instinct de la génération; la moelle, le cerveau postérieur restent silencieux; on est installé en pleine région frontale, dans le domaine de l'idéation. C'est l'amour sans désirs vénériens, en dehors de toute préoccupation charnelle ». Ce sont les érotomanes d'Esquirol. Ainsi, pour Magnan, l'érotomanie est une aberration par défaut du sens génésique.

En ce qui concerne les amoureux persécuteurs, Magnan les

range parmi les héréditaires dégénérés et les décrit comme une variété des persécuteurs raisonnants, qui se répartissent en différents groupes : les persécutés-persécuteurs comprenant notamment les processifs, les hypocondriaques persécuteurs, les persécuteurs familiaux, les jaloux persécuteurs, les amoureux persécuteurs, etc. Ceux-ci aiment d'un amour, en général purement psychique, que leur excessive vanité leur fait encore partager, sans qu'il y ait au début de leur roman un fait réel autorisant leurs espérances. Le caractère obsédant de leur passion, leur ténacité et leur manque de scrupule les poussent à persévérer en dépit de tous les obstacles, à se livrer à toutes sortes de démarches importunes et finalement, quand leur insuccès vient évoquer chez eux l'idée de la malveillance ou de la jalousie, à des menaces et à des agressions.

Tout en groupant dans la même description tous les persécuteurs et en les rapprochant des autres dégénérés atteints de délire systématisé pour les opposer aux délirants chroniques, Magnan reconnaît aux amoureux persécuteurs certains traits communs avec les érotomanes en rappelant à leur propos la division des anomalies sexuelles et en indiquant que ces amoureux persécuteurs « sont des platoniques, des extatiques, des érotomanes, en donnant à ce mot la signification précise que lui avait assignée Esquirol. »

Disciple de Magnan, Garnier accentue le rapprochement entre les érotomanes du type Esquirol et les amoureux persécuteurs, si les indications que nous trouvons dans la thèse de Portemer (1), élève de Garnier, reflètent bien une opinion que son maître n'a pas exprimé par écrit. L'érotomanie, d'après

(1) Portemer : De l'érotomanie au point de vue médico-légal. Thèse de Paris, 1902.

ces auteurs, peut subir une sorte d'évolution cyclique. Tout d'abord, l'érotomane se contenterait d'aimer dans l'ombre, discrètement, d'admirer de loin l'objet de sa flamme en interprétant favorablement les illusions qui résultent de cette admiration outrée. Mais l'érotomane ne sait pas toujours garder une attitude passive. Il devient actif et prend une attitude hostile. Les idées ambitieuses qui existent toujours dans l'érotomanie et qui font entrevoir au malade que sa grandeur future dépend de la réalisation de son rêve amoureux ne contribuent pas médiocrement à le faire sortir de ses réserves. Suivant la nature et l'importance des obstacles qui surgiront devant lui, on aura à distinguer encore deux degrés dans l'évolution de la maladie. Dans un second stade, on a affaire à l'amoureux persécuteur qui s'acharne après l'objet aimé. « Le persécuteur amoureux n'est pas, comme on pourrait le croire, une variété d'érotomane, il s'agit là simplement d'un stade de l'évolution de la maladie » (Portemer). Puis, dans un troisième stade, on trouve un malade qui réagit violemment à cette idée que si son rêve ne se réalise pas, c'est qu'il est desservi auprès de la personne aimée. « L'érotomane, dit Garnier, a la conviction que les méchants se mettent en travers de cette réalisation » (Portemer). C'est l'amoureux persécuteur qui cherche à se venger.

d) *L'érotomanie de de Clérambault*

Dans une série de présentations à la Société clinique de médecine mentale, M. de Clérambault, médecin en chef de l'infirmerie spéciale, a fait récemment une étude approfondie de l'érotomanie qui, par sa documentation clinique et sa péné-

trante analyse il a entièrement rénovée (1). Aussi c'est à juste titre qu'on a déjà proposé de donner le nom de « syndrome de Clérambault » au tableau qu'il en a tracé. Comme son maître Garnier, M. de Clérambault a de l'érotomanie une conception uniciste, mais pour lui les stades sont différents et des distinctions nouvelles sont apportées en ce qui concerne l'interprétation des faits cliniques. Nous allons ci-dessous essayer de résumer sa description en employant les expressions mêmes de l'auteur.

L'érotomanie, pour M. de Clérambault, est un syndrome passionnel morbide qu'il y a lieu de réunir aux délires de revendication et aux délires de jalousie, sous la rubrique : délires passionnels.

« Réduit à la conception d'une poursuite amoureuse, optimiste d'abord, puis hostile... le délire érotomaniaque se développe en trois stades : stade d'espoir, stade de dépit, stade de rancune...

« Les conceptions du délire érotomaniaque se groupent d'une part en un postulat initial et déductions de ce postulat (toutes données relatives à l'objet), d'autre part en thèmes imaginatifs et interprétatifs (données relatives aux incidents de la poursuite)...

« Les composantes du sentiment générateur du postulat sont : orgueil, désir et espoir... Le postulat fondamental résulte visiblement de l'orgueil sexuel plus que de la passion.

« Les conceptions spécifiques sont les suivantes :

Postulat fondamental, consistant en cette conviction d'être en communion amoureuse avec un personnage d'un rang plus

(1) De Clérambault : Présentations sous des titres divers : 1^{er} décembre 1920, 2^o février 1921, 3^o juin 1921, 4^o juillet 1921, 5^o juin 1923, 6^o juillet 1923.

élevé qui le premier a été épris, qui aime plus ou qui aime seul.

Thèmes dérivés et regardés comme évidents :

L'objet ne peut avoir de bonheur sans le soupirant ;

L'objet ne peut avoir une valeur complète sans le soupirant ;

L'objet est libre, son mariage n'est pas valable.

Thèmes dérivés et qui se démontrent :

Vigilance continuelle de l'objet ;

Protection continuelle de l'objet ;

Travaux d'approche de la part de l'objet ;

Conversations indirectes avec l'objet ;

Ressources phénoménales dont dispose l'objet ;

Sympathie presque universelle que suscite le roman en cours ;

Conduite paradoxale et contradictoire de l'objet.

« Ces formules se rencontrent rarement toutes réunies. La dernière (conduite paradoxale) a une importance capitale. Jamais elle ne manque. Elle entraîne des accommodements avec les faits du genre suivant : l'objet est censé hésiter par orgueil, timidité, doute, jalousie, ou encore aboulie foncière ; un ami mystérieux le domine dans une mesure invraisemblable ; ou encore il veut éprouver le sujet, etc...

Toutes ces conceptions visent la conduite de l'objet. Ses idées de persécution se développent ensuite, relatives aux incidents de la poursuite. Elles ne sont pas diffuses, mais strictement groupées autour de l'idée de la poursuite. Les persécutions n'ont pour but que la séparation d'avec l'objet ; ou encore elles émanent de l'objet même.

« Aux stades de dépit et de rancune, le sujet, impatienté et humilié, croit haïr, par suite d'une réversion psychologique d'ordre général. Ses griefs, qui au début étaient hypocrites,

deviennent sincères, le sujet se fait revendicateur. Il argue à ce moment de préjugés anciens, qui sont sensiblement fictifs, et des préjugés récents, qui sont réels mais imputables à lui seul. L'espoir inconscient subsiste.

Si ces thèmes secondaires de persécution se développent et si le délire tend à se diffuser, cela donne à présumer que le délire érotomaniaque n'est pas pur, mais associé. Un mode d'extension irradiée, aboutissant à un ensemble de persécutions banal, montre que l'érotomanie est soit prodromique, soit secondaire. »

Ainsi l'auteur distingue des cas purs et des cas mixtes.

« Les cas purs sont exempts d'hallucinations et restent fixes... ne subissant de transformation que celle de l'amour en dépit, puis en haine, et d'additions que sous forme d'idées ambitieuses et de persécutions polarisées (extension en secteur ou en éventail)... ne comportent pas de rétrospection... Ils n'aboutissent pas à la démence.

« Les cas mixtes admettent des hallucinations, un mode d'extension irradiant, une systématisation plus ou moins riche, un travail interprétatif ou imaginatif diffus, une persécution générale, une mégalomanie globale ; ce sont eux qui admettent des variations dans le choix de l'objet, et parfois des objets simultanés multiples ; le mode de désignation de l'objet y est fréquemment imaginatif, le culte de l'objet peut y être mêlé d'esprit mystique ; il peut y avoir affaiblissement intellectuel. En un mot les cas mixtes admettent tous les devenirs. »

Dans les cas mixtes l'érotomanie est soit prodromique ou initiale, soit secondaire ou surajoutée, notamment elle peut apparaître au cours d'un délire interprétatif proprement dit, soit au cours d'un délire polymorphe.

« Les syndromes érotomaniaques perdent de leur intensité

dans la mesure où ils perdent de leur pureté... Tandis que dans le cerveau relativement valide (c'est-à-dire n'étant voué ni au polymorphisme ni à la démence), il faut une secousse passionnelle pour cristalliser le faux concept, dans le cerveau déjà invalide suffit une secousse minime, c'est-à-dire d'ordre sentimental ou faiblement affectif ; de là la moindre cohésion du syndrome, sa stabilité moindre, son comportement moins actif. Intensité, stabilité, tendance aux actes, ces trois facteurs montrent des variations parallèles parce qu'ils dérivent d'une même cause, à savoir le degré de pureté du syndrome érotomaniaque. Le maximum d'intensité, de stabilité et d'activité se rencontre dans les cas purs, et après eux dans ceux des cas qui se trouvent être provisoirement purs. »

M. de Clérambault a de plus très justement montré que le platonisme dans l'érotomanie est un symptôme accessoire.

« Si, dit-il, une importance excessive a été donnée à ce détail du platonisme, cela tient sans doute aux trop beaux cas qu'on a publiés les premiers et qui se trouvaient être platoniques...

La vérité, à notre avis, est que : 1° Il y a des causes qui font paraître l'érotomane plus platonique qu'il ne l'est en réalité ; 2° que le platonisme est réellement plus fréquent chez l'érotomane que chez l'homme normal.

Le platonisme, souvent, est plus apparent que réel, parce que tant que le sujet érotomane n'a pas atteint son premier but, l'entente parfaite, il n'a guère à penser au second, qui est la jouissance...

D'autre part les exigences sexuelles sont fréquemment bien moins marquées chez les sujets érotomanes que chez l'homme sain. Il y a pour cela une raison profonde : c'est que l'amour, quoi qu'il en semble, n'est pas la source principale du délire

érotomaniaque : la source principale est l'orgueil, l'amour n'est que la source accessoire. Orgueil sexuel, certes, mais orgueil principalement...

Dès lors il n'y a rien que de logique à ce que vraiment, dans le nombre des érotomanes, il y ait un certain contingent de platoniques, et que, dans le reste du contingent, le coefficient de sensualité puisse être souvent peu élevé. »

La conception de l'érotomanie formulée par M. de Clérambault semble s'appliquer surtout aux érotomanes persécutés, mais nous verrons, dans le chapitre suivant, qu'elle convient aussi aux érotomanes contemplatifs d'Esquirol.

e) *Exposé du sujet*

Dans les lignes qui précèdent, nous nous sommes borné à tracer l'histoire de l'érotomanie au cours de la période moderne, encore avons-nous été moins soucieux de dresser un inventaire complet des références sur la matière que de marquer les paliers de l'opinion à ce sujet.

Il nous reste à circonscrire le champ de notre étude, en indiquant les manifestations de l'érotisme que nous entendons éliminer.

Ce sont d'abord les manifestations de l'érotisme instinctif : satyriasis et nymphomanie que depuis Esquirol tous les auteurs ont distingué de l'érotomanie. Ce sont en second lieu les manifestations suivantes de l'érotisme psychique :

1° Les aberrations relatives au concept érotique : homosexualité, fétichisme, exhibitionnisme.

2° Les idées érotiques obscènes et de caractère obsédant, obsessions de mots rappelant des images génitales, hallucina-

tions obsédantes d'organes génitaux et de rapprochements charnels. Nous citerons à ce propos certaines formes de folie du doute, dans lesquelles le malade craint toujours d'avoir été violé, de s'être livré à quelqu'un et ressent dans la crise obsédante des sensations génésiques particulières (Séglas).

L'érotisme platonique à forme semi-obsessionnelle sans détermination de personne, ce que M. de Clérambault appelle « la hantise érotique », dont il existe dans la littérature psychiatrique un cas célèbre publié par Magnan : celui d'un jeune élève des Beaux-Arts, « qui vit dans la chasteté absolue ; son amour c'est Myrtho qui s'est réfugiée dans une étoile ; il contemple tous les soirs cette étoile, lui adresse des vers, brûle de l'encens ».

On a rapporté d'autres exemples où l'obsédé prend pour objet de son amour des êtres inanimés. Indépendamment de ceux cités par Esquirol, il est fait mention d'un jeune homme qui, d'après Lucien et Saint-Clément d'Alexandrie, devint amoureux à Cnide d'une Vénus de Praxitèle ; d'un jardinier devenu amoureux d'une statue de Vénus de Milo placée dans un parc de Paris (fait rapporté par un journal parisien en date du 4 mars 1877). C'est également à une sorte d'obsession érotique qu'il faut attribuer le fait relaté par Garnier (1), de ce jeune homme qui, amoureux de la fille hypothétique d'un personnage politique célèbre, faisait de longues stations devant le domicile de l'homme d'Etat et adressait des épîtres débordantes d'amour à sa chère fiancée, fait d'autant plus étrange que le personnage en question n'avait pas d'enfant. On peut même voir dans ce cas une forme de passage de l'obsession en délire érotomaniac, tandis que nous nous proposons seu-

(1) Garnier : La folie à Paris, 1890.

lement d'éliminer les cas extrêmes représentés par la simple obsession.

3° Les états d'excitation érotique intellectuelle et physique qui marquent fréquemment la première période de la paralysie générale ainsi que l'excitation sexuelle de certains déments séniles.

4° Le délire érotique également très fréquent dans l'excitation maniaque, notamment dans celle symptomatique de la folie intermittente ou de la folie à double forme, et aussi dans la manie puerpérale, où il revêt parfois un cachet spécial d'obscénité.

5° L'érotisme qui se développe dans certaines intoxications : haschich, opium, alcool. M. Capgras (1) a signalé récemment un cas de syndrome érotomaniaque transitoire chez une débile alcoolique comparable au délire de jalousie de même nature.

6° L'érotisme que l'on observe fréquemment dans l'épilepsie et l'hystérie. Quoi qu'on en ait dit, les idées érotiques sont fréquentes dans l'hystérie et font partie du délire hystérique (Ritti). « L'érotisme, dit à son tour P. Janet, existe dans l'hystérie comme toutes les idées fixes possibles » ; en rapportant cette opinion, M. Séglas (2) ajoute : « L'érotisme peut même, en pareil cas, jouer un rôle tout à fait prédominant et, sans vouloir généraliser, je ne puis m'empêcher de constater que, par une coïncidence sans doute curieuse, dans les faits les plus caractérisés de délire d'origine et de nature hystérique

(1) Capgras : Bulletin de la Société clinique de médecine mentale, mai 1923.

(2) Séglas : Sémeiologie des affections mentales, *in* traité de Gilbert Ballet.

que j'ai pu recueillir personnellement, les préoccupations sexuelles, les hallucinations génitales figuraient toujours au nombre des phénomènes vésaniques les plus caractérisés. » Ce que nous entendons éliminer, en l'espèce, c'est l'érotisme transitoire ou diffus et non pas le syndrome érotomaniaque qui peut se développer chez des sujets présentant la constitution hystérique.

7° L'érotisme transitoire ou diffus que l'on trouve souvent dans le délire polymorphe dont il suit les lois. L'érotisme diffus de certains délirants mystiques ; les hallucinations génitales parfois cacompanyées d'idées érotiques que l'on observe dans le délire de persécution systématisé, hallucinations qui ont fait l'objet d'une étude spéciale de la part du docteur Hamel (1), qui distingue sous le nom de persécutés génitaux les malades qui en sont affectés.

Nous éliminons toutes ces manifestations de l'érotisme, soit parce qu'il ne s'agit pas de délire amoureux, soit parce que, dans les cas envisagés, le syndrome est incomplet, diffus ou transitoire et, par conséquent, se trouve dépourvu des caractères essentiels du délire érotomaniaque. Pour être exact, nous devons cependant ajouter que certaines érotomanies sommaires ou passagères ne sont que le prélude d'une érotomanie chronique.

Par contre, nous étudierons, au point de vue du diagnostic différentiel, une catégorie de malades qui, par la couleur, la netteté et la fixité de leur délire présentent de grandes analogies avec les érotomanes persécutés, ce sont les persécutés érotiques, sujets qu'ont eu certainement l'occasion d'observer

(1) M. Hamel : Contribution à l'étude des hallucinations génitales et des idées érotiques chez les persécutés. Thèse de Paris, 1892.

la plupart des cliniciens, mais qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas fait, à notre connaissance, l'objet d'une étude séparée. Parmi ces malades — des femmes presque toujours — les unes se croient aimées ou plutôt recherchées par des personnes de l'autre sexe, mais ceci dans le but de les compromettre et de les avilir, les autres se croient trompées. Ils ont pour caractères communs : 1° d'être persécutés, ce qui distingue les délirants du second type des jaloux proprement dits, intoxiqués ou constitutionnels ; 2° d'avoir des représentations, sinon des tendances érotiques.

Mais en définitive, nous ne retiendrons comme psychoses érotomaniaques que les cas de délires amoureux fixes et cohérents, purs ou mixtes, contemplatifs ou réactionnels.

ÉTUDE NOSOGRAPHIQUE

L'érotomanie rentre dans le groupe des psychopathies « qui attendent encore leur anatomie-pathologique ». Dans l'état actuel de la science, on peut en effet répartir les maladies mentales en deux grandes séries :

1° Les psychoses bien définies, incontestablement liées à des lésions transitoires ou permanentes du système nerveux central, lésions agénésiques, accidentelles ou involutives, lésions manifestement antécédentes par rapport aux troubles mentaux et non point surajoutées. C'est le cas pour l'idiotie, pour l'épilepsie, pour les psychoses toxi-infectieuses auxquelles se rattache la neurasthénie vraie ou neurasthénie par épuisement de Maurice de Fleury, pour le syndrome démence précoce, la paralysie générale, les démences organiques, la démence sénile.

Ce n'est pas à dire que ces psychoses soient toujours indépendantes du terrain sur lequel elles se développent. Tout au contraire, bien souvent, leur symptomatologie et surtout leur évolution sont sujettes à des variations individuelles dépendant de la constitution mentale. C'est ainsi que, pour prendre un exemple, M. Magnan a montré comment le délire alcoolique peut évoluer de façon différente suivant la nature du fonds mental. Pour la même raison, nous voyons chez des paranoïaques latents, la psychose hallucinatoire aiguë, à carac-

tère onirique et d'origine toxi-infectieuse, se continuer par une psychose hallucinatoire chronique. Une question intéressante serait précisément de rechercher dans quelle proportion ces cas se présentent en clinique. Ce fait, rapproché de la constatation d'altérations du système nerveux central et de l'évolution démentielle parfois observée dans les mêmes conditions, est un des meilleurs arguments que puissent invoquer ceux qui, d'une façon générale, considèrent la psychose hallucinatoire chronique comme une maladie accidentelle, d'origine toxique mal déterminée.

2° Les psychoses sans lésions connues, qui ne sont point accidentelles comme les précédentes, mais bien constitutionnelles, souvent héréditaires et familiales, dont les épisodes ne sont que les manifestations aiguës ou subaiguës d'un tempérament psychopathique que le malade garde toute sa vie quand il n'en porte pas le germe dès le sein maternel.

Ces psychoses sont admirablement éclairantes au point de vue de la connaissance de la personnalité humaine, chacune des constitutions qui leur sert de terrain n'étant que, poussée jusqu'à l'anomalie, l'une des dispositions naturelles à l'homme. C'est à ce titre que la psychologie morbide devient le complément ou le prélude nécessaire de la psychologie normale. Comment dès lors pourrait-on, dit M. Maurice de Fleury (1), annoncer que les psychoses ont une anatomie pathologique ou regretter qu'elles n'en aient point?

M. Magnan est un de ceux qui, après Morel, ont le plus insisté sur le rôle du terrain par rapport au développement

(1) Maurice de Fleury: Les états dépressifs et la neurasthénie. 1 vol., Alcan, 1924.

des psychopathies. Mais ce que l'on peut reprocher aux tenants de la dégénérescence, c'est d'abord de n'avoir pas suffisamment pris en considération les influences accidentelles qui peuvent se surajouter à la constitution pour déterminer les accidents mentaux et par suite de faire de la conception des psychoses dégénératives une théorie décevante, non davantage cependant que celle des psychoses dementielles de Krœpelin et notamment de sa démence précoce, dont tout d'abord certains adeptes imprudents ou mus par sorte de sectarisme scientifique voulaient faire un pendant de la paralysie générale. C'est, en second lieu, de n'avoir effectivement décrit comme dégénérés qu'une seule espèce de malades caractérisés par des symptômes toujours identiques à eux-mêmes, les stigmates physiques dans l'ordre somatique, les syndromes épisodiques, l'instabilité, la désharmonie et les lacunes des diverses facultés dans l'ordre psychique, rangeant les autres indistinctement sous la rubrique : prédisposés.

C'est ainsi que, lors de la discussion sur le délire chronique, à la Société médico-psychologique, en 1886, malgré les objections de M. Séglas, signalant que nombre de ces malades avaient des antécédents vésaniques et nerveux héréditaires, que beaucoup présentaient des stigmates physiques et peut-être des syndromes épisodiques; M. Magnan a maintenu sa distinction systématique entre les délirants chroniques et les persécutés dégénérés, et, ce faisant, n'a reconnu ni le rôle de la constitution paranoïaque, ni l'influence déterminante que joue l'existence d'une toxi-infection dans les cas de délire systématisé post-onirique.

Le délire chronique apparaît de la sorte comme un bloc erratique, isolé dans sa classification des maladies mentales. Si l'on ajoute que sa description du délire chronique, ainsi que

l'a fait remarquer Masselon (1), est en partie édifiée à l'aide de malades tels que les déments paranoïdes, différant, tout au moins cliniquement, des systématiques, il apparaît que cette entité morbide, bien que portant la marque de son esprit généralisateur, est peut-être la partie la plus faible de son œuvre si belle par ailleurs.

La vérité est qu'il y a bien des manières d'être dégénéré ou prédisposé et qu'il existe de multiples formes de tempéraments psychopathiques que l'on s'est appliqué, dans ces derniers temps, à différencier. C'est ainsi que Masselon, pour mettre un peu d'ordre dans le groupe si confus encore des psychoses constitutionnelles, propose le classement suivant, tout en reconnaissant que les diverses formes énumérées par lui ne sont pas séparées par des cloisons étanches et qu'il est de nombreux cas qui participent à la fois à deux formes différentes (2):

1° Les arriérés comprenant les idiots, les imbéciles et les débiles.

2° Les fous avec conscience, c'est-à-dire les obsédés, les impulsifs et les pervers.

3° Les déprimés ou excités constitutionnels et les cyclothymiques.

4° Les paranoïaques.

Il est à remarquer tout d'abord que les psychoses de la première catégorie, notamment l'idiotie, se classent mieux parmi les psychoses liées à des lésions agénésiques ou dystrophiques du système nerveux central, tandis que la simple

(1) Masselon: Le délire chronique à évolution systématique (Etude critique). *Annales médico-psychologiques*, octobre-novembre 1913.

(2) Masselon: Les délires hallucinatoires chroniques encéphales, février 1912.

débilité peut, tout au moins provisoirement, figurer dans la deuxième série des maladies mentales, cet état se rapportant à ce que nous appellerons, à cause de notre ignorance de sa nature intime, le métabolisme dégénératif. La dégénérescence d'ailleurs, quel que soit son substratum anatomique, manifeste ou inconnu, doit être considérée non pas uniquement comme une maladie du germe, ce que n'ont jamais prétendu les initiateurs, mais comme la résultante des atteintes que peut subir le cerveau en voie de développement, de telle sorte qu'on peut être un dégénéré sans être un héréditaire (sans quoi il n'y aurait pas de dégénérescence) et inversement un héréditaire sans être un dégénéré (le contraire rendrait impossible toute régénération). Nous voyons ainsi, malgré l'insuffisance de nos connaissances anatomiques, les liens qui unissent les psychoses de la première et de la deuxième séries. Et ce n'est certes pas la clinique qui peut nous permettre d'établir dans tous les cas une différenciation précise, concernant la pathogénie des troubles mentaux, le cerveau n'ayant pour traduire les défectuosités de son fonctionnement qu'un nombre limité de réactions, qui se combinent en psychoses diverses, tandis que dans les autres branches de la pathologie la plupart des affections classées mettent en cause plusieurs appareils d'où la très grande variété du tableau symptomatique.

Pour en revenir à la classification de Masselon, il est à remarquer, en second lieu, qu'elle n'englobe pas toutes les formes de psychoses sans lésions connues et qu'il paraît nécessaire, dans ces conditions, de la compléter. Sans parler des associations de plusieurs tempéraments psychopathiques : paranoïa-cyclothymie-impulsivité, perversions morales, qui sont à la base de ces états connus sous les noms de manie raisonnée, folie morale, déséquilibre mental essentiellement carac-

térisé par l'absence de cette mesure dont les Athéniens faisaient un des principaux attributs de l'intelligence, délires d'emblée polymorphes auxquels le terme de paranoïa aiguë paraît s'appliquer le mieux, il semble que l'on puisse distinguer encore avec certains auteurs :

1° Une constitution émotive, isolée par Dupré (1), constitution expliquant le développement de ces états qualifiés : neurasthénie émotive, mélancolie afflictive, confusion mentale post-émotionnelle (émotion, choc ou émotions déprimantes prolongées), et intervenant dans un cas de délires éphémères constatés pendant la dernière guerre, sortes d'états de rêve avec désorientation, frayeurs, hallucinations, fugues prolongées prenant la forme de désertion. « Ici, dit Legrain (2), l'étiologie était évidemment complexe ; elle se recommandait de la fatigue, du surmenage, des émotions, de la peur, de l'alimentation défectueuse, de l'appoint alcoolique et les délires avec de telles bases survenaient à l'occasion d'un traumatisme bénin. »

A la constitution émotive, Dupré rattache encore le vaste domaine des obsessions et de ce que P. Janet a nommé la psychasthénie. Ces derniers éléments se trouvent ainsi séparés des autres manifestations morbides comprises dans le groupe de la folie avec conscience. Plus particulièrement, la psychasthénie paraît due à une association de la folie avec conscience, sous forme d'obsessions, avec la cyclothymie ou la dépression mentale constitutionnelle avec lesquelles se confond la neurasthénie constitutionnelle.

(1) Dupré : La constitution émotive. *Paris médical*, 7 octobre 1911.

(2) Legrain : Intoxications endogènes, *in* Traité de pathologie médicale et de thérapeutique appliquée, tome II.

2° Une constitution hystérique. Si nous n'employons pas l'expression plus compréhensive de constitution mythomaniacque (la mythomanie en effet n'est pas spéciale à l'hystérie) c'est surtout parce que la mythomanie, le pithiatisme ne constitue pas le seul caractère de l'état mental des hystériques. Celui-ci se distingue en outre par des particularités de l'humeur, du caractère, de l'activité intellectuelle, de l'affectivité, des dispositions morales, de la volonté, qui font de l'hystérie surtout une affection mentale comme Charcot l'a reconnu dans les dernières années de sa vie. Parmi ces particularités figure l'érotisme, dont la fréquence a été reconnue par des aliénistes et un neuro-psychologue de la valeur de MM. Séglas, Ritti, P. Janet. De cet état mental, caractéristique de la constitution hystérique découlent les crises qui font pour ainsi dire partie intégrante du tableau symptomatique et ces phénomènes plus contingents qui constituaient l'ancienne hystérie physique.

3° Certains auteurs distinguent encore avec Dupré une constitution perverse qui absorbe les éléments de la folie avec conscience ne rentrant pas dans le cadre de la constitution émotive.

Reste la question des délires dits d'imagination. Les malades chez lesquels on les rencontre semblent présenter une association de plusieurs tempéraments psychopathiques : paranoïa, mythomanie, excitation hypomaniaque.

Quant aux érotomanes, ils se classent naturellement dans le groupe des paranoïaques et plus exactement parmi les paranoïaques raisonnants, non hallucinés.

Depuis les travaux de Sérieux et de Capgras, on a coutume de scinder les folies raisonnantes en deux variétés : le délire à base d'interprétations et le délire de revendication. Or tous

les érotomanes interprètent et certaines revendiquent. A première vue donc on serait tenté de reconnaître des érotomanes interprétateurs proprement dits et des érotomanes revendicateurs. C'est l'opinion qu'a soutenue M. Capgras dans la discussion des cas présentés par M. de Clérambault à la Société clinique de médecine mentale, mais ce dernier a très finement mis en relief les caractères distinctifs de ses érotomanes avec les deux variétés de psychopathes dénommés ci-dessus, et ceci n'est pas la partie la moins originale de sa conception. M. de Clérambault a fait ressortir en effet que si l'érotomanie, sans se confondre avec le délire de revendication, se place à côté de ce dernier et des délires de jalousie dans la classe de ce qu'il appelle les délires passionnels, elle diffère davantage du délire d'interprétation.

« Il est exact, dit-il, que les passionnels sont grandement interprétatifs... » mais « c'est une erreur de regarder le mécanisme interprétatif comme un générateur du syndrome; le syndrome est d'essence passionnelle... Le passionnel, soit érotomane, soit revendicateur, soit même jaloux, a dès le début de son délire un but précis, son délire met en jeu d'emblée sa volonté, et c'est là justement un trait différentiel: le délirant interprétatif vit dans un état d'expectation, de délirant passionnel vit dans un état d'effort. Le délirant interprétatif erre dans le mystère, inquiet, étonné et passif, raisonnant sur tout ce qu'il observe et cherchant des explications qu'il ne découvre que graduellement; le délirant passionnel avance vers un but avec une exigence consciente, complète d'emblée, il ne délire que dans le domaine de son désir: ses cogitations sont polarisées de même que l'est sa volonté et en raison de sa volonté.

« Le mode d'extension du délire sera donc spécial. Tout travail imagiatif ou interprétatif étant restreint, pour ainsi

dire, à l'espace qui s'étend entre l'objet et le sujet, le développement des conceptions se fera non pas circulairement, mais en secteur ; si les vues vont s'élargissant avec le temps, c'est en restant dans ce même secteur dont l'angle d'ouverture ne change pas. Contrairement à ce processus, les conceptions chez l'interprétateur rayonnent constamment en tous sens, elles utilisent tout événement et tout objet, chez quelques malades elles changent graduellement de thèmes ; leur extension est rayonnante, le sujet vit au centre d'un réseau circulaire et infini...

« L'interprétatif a souvent des vues rétrospectives, il va chercher des explications dans le passé ; cela tient à ce que, contrairement au passionnel, qui est pressé, l'interprétatif est de loisir ; le passionnel, étant essentiellement volontaire, tend vers l'avenir.

« Les premières et les principales des convictions de l'érotomane sont obtenues par déduction du postulat. On n'observe rien d'équivalent chez l'interprétateur. On ne voit pas chez lui d'idée-mère d'où sortiraient des chaînes d'idées ; ses idées partent de tous les points, pour ainsi dire, de son esprit, elles sont certes coordonnées mais non subordonnées entre elles, ni subordonnées à une seule. Supprimez du délire d'un interprétateur telle conception qui vous semble la plus importante, supprimez-en même un grand nombre, vous aurez percé un réseau, vous n'aurez pas rompu les chaînes ; le réseau persistera immense, et d'autres mailles se referont d'elles-mêmes. Supprimez, au contraire, dans le délire du passionnel, cette seule idée que j'ai appelée le postulat, tout le délire tombe...

« Aucune des convictions de l'interprétatif ne peut être dite l'équivalent du postulat. Il n'a pas d'idée directrice. »

Nous avons tenu à reproduire en entier ce tableau tracé de

main de maître et auquel il n'y a rien à ajouter. Passant ensuite à la différenciation des érotomanes et des revendicateurs, M. de Clérambault dit : « l'érotomanie peut subsister indéfiniment sans susciter de revendication (ou plus largement de quérulance) ; elle peut aussi susciter une quérulance, soit durable, soit passagère ; par contre, la revendication (ou pour parler plus largement la quérulance) ne saurait susciter l'érotomanie. La quérulance a pour source l'indignation et l'érotomanie a pour source le désir. La quérulance érotomanique procède du dépit, qui lui même ne saurait surgir avant le désir...

« Si M. Capgras donne au mot revendication son sens usuel, il ne peut admettre comme passionnels que les érotomanes-persécuteurs. Mais c'est juger la maladie sur un état épisodique ou secondaire, et non pas sur ses origines ; c'est méconnaître l'identité originelle entre les érotomanes modérément obsédants et les érotomanes persécuteurs ; c'est, en outre, souvent, être dupe des apparences, car la quérulance des érotomanes, presque constamment susceptible, désireuse de transiger, est rarement de la quérulance vraie. »

Il s'ensuit que, si nous avons bien saisi la pensée de M. de Clérambault, l'érotomanie ne subit pas toujours l'évolution complète dont il a lui-même indiqué les phases. Certains érotomanes s'arrêtent manifestement au stade de dépit. On peut donc présumer que les malades décrits par Esquirol sont des érotomanes incomplètement évolués, qui peut-être se seraient révélés comme des amoureux dépités, s'ils avaient été plus longtemps suivis, ou même qui n'ont pas de tendance évolutive marquée et s'arrêtent au stade d'espoir, la passion chez eux, par suite d'une disposition particulière du caractère, ne subissant pas la transformation de l'amour en haine. « L'évolution

et les réactions, comme le dit M. de Clérambault lui-même, sont pour une très grande part fonction du caractère individuel, du degré de moralité, de l'éducation. » Plus explicitement nous pensons que l'évolution de l'érotomanie, et en particulier son manque d'extension, dans certains cas, dépendent :

1° Du degré d'intensité de l'obsession.

2° De l'importance relative de l'élément amour et de l'élément orgueil, comme le signale M. de Clérambault.

3° De l'importance relative du substratum affectif et du substratum paranoïaque.

4° Cette participation du terrain paranoïaque existant, du caractère individuel qui fait adopter au sujet tantôt une attitude passive, tantôt une attitude active. Nous savons effectivement, qu'en vertu de dispositions natives, certains sujets sont plus enclins à la contemplation et au rêve qu'à l'action et aux réalisations.

Toujours est-il que, sans qu'il y ait de différence essentielle dans la constitution du syndrome érotomaniaque, le sujet pour emprunter des expressions à M. de Clérambault, qui en est si riche, se montrera, suivant le cas, « impétrant ou protestataire ». Dans le premier cas il se rapproche de l'interprétant, mais il en diffère par le fait que c'est un interprétant systématisé, dont les déductions se développent en éventail, émanant d'un noyau idéo-affectif ou pôle passionnel. Ainsi, chez les érotomanes, le coefficient réactionnel est variable, de même que le « coefficient sensuel ». Pour ce dernier motif, M. de Clérambault repousse l'identification des érotomanes avec les idéalistes passionnés de Dide, parce que, à juste raison, il considère le platonisme dans l'érotomanie comme un élément contingent et accessoire.

Non seulement l'érotomane est un sentimental et de ce fait possède pour la passion ce que M. de Clérambault appelle « l'imminence morbide », mais encore il est doué de ce que le même auteur appelle « l'aptitude obsessionnelle ». Tous les auteurs qui se sont occupés de l'érotomanie ont signalé la nature obsédante des idées délirantes, et c'est à juste titre que E. Laurent (1) définit l'érotomanie « l'amour-obsession ». Cette aptitude obsessionnelle n'est pas spéciale aux érotomanes, elle leur est commune avec certains persécutés-persécuteurs chez lesquels M. Magnan l'a signalée. « La formation d'un nœud idéo-affectif et sa persistance obstinée sont deux traits communs aux passions et aux phénomènes obsessionnels et ces traits s'expliquent par une base physiologique », dit M. de Clérambault. « Puisqu'ils sont des délires à base physiologique », ajoute le même auteur, nous les rapprocherons des autres troubles délirants dont la base est physiologique, c'est-à-dire, d'une part, la psychose à double forme, d'autre part les obsessions, phobies et impulsions.

Quelle que soit la justesse des observations précédentes, concernant les éléments qui servent de point de départ au délire érotomaniaque et règlent son développement, il n'en subsiste pas moins que le facteur essentiel de ce délire, comme de tous les délires systématisés, est la constitution paralogique. « Les délires systématisés, dit Masselon (2), apparaissent ainsi comme l'expansion et l'aboutissant d'une personnalité de tout temps pathologique, comme le résultat d'une déviation primitive de l'intelligence, d'une obéissance aveugle aux suggestions d'un sentiment dominant, exclusif de tout contrôle.

(1) E. Laurent : L'amour morbide, Paris, 1895.

(2) Masselon : Délire systématisé à base d'obsessions. *Annales médico-physiologiques*, mai 1913.

Entièrement absorbé par une tendance maîtresse, l'esprit s'y abandonne complètement, et ne se sert plus des apports des sens que pour les déformer, et pour justifier les sentiments de méfiance, d'amour-propre ou d'orgueil, en lesquels se résume toute son activité. » Après avoir parlé de la façon de percevoir la réalité, dans les conditions normales, Masselon ajoute : « Mais il n'en va plus de même dans le cours habituel de la vie, lorsque les instincts sont éveillés, lorsque l'intérêt entre en jeu, lorsque la passion se déchaîne. Alors, c'est à la lueur du besoin, du désir, du sentiment que nous regardons les choses et que nous les interprétons au mieux du but que nous poursuivons. » Envisageant ensuite le rôle de l'interprétation dans la genèse des conceptions délirantes, Masselon dit : « Mais si l'interprétation constitue l'un des principaux symptômes des délires systématisés, l'on aurait tort et l'on a eu tort de voir en elle leur symptôme le plus essentiel. En agissant ainsi l'on a, d'une part, trop rétréci le cadre de ces états morbides, car on les a réduits au seul délire d'interprétation, type Sérieux, Capgras, et d'autre part on ne les a pas suffisamment approfondis, car on s'est arrêté devant l'interprétation comme devant un phénomène dernier, au lieu de la considérer comme une simple manifestation d'un trouble mental plus primordial encore, si bien qu'à côté du délire d'interprétation, l'on a dû admettre d'autres formes de délires systématisés, comme le délire d'imagination ou comme certains délires hallucinatoires... »

L'auteur poursuit en montrant comment la constitution paralogique intervient pour donner naissance à un système de constructions dont les éléments sont puisés tantôt dans le raisonnement, délire d'interprétation et de revendication, tantôt dans l'imagination — et c'est le délire qui porte ce nom —

tantôt dans les représentations mentales sensorielles et en particulier dans les représentations mentales qui président à l'élaboration de la parole intérieure — et c'est le délire hallucinatoire — tantôt dans tous ces éléments réunis, et ce sont ces formes complexes où les interprétations, les fabulations, les hallucinations se combinent; tantôt dans des phénomènes élémentaires morbides, tels que l'excitation ou la dépression et encore les obsessions, délires à base d'excitation ou de dépression, délires à base d'obsessions, développés en vertu d'une association de la paranoïa et de la psychose maniaque dépressive, ou de la paranoïa et de la folie avec conscience.

En résumé, et c'est par là que nous conclurons, si la passion, si l'aptitude obsessionnelle sont pour l'érotomanie, comme l'a bien montré M. de Clérambault, le *primum movens* et le régulateur du syndrome, la constitution paralogique n'en est pas moins l'indispensable instrument d'élaboration et d'extension. C'est à ce titre que les érotomanes se classent dans le groupe des paranoïaques. Du paranoïaque ils ont l'orgueil, la passion obsédante, le paralogisme et fréquemment aussi les tendances persécutrices ou « vindicatrices », comme dit M. de Clérambault.

Ce qui démontre d'une façon plus tangible encore le rôle de la constitution paranoïaque dans le déterminisme de l'érotomanie, ce sont les données de la clinique nous montrant l'existence de cas mixtes dans lesquels ce syndrome est tantôt prémonitoire, tantôt secondaire, tantôt concomitant, comme nous en fournisrons un exemple, par rapport à un autre délire paranoïaque.

Pour M. de Clérambault, l'érotomanie est un syndrome autonome, à base d'émotion morbide, un délire passionnel, originairement indépendant du terrain paranoïaque qui lui

est souvent, sinon toujours, surajouté. Pour soutenir cette opinion, M. de Clérambault se base sur l'existence de cas purs, mais en admettant que tous les cas semblant purs — et ces cas sont de beaucoup les moins nombreux — « ne sont pas seulement prodromiques d'un polymorphisme très lent à se révéler » nous pensons avec M. Capgras (1) que « pour que la passion se transforme en délire, il faut admettre, même chez les érotomanes, l'intervention d'un autre facteur, qui est la constitution spéciale du prédisposé, son caractère paranoïque, ses tendances paralogiques ». La présence ou l'absence de ce dernier élément est même à nos yeux la différence essentielle entre la passion normale et la passion morbide et, pour synthétiser sur l'érotomanie, nous dirons que cette dernière est une paranoïa à base d'obsession.

A la suite de ces explications, nous pouvons tenter maintenant de caractériser dans une formule l'érotomanie.

Définie par ses caractères extrinsèques, cette dernière correspond au délir amoureux — amour, obsession et encore plus illusion d'être aimé — chronique, fixe, unique ou prévalent, évoluant sous la forme « d'une poursuite d'abord optimiste, puis hostile ».

Définie par ses caractères intrinsèques, l'érotomanie est une psychose passionnelle développée chez des sujets dont « l'aptitude obsessionnelle » et les tendances paranoïaques sont activées par l'orgueil sexuel et le désir amoureux.

(1) Capgras: Discussion de la présentation de M. de Clérambault. Société clinique de médecine mentale, février 1921.

ÉTUDE CLINIQUE

A. — ÉTIOLOGIE

« Les cas d'érotomanie sont rares... et très peu d'aliénistes peuvent se vanter d'avoir vu de tels cas en série », dit M. de Clérambault.

Le véritable délire érotomane, celui qui dure, qui évolue chroniquement et progressivement appartient surtout à l'âge adulte, mais il peut aussi se montrer à tous les âges. L'importance donnée à l'élément platonisme a fait attribuer une influence sur son éclosion à la puberté parce que le premier besoin d'aimer revêt souvent une forme sentimentale prédominante. La ménopause, chez la femme, semble avoir une influence plus nette par le fait de l'excitation génésique dont elle s'accompagne parfois et des illusions qui se développent plus facilement sous l'action d'une coenesthésie troublée. La vieillesse n'est pas un obstacle au développement du syndrome. Esquirol en rapporte un cas chez une femme de 80 ans, mais après avoir revêtu les principaux caractères de l'érotomanie, le délire chez cette malade évolue rapidement vers la démence.

Si l'on se base sur le nombre des cas publiés, il semble que l'érotomanie soit plus fréquente chez la femme, ce que Legrand du Saulle explique en disant que le romanesque et platonique amour est beaucoup plus commun chez la femme.

L'éducation et le genre de vie paraissent jouer un certain rôle. Les érotomanes, a-t-on dit, ont en général l'esprit cultivé. Peut-être faut-il attribuer aux lectures, à la fréquentation des théâtres et à toutes les circonstances susceptibles d'exalter l'imagination l'explication de cette constatation.

De même l'influence du milieu urbain s'expliquerait par les mêmes motifs et par ce fait que les villes, non seulement attirent les intelligences, mais aussi produisent les sélections névropathiques.

Mais la cause fondamentale réside dans la prédisposition, créée par la dégénérescence mentale, notamment sous la forme de la coexistence de l'aptitude obsessionnelle et de la constitution paranoïaque.

B. — SYMPTOMATOLOGIE

Le postulat fondamental du syndrome érotomaniaque, dit M. de Clérambault, consiste en cette conviction d'être en communion amoureuse avec un personnage d'un rang plus élevé, qui le premier a été épris et le premier a fait des avances. Nous négligeons ici les cas, signalés d'abord par Esquirol, où l'érotomane prend pour objet de son amour un personnage imaginaire, voire même un être inanimé, ces cas nous paraissant se rapporter plutôt à la simple obsession érotomaniaque.

Le choix de l'objet par un sujet en état « d'imminence morbide » se fait généralement d'un façon soudaine, l'érotomane recevant en présence d'une personne donnée « le coup de foudre », mais avec cette particularité qu'il reporte en autrui ce coup de foudre. C'est à l'église qu'une de nos érotomanes, assistant à un office, découvre qu'elle est en communion amoureuse avec un comte habitant la même ville.

L'érotomanie n'a pas toujours un début aussi brusque. Il est un autre mode de création de l'objet, le choc passionnel étant alors remplacé par l'incubation subconsciente, réalisée par exemple par le culte d'un souvenir réel, « et celle-ci, dit M. de Clérambault, grâce aux émotions accumulées, à une force tellement supérieure au travail imaginatif, qu'il en résulte une fixité indéfinie, tout comme dans le cas de choc passionnel ». M. de Clérambault a notamment rapporté, sous le titre de: « Dépit érotomaniaque après obsession », l'observation d'un malade érotomane de son ex-femme.

Dans d'autres circonstances, on voit le malade découvrir l'astre en quelque sorte par le calcul. C'est ce que l'on remarque dans la très belle observation d'érotomanie secondaire publiée par MM. Truelle et Reboul-Lachaux (1). Son existence misérable, l'intensité des persécutions dont elle se croit l'objet, font longtemps chercher à la malade, en même temps qu'une explication aux embûches qui surgissent, un protecteur grâce auquel elle sera mieux renseignée sur celles-ci. La découverte du protecteur se fait lentement, la protection d'abord anonyme se précise de plus en plus jusqu'à la désignation du défenseur personnifié dans un écrivain en renom, qui dès lors est entouré d'un culte érotomaniaque.

Par le choix de l'objet, l'érotomane se révèle comme un amoureux ambitieux. Toutes les personnes qui par la naissance ou le pouvoir (reine, princesse, homme d'Etat, etc.) par une fonction publique, par leur situation mondaine, par leur réputation artistique ou littéraire, par leur rôle social jouissent d'une certaine prééminence ou d'un ascendant quelconque sont exposés à devenir un centre d'attraction.

(1) Truelle et Reboul-Lachaux.

Il est, entre autres, une profession, dont l'un des risques est de provoquer l'éclosion de ces ardeurs psychiques. Nous voulons parler des artistes lyriques et dramatiques. On trouve dans les auteurs de nombreuses observations de ces amoureux d'artistes, nous citerons notamment une observation d'Esquirol, deux observations de Magnan, une de M. Capgras.

« Le choix, dit Portemer (1), se comprend volontiers : actrices, elles interprètent des rôles d'amoureuses, où les gestes, les paroles, l'expression de physionomie, en un mot tout ce qui contribue à donner à la fiction l'image de la réalité, sont empreints d'une passion toute vibrante; cantatrices, on peut dire la même chose de leurs chansons. Qu'en se tournant vers le public, elles arrêtent leur regard, à tout hasard, sur l'un des spectateurs qu'elles ne remarquent pas pour cela, il n'en faut pas davantage pour que ce dernier, s'il appartient à la catégorie des déséquilibrés, ne soit frappé comme d'un coup de foudre de cette attention particulière et prenne pour un appel direct cet incident de pur hasard. » Ajoutons que la façon avantageuse dont l'artiste se présente en public, la sympathie qu'elle peut éveiller, le succès que souvent elle obtient sont bien faits pour flatter l'orgueil sexuel de l'érotomane et, ainsi préféré, donner naissance à ses illusions.

Du côté des femmes, le prêtre est souvent l'objet d'amoureuses poursuites : « Il est fréquent, dit P. Garnier (2), que le prêtre — et il n'est pas nécessaire qu'il soit jeune et beau — soit en butte aux obsessions d'une déséquilibrée érotomane. Simplement assidue, d'abord aux offices, elle assiege bientôt

(1) Portemer : *loc. cit.*

(2) P. Garnier : Des perversions sexuelles obsédantes et impulsives au point de vue médico-légal. (Congrès international de médecine, section de psychiatrie, Paris, 1900.)

le confessionnal. Tout à l'heure, cela ne lui suffira plus. Elle suivra le prêtre comme son ombre, cherchera, sous tel ou tel prétexte, à s'introduire dans sa vie privée. Elle lui écrit lettres sur lettres. Le ton en est d'abord assez énigmatique et timide ; l'aveu de la passion est quelque peu voilé. Mais cette réserve ne dure pas et l'érotomane ne va pas se résigner à un rôle si exclusivement contemplatif... Dans quelques cas, l'analyse psychologique permet de discerner la raison de ce choix... On arrive à noter un sentiment bizarre fait de cette attendrissante pitié qui est si souvent inspiratrice de l'amour... Le prêtre voué à une existence chaste, a fait, par ce renoncement aux joies de l'amour partagé, le sacrifice le plus cruel. Il lui est interdit de connaître la douceur des caresses féminines. Il doit vivre solitaire, à tout jamais privé de ces délicatesses infinies dont est susceptible le cœur d'une compagne aimante et fidèle...

Cette situation ainsi envisagée, a suscité un trouble. L'érotomane y revient sans cesse et ne peut en détacher sa pensée, tellement cela l'émeut. L'obsession est créée et, tout à l'heure, l'érotomane va se déclarer à elle-même qu'elle ne doit pas se désintéresser de cet exilé volontaire de l'amour. Cette affection féminine qui lui est refusée parce que charnelle en son essence, elle la lui donnera parce que chaste et pure. »

Nous croyons aussi que l'orgueil sexuel, si développé chez les érotomanes, intervient puissamment dans ces cas. Le désir de subjuguier celui qui par ses serments a renoncé aux attraits de l'amour peut très bien stimuler l'érotomane en vue de réaliser une conquête, apparemment plus difficile, ou même dès l'abord lui faire croire au succès. Enfin, étant donné l'alliance fréquente de l'érotisme et du mysticisme, l'influence du prêtre s'explique par l'ascendant moral qu'il exerce comme directeur de conscience et intime confident. A l'amour mystique vient

se mêler l'amour semi-platonique du prêtre, il n'est même pas rare qu'il ne s'y ajoute des préoccupations charnelles.

Ce choix effectué, « l'érotomane, dit Garnier, fidèle à son rôle, prodigue les protestations d'affection, fait bonne garde autour de l'être aimé, surveille ses pas et démarches, épie les personnes qui l'approchent, lui adresse des conseils d'amante et de mère et parfois aussi le poursuit d'admonestations sévères. Comme tout sentiment exclusif, cet amour psychique devient rapidement tyrannique, enserrant le malheureux qui en est l'objet dans mille combinaisons étranges ». Ce processus se révèle nettement dans une des observations que nous publions.

Le médecin, qui exerce un ascendant moral analogue, peut aussi provoquer un trouble de ce genre dans les âmes émotives, qui finissent par se sentir en communauté d'idées et de sentiments avec lui.

« Dans ses rapports avec les malades, dit Portemer, il parle doucement, donne des conseils, cherche à panser les plaies de l'âme aussi bien que celles du corps... Nous avons eu à l'infirmerie spéciale, dans le service de M. Garnier, une femme qu'un de nos confrères, spécialiste parisien des plus connus, avait eu l'occasion de soigner pendant un certain temps. Les paroles bienveillantes du docteur l'avaient subjuguée, elle se prit à l'aimer. Comme il est marié, elle se contenta d'être sa femme religieuse, rôle parfaitement en rapport avec la nature de l'obsession érotomaniacale. » Comme exemple de cette passion amoureuse, nous reproduisons l'écrit suivant, adressé à un interne de l'asile de Maréville, écrit cité par Legrand du Saulle, qui lui-même l'emprunte à Dagonet :

« O amour, quel est ton charme ! tu donnes de la vie, du

sentiment, à un être froid comme le marbre, je crois sentir encore un cœur vibrer en moi ! mais ce cœur sec et froid, fait, hélas ! de vains efforts. Comme une nouvelle Héroïse, j'étreins une ombre, je la combats après, je la quitte pour la ressaisir de nouveau, mais sans en obtenir plus de bonheur... Qui ne comprend pas le bonheur d'aimer et d'être aimé, est pour moi un être incompréhensible ; car l'amour élevé grandit l'âme ; l'amour répand un charme sur tout ce qui nous environne, et par ce charme on voit les choses les plus abjectes de la nature sous une autre forme, une autre couleur ; on est porté à aimer tout ce qui vous environne : si l'amour était complet, comme il devrait l'être, quel être pourrait se trouver malheureux, dût-on même ne jamais posséder l'objet de nos désirs ! Que d'embarras, que de futilités on pourrait se ménager, et auxquels on attache malheureusement une trop haute importance !

« Pourquoi ne te dirais-je pas tout ce que tu me fais éprouver ? ne suis-je pas environnée de dangers de toutes part et à toute heure du jour ? je sais que la damnation m'est inévitable... Malédiction ! et tout me porte vers toi ! je te cherche partout et tu me poursuis partout. J'ai commencé à rentrer dans ton temple par vanité : maintenant c'est l'amour qui m'y entraîne ; je te mange des yeux... à la vérité tu es un morceau friand, tu as encore une candeur dans ta physionomie qui pourrait faire croire... A cette candeur tu joins une gravité qui te sied à merveille ; tu as réellement, je crois, la fierté romaine, sans en avoir l'ambition.

« Serais-tu un être accompli?... cet être que je cherche depuis que j'ai compris ce qu'était un cœur... et maintenant que je n'en ai plus, que je suis un être inanimé, je fais ta connaissance, et je te tiens ce langage. Damnation ! Damnation ! Ton ascendant, ta science ont tant de force, que je me

plie sous ton pouvoir ; je te parle comme te parlerait une créature mortelle ; c'est toi que je reconnais et prends pour Dieu ; mais si je me trompais sur ton compte ? O ! alors je n'aurais plus la force de nourrir un amour qui doit m'amener une damnation certaine... maintenant, je me figure que tu me connais d'ancienne date, de celle où je voulais, où je croyais pouvoir embrasser la vie religieuse, etc... »

Rappelons que dans le cas de MM. Truelle et Reboul-Lachaux l'objet est un romancier notoire, Marcel Prévost.

Quel que soit l'objet choisi, l'imagination de l'érotomane se charge de le grandir en le parant de qualités extraordinaires et en lui découvrant toutes sortes de perfections illusoires, comme notre malade de l'observation VIII.

Exceptionnellement, l'objet choisi par l'érotomane est une personne du même sexe. Tel est le cas de cette domestique dont Magnan (1) a rapporté l'observation. Eprise de sa maîtresse et très malheureuse depuis que cette dernière l'a congédiée, elle poursuit l'objet de son amour de ses lettres, de ses démarches pour la revoir et finalement de ses menaces. M. Magnan insiste sur ce fait qu'il y avait dans le cas particulier non pas inversion, mais absence de sens génital. Si nous nous en tenons à cette explication, il s'agirait en l'espèce non pas d'amour, mais d'amitié-obsession. On conçoit cependant et on a décrit l'existence d'une érotomanie homo-sexuelle.

Notons que dans les cas appelés par M. de Clérambault « cas mixtes », on peut observer la pluralité des objets, soit successive, soit quelquefois simultanée. La pluralité successive s'observe généralement dans le cas où l'érotomanie, avant de se fixer dans un délire plus véhément et cristallisé, procède à

(1) Magnan : Leçons cliniques sur les maladies mentales, 1^{re} série.

des esquisses et des essais qui sont le prélude du délire chronique et extensif. Un tel exemple de pluralité simultanée des objets est fourni par l'observation si intéressante à divers titres, rapportée par M. Garnier (1) et que nous reproduirons.

Non seulement l'érotomane est un amoureux ambitieux par le choix de l'objet, mais il est convaincu d'être aimé. C'est le second trait et la plus significative manifestation de l'orgueil sexuel chez lui. « Rien n'est singulier, dit Garnier, comme l'illusion grâce à laquelle l'érotomane se persuade que son amour est partagé. » Par cette conviction reposant entièrement sur des indices d'ordre délirant, l'érotomane diffère essentiellement de l'amoureux passionné dont l'amour est réellement partagé, ou au contraire dédaigné, mais ceci à la connaissance du sujet. C'est faute d'avoir fait cette distinction que la plupart des auteurs qui ont écrit sur l'érotomanie ont attribué à cette dernière, dans des cas déterminés, des réactions appartenant en propre à l'amour passionné mais non délirant.

Garnier et Portemer ont pu cependant, à propos d'un fait authentique, parler d'érotomanie agréée. En réalité, par la lecture de cette observation, il est facile de se convaincre qu'il s'agit là d'une apparence trompeuse.

Aussitôt que cette idée délirante d'amour partagé a pris possession de l'esprit de l'érotomane, elle revêt un caractère nettement obsédant et exclusif de tout ce qui pourrait la détruire. La passion, source d'illusions et d'interprétations systématisées, est en même temps secondée par l'imagination qui entre en jeu pour transformer, éliminer ou remplacer tout ce

(1) Garnier : La folie à Paris (Obs. X).

qui dans la réalité ne s'accorde pas avec l'orgueil, le désir et l'espoir de l'érotomane.

En vertu de cette disposition générale à la négation de tout obstacle, fréquemment les érotomanes, quand il y a lieu, nient la réalité du mariage de l'objet. Ainsi perceptions, raisonnement et imagination viennent à la fois prêter main forte à l'obsession. Tout ce qui émanera de l'objet aimé sera interprété dans le sens de la passion directrice, si bien que l'érotomane découvrira des relations imprévues avec son amour à des faits insignifiants et dûs au pur hasard.

Aussi, dans sa poursuite amoureuse, l'érotomane, souvent mal reçu, ne se désole pas et trouve tous les accommodements nécessaires pour expliquer « la conduite paradoxale et contradictoire de l'objet ». Si la personne aimée fuit ou refuse de se montrer, c'est qu'elle a peur de se compromettre aux yeux du monde ou craint de ne pouvoir maîtriser son trouble en présence de celui ou de celle qu'elle aime véritablement, ou encore « un ami mystérieux la domine dans une mesure invraisemblable ». Si allant plus loin la personne aimée se défend, proteste contre la poursuite amoureuse dont elle est l'objet, s'adresse à l'autorité pour la prier de mettre une barrière entre elle et son persécuteur, c'est qu'elle veut éprouver le sujet, du reste l'épreuve n'est pas seulement pour le sujet, mais aussi pour l'objet, qui est le bourreau de son propre cœur. Ainsi, loin de se désillusionner, le malade s'illusionne davantage, puisque là où un autre se sentirait éconduit ou même honteusement bafoué, lui, par une singulière erreur de jugement, trouve un encouragement à son amour. Ainsi l'érotomane revient-il sans cesse à la charge, cent fois repoussé il recommence cent fois — et c'est là une excellente preuve encore de la nature obsédante de son délire — jusqu'au jour

cependant où il se dit que l'épreuve a assez duré et se révolte contre la personne aimée.

En général, les illusions, les interprétations paralogiques et les conceptions imaginatives interviennent à peu près exclusivement pour alimenter le délire de l'érotomane, ce qui est un des caractères propres des délires raisonnants auxquels s'apparente l'érotomanie. Les hallucinations n'apparaissent qu'à titre épisodique et ne prennent véritablement de l'importance que dans les formes mixtes, notamment quand l'érotomanie prémonitoire et secondaire s'accompagne d'un délire de persécution générale ou encore se trouve associée au mysticisme, cas dans lequel on peut constater entre autres des hallucinations génésiques, comme dans notre observation VIII.

Tous les auteurs, depuis Esquirol, ont insisté sur le caractère pur et idéal de la passion chez l'érotomane. C'est l'amour sans désirs vénériens dit Magnan. Cette notion de platonisme, jointe à la méconnaissance, tout au moins occasionnelle, des éléments fondamentaux du syndrome a fait rapporter à l'érotomanie tous les cas d'amour purement sentimental, tel qu'on le trouve par exemple dans les romans de chevalerie.

C'est ainsi que, dans le domaine de la fiction, le héros de Cervantès : l'immortel Don Quichotte a été présenté comme un exemple d'érotomanie. Nombre d'autres faits légendaires ou historiques ont été interprétés d'une façon tout aussi hasardeuse. La simple rêverie amoureuse a été taxée d'érotomanie.

« De véritables érotomanes, dit Cullerre (1), se rencontrent sur les bancs de l'école ou de la pension. Certaines jeunes filles s'imaginent volontiers qu'on s'occupe d'elles, qu'on les remarque, qu'on les aime. Certains collégiens se livrent à une

(1) Cullerre : Les frontières de la folie, Paris, 1888.

correspondance interminable qu'ils adressent d'abord à un sujet inconnu et idéal... » C'est apparemment une inspiration de ce genre qui fait écrire à Portemer : « Certes les érotomanes doivent être nombreux en ce monde. Combien circulent librement dans la société, parce que n'ayant rencontré que peu d'obstacles dans la réalisation de leurs projets, ils n'ont pas eu l'occasion de se manifester d'une façon éclatante. Leur délire évolue ignoré, caché, méconnu. » En réalité, l'érotomanie est rare, le platonisme est un élément accessoire au point de vue de la caractérisation du syndrome, c'est d'autre part un symptôme inconstant et illusoire. Le platonisme, plus fréquent chez l'érotomane que chez l'homme normal, est dans les autres cas plus apparent que réel, comme le remarque M. de Clérambault, qui développe les raisons pour lesquelles le coefficient de sensualité est souvent peu élevé. Elles se ramènent à cette constatation que l'amour chez l'érotomane est d'origine purement psychique et que le sujet, guidé surtout par l'orgueil sensuel, est bien trop accaparé par son délire, ayant pour but immédiat la poursuite et la conquête sentimentale de l'objet pour s'attarder à d'autres préoccupations. Le mariage notamment n'est pas spécialement recherché par les érotomanes en vue de relations sexuelles. « Si l'érotomane cherche à se marier, c'est pour tout autre motif, c'est surtout parce qu'il considère la personne aimée comme la condition indispensable de sa grandeur future que leur union doit se réaliser » (Portemer). C'est la principale raison pour laquelle notre malade de l'observation VII désire le mariage à ce point, qu'en vertu des illusions suscitées par ses tendances mégalo-maniaques, elle finit par prendre son désir pour la réalité. Mais si le platonisme relatif est fréquent dans l'érotomanie, ce n'est pas à dire qu'il faille nécessairement l'attribuer à une

aberration par défaut du sens génésique comme l'a soutenu Magnan. Ce fait est susceptible de recevoir une autre explication, ainsi que nous venons de l'indiquer ci-dessus. Nombre d'auteurs ont même signalé par contre la fréquence de l'onanisme chez les érotomanes.

« Dans la majorité des cas, dit Ball, les érotomanes sont d'une chasteté absolue. Mais ils ont souvent, au point de vue génital, des idées délirantes qui trouvent leur soulagement dans les abus solitaires. Ils restent vierges de tout rapport sexuel mais on peut dire que le mot érotomanie est susceptible de masturbation. »

D'autres auteurs, comme Krafft-Ebing, voient dans la masturbation une cause d'érotomanie par l'affaiblissement des organes génitaux, qu'elle détermine lorsqu'elle est pratiquée depuis longtemps. Sans nier cette relation de l'érotomanie et de l'onanisme, il convient de dire que tous les érotomanes, les femmes en particulier ne sont pas onanistes. Quant à la prétendue transformation de l'érotomanie en nymphomanie, dont Marc et Trelat ont fourni des exemples, on ne saurait en admettre l'existence en se basant sur ces faits, dans lesquels on ne trouve point les conceptions spécifiques de l'érotomanie. Il s'agit en l'espèce de nymphomanie, dont les manifestations épisodiques, dans un cas, sont accompagnées de préoccupations amoureuses, dont l'évolution, particulièrement grave dans le second cas, a été précédée d'amour passionné sans obsession ni poursuite. Il semble donc qu'il y ait lieu de procéder sous ce rapport à un allègement de l'érotomanie.

« Le mécanisme passionnel de l'érotomanie, dit M. de Clérambault, en explique la présentation si fréquemment hypomaniaque. » C'est un caractère commun avec les autres délires passionnels, dont bon nombre de cas, avant la discrimination

réalisée par Lasègue et Falret, étaient rangés dans la manie raisonnante, désignation qui, pour avoir un sens plus général, n'en peint pas moins très exactement les deux aspects les plus caractéristiques des malades, qui sont à la fois des paranoïaques et des excitables-excités. Une façon dont les érotomanes manifestent la vivacité de leur passion en même temps que leur hypersthénie et leur hyperactivité générales est la graphomanie. Cette dernière est un véritable symptôme de la maladie, une des preuves les plus caractéristiques que revêt la poursuite. Désireux de se mettre en rapport avec l'être aimé, l'érotomane écrit lettres sur lettres. Dans ces lettres, généralement longues et toujours vibrantes, on retrouve comme en un véritable miroir tout l'état d'esprit de leur auteur. « Illusions, projets, interprétations, reproches, tout y abonde, avec le tour qui convient à chaque état d'âme expérimenté... Certains malades ont recours à l'inspiration poétique et écrivent en vers. Cette correspondance qui débute avec l'érotomanie ne finit qu'avec elle, c'est-à-dire qu'elle ne finit pas » (Portemer).

Lire les écrits des érotomanes et même les provoquer est d'autant plus utile qu'il est fréquent que ces malades soient réticents au lendemain de leur internement. « Cette réticence est commune à tous les délirants intellectuels, mais elle est surtout fréquente dans les asiles comme à la ville, chaque fois qu'un sentiment érotique est en jeu. Enfin certaines érotomanes peuvent être d'une mendacité exceptionnelle... Il en résulte que de tels malades, comme tous les raisonnants, peuvent faire aisément illusion à des magistrats ou médecins » (de Clérambault).

M. de Clérambault divise le développement de l'érotomanie en trois stades : stade d'espoir, stade de dépit, stade de me-

nace. « La période optimiste, explique-t-il, est simple; la période pessimiste comprend deux ou trois phases: haine mixte (dépit amoureux), haine véritable et quérulance. La première phase est celle des démarches ambiguës, ayant à la fois pour objet la conciliation et la vengeance, la seconde est celle des accusations mensongères; la troisième est celle des revendications intéressées. » Nous venons de voir qu'une des façons dont se manifeste la poursuite de l'objet aimé par l'érotomane est sa correspondance.

« Les premières lettres expriment la passion pure; comme la personne aimée ne répond pas, les lettres deviennent plus sévères; elles exigent ce qu'elles ont tout d'abord imploré; finalement les tendresses font place aux reproches puis aux menaces... D'abord étonné, parfois même légèrement déçu, de ne pas recevoir de réponse, l'érotomane, selon sa façon d'interpréter les faits, sait expliquer cette conduite de façon à y trouver une nouvelle preuve de l'amour qu'on lui témoigne; il ne s'en inquiète pas; il écrit toujours. Cependant, agacé, perdant patience et voulant une réponse, il se dit qu'écrire n'est pas assez, il faut voir; il faut rencontrer. Il donne des rendez-vous et y court; il y vient seul, il ne se désole pas pour cela; heureux si parfois il a l'illusion que la personne aimée vient à ce rendez-vous, mais se cache de lui par prudence. En dehors des endroits fixés par lui-même, l'érotomane erre aux environs de la demeure de l'être aimé (il s'informe de tous ses déplacements, il l'épie, s'astreint à de longues stations pour le rencontrer). Quelques-uns de ces malades n'écrivent jamais et manifestent surtout leurs sentiments par ce genre de poursuite... On conçoit combien ces démarches intempestives rendent l'individu qui en est l'auteur insupportable et ridicule... Cependant la personne aimée ne tarde pas à trouver obsédantes

les démarches de son amoureux persécuteur. Elle fait tout ce qu'elle peut pour se débarrasser d'un importun aussi tenace. Elle avertit la famille du malade de ce qui se passe, demandant qu'on le surveille; ou bien même elle s'adresse à l'autorité » (Portemer).

Devant ces nouveaux obstacles qui se dressent devant lui, l'érotomane, toujours convaincu que ses sentiments sont partagés, se résigne parfois momentanément, parce qu'il a l'espoir de réussir quand même ou parce qu'il accepte comme une épreuve qui doit le grandir.

Il peut, si l'obsession n'est pas trop intense ou en vertu d'une certaine passivité, ne pas dépasser ce stade d'espoir. Mais le plus souvent il a des moments de révolte et finalement s'insurge contre cette résistance. Il ne tarde pas à se mettre dans l'idée que la personne aimée se plait à le faire souffrir inutilement et il s'exaspère contre elle. C'est le stade de dépit qui se transforme par la suite en rancune. Pendant ces deux nouveaux stades, l'érotomane s'acharne après l'objet aimé, devient quérulant et s'il n'est pas séquestré auparavant, cherche à se venger. Bien souvent la quérulance de l'érotomane est une fausse quérulance, comme le remarque M. de Clérambault, une quérulance d'amoureux, c'est-à-dire une quérulance mitigée d'esprit de conciliation. Mais, parfois aussi, par suite d'une sorte de progression dans l'erreur, le sujet en arrive à se persuader qu'il est victime de persécutions émanant de l'objet, comme dans une observation rapportée par Magnan. A l'exaspération amoureuse succède le délire de persécution, il s'agit de l'amoureux persécuté-persécuteur, dont les réactions sont particulièrement dangereuses. Simultanément, ou le plus souvent par voie de substitution, le sujet s' imagine que des personnes inconnues ou connues lui veulent du mal et le

desservent auprès de l'être aimé. Dans ce cas, suivant son tempérament, il se montre tantôt simple protestataire, tantôt menaçant et agressif contre ces personnes, qui sont tantôt des ennemis imaginaires, tantôt les personnes de son entourage ou de l'entourage de l'objet.

Ce processus, d'après lequel se développent des idées de persécution non pas diffuses, mais groupées autour de l'idée de la poursuite et n'ayant pour but que la séparation de l'objet, peut tenir la place des stades de dépit et de rancune. C'est ainsi que la malade de l'observation VII n'éprouve aucune modification de ses sentiments vis-à-vis de l'objet, n'a jamais songé à reporter sur ce dernier l'insuccès de ses démarches. Si elle n'arrive pas à se rapprocher de lui, c'est que des ennemis s'interposent, embrument ses yeux pour l'empêcher de le voir au moment de son passage, les séparent violemment. Bien mieux, l'objet lui-même est victime des agissements de ces personnes jalouses de leur bonheur et qui s'en prennent également à la famille de la malade. Néanmoins, cette dernière en arrive, par une surprenante puissance d'illusion et par une négation des obstacles poussée à l'extrême limite, à se figurer qu'une sorte d'union mystique avec l'objet a été réalisée malgré l'acharnement de ses ennemis qu'elle dénonce et pour lesquels elle réclame une répression. Dans ce cas, le sujet aboutit à la conception d'une sorte de persécution générale, qui est l'un des derniers termes de la progression que peut subir l'érotomanie.

Les cas d'érotomanie qui aboutissent à un délire de persécution générale sont rangés par M. de Clérambault dans ce qu'il appelle la forme mixte. Dans la forme pure, qui est exempte d'hallucinations et reste fixe, le délire ne subit de transformation que celle de l'amour en dépit, puis en haine

et d'additions puis sous forme d'idées ambitieuses et de persécution polarisées. L'apparition de ces idées de persécution polarisées sont, pour l'auteur, un phénomène non seulement contingent, mais encore d'un ordre un peu différent.

« En parlant de la réversion d'amour en haine, observe-t-il, je n'ai pas dit qu'elle présage un délire de persécution ni un polymorphisme. Cette réversion est d'ordre strictement passionnel; elle est, pour ainsi dire, intérieure au syndrome, tandis que les idées générales de grandeur et de persécution qui le débordent, le traversent bien, mais ont germé dans le psychisme sous-jacent. » Les cas purs sont de beaucoup les plus rares, comme le signale M. de Clérambault, notamment quand il déclare: « On peut se demander s'il existe des cas d'érotomanie pure et si tous les cas semblant purs ne sont pas seulement prodromiques d'un polymorphisme très lent à se révéler. Cette question de l'existence de cas totalement purs ou d'un constant polymorphisme, n'a pas encore été posée, à notre avis du moins.

Les cas dont tout le décours soit observé sont rares. Nous croyons toutefois avoir vu des cas très purs, par exemple celui d'une femme de 50 ans, érotomane du même prêtre depuis l'âge de 17 ans, et quelques autres.

D'ailleurs, n'y aurait-il pas de cas totalement purs, que le syndrome érotomaniaque garderait toute sa valeur pratique. Il correspondrait à une phase très spéciale, et souvent très longue d'un polymorphisme délirant.

Quand il parle, en d'autres endroits, du polymorphisme délirant à propos de l'érotomanie, M. de Clérambault ne fait, nous semble-t-il, suffisamment la distinction entre le polymorphisme aigu, celui des délires d'emblée où l'on peut voir le délire érotomaniaque associé à d'autres conceptions déli-

rantes écloses simultanément ou successivement sans qu'il y ait entre elles aucune subordination et le polymorphisme chronique observé dans certains cas d'érotomanie et constitué par l'éclosion successive d'idées délirantes subordonnées entre elles. Nous ne nous occupons pas des cas où l'érotomanie fait partie d'un polymorphisme aigu, dont il suit les lois, totalement différentes de celles de l'érotomanie chronique. En ce qui concerne cette dernière, nous inclinons à croire que l'érotomanie tend essentiellement au polymorphisme délirant, sans nier l'existence des cas purs, en tant que phase très longue ou indéfinie du syndrome, et sans prétendre que tous les malades parcourent au complet le cycle des transformations indiquées, nous pensons même que dans les formes les plus évolutives le délire subit une sorte de bifurcation pour arriver à son dernier stade. Nous serions ainsi tenté d'admettre la progression suivante :

I

Phase d'adoration extatique sans poursuite ou avec poursuite discrète.	{ Erotomanes contemplatifs ou modérément obsédants d'Esquirol. Stade d'espoir de M. de Clé- rambault se prolongeant pendant la phase suivante.
--	---

II

Phase de poursuite obsédante.	{ Erotomanes persécuteurs de Garnier.
-------------------------------	--

Phase de quérulance, parfois avec idées de persécution exercée par l'objet.	{	Erotomanes persécutés-persécuteurs de Garnier.
		Stades de dépit et de rancune de de Clérambault ayant débuté pendant la phase précédente.

III

ou Phase de persécution exercée par des inconnus ou par l'entourage, soit de l'objet, soit du sujet, persécution d'abord uniquement dirigée contre le sujet et contre la réussite de ses projets, puis persécution générale.	{	
		Erotomanie mixte de de Clérambault, qui comprend d'autres associations symptomatiques.

En plus de cette marche, allant de l'adoration discrète à l'exaspération amoureuse et aux idées de persécution, on a décrit chez l'érotomane un autre mode d'évolution. « Considérant, dit Portemer, qu'il ne pourra jamais être uni à l'objet de son amour, l'érotomane se désespère et attente à sa propre vie (suicide), ou pense de mieux chercher à s'unir à lui dans la mort (double suicide ou homicide suivi de suicide). » Cette éventualité ne nous semble point conforme aux tendances de l'érotomane qui, en qualité de persécuteur, est encore moins porté que les persécutés ordinaires au suicide.

En outre, l'érotomane est essentiellement un hypersthénique n'ayant aucune tendance à la dépression. Nous verrons en effet, dans le chapitre médecine légale, que les cas signalés

comme exemples de suicide par désespoir se rapportent, non pas à ce syndrome, mais à l'amour passionné.

Quelque opinion que l'on professe au sujet de l'essence et de l'évolution du syndrome érotomaniaque, il y a lieu de retenir la fréquence des idées de persécution et leur affinité avec le thème amoureux.

D'autres idées délirantes peuvent se rencontrer, surajoutées au syndrome passionnel dont elles accusent le polymorphisme. Les idées de grandeur, également très communes, ne sont que l'épanouissement de l'orgueil initial et du caractère ambitieux des malades.

Quant aux idées de jalousie, elles sont généralement absentes dans l'érotomanie. « En outre, dit M. de Clérambault, et c'est un trait jusqu'ici négligé de l'érotomanie, sa passion compose assez facilement avec les idées de jalousie. L'érotomane admet parfois, soit (côté hommes) le partage au moins provisoire avec l'époux, soit (côté femmes) le partage même indéfini avec l'épouse. La cause en est évidemment que l'amour-propre du sujet se juge encore flatté: 1° de jouir de l'objet dans quelque mesure; 2° de posséder tout son cœur. Beaucoup de sujets jugés normaux s'accommodent de telles conditions, sans même exiger la deuxième. » Un tel exemple de cette indépendance du syndrome érotomaniaque et des idées de jalousie nous est fourni par l'observation de Garnier, dans laquelle nous voyons le sujet, une jeune fille appartenant à une famille des plus honorables, aller, dans son amour dégagé de toute appétition charnelle, jusqu'à choisir à l'objet ses maîtresses et lui proposer un jour de prendre à ce titre sa femme de chambre, qu'elle catéchise à cet effet. Par ce caractère, l'érotomane se distingue nettement du jaloux persécuteur, et si nous insistons sur ce point, c'est parce que la distinction n'a

pas toujours été faite. C'est ainsi que nous voyons Leroy (1) citer dans sa thèse, comme unique exemple d'amoureux persécuteur, l'observation d'un malade qui est manifestement un jaloux persécutur. Il s'agit d'un homme de 82 ans qui persécute toute sa vie sa malheureuse femme sans aucun motif. Poussé par ses idées obsédantes de jalousie, il l'enfermait à clef dans sa chambre, lui faisait des scènes continuelles et l'accusant, malgré son âge avancé, d'être l'objet des sollicitations des voisins, l'attachant dans son lit pendant la nuit. Cependant, dans quelques cas, les idées de jalousie apparaissent épisodiquement, comme chez notre malade de l'observation VIII.

Par contre, l'érotomanie s'associe souvent au mysticisme. « Les érotomanes, dit Cullerre (2), sont des extatiques d'un genre particulier, aussi le mysticisme religieux et l'érotomanie, comme le prouve surabondamment l'histoire des religions, ont toujours fait bon ménage ensemble. » A son tour, Portemer déclare que le mysticisme n'est qu'une érotomanie à l'objet surnaturel. Cette affinité s'explique facilement si l'on songe que le mysticisme et surtout le mysticisme chrétien a pour principale base le sentiment et l'amour. Sous ce rapport, le fondateur du christianisme forme un contraste frappant avec Javeh, le Législateur, le terrible dieu national des Juifs. D'autre part, l'élévation en dignité de la femme et son association en quelque sorte à la divinité est une particularité propre au christianisme. En plus de ces raisons primordiales, il est à noter que la continence physique et la discipline morale

(1) R. Leroy: Les persécutés-persécuteurs. Thèse de Paris, 1896 (Obs. IX).

(2) Cullerre: *loc. cit.*

des mystiques, à la suite du refoulement imposé de certaines représentations, a pour effet de les intensifier et de les rendre obsédantes jusqu'à ce qu'elles arrivent à se libérer, soit sous forme d'actes érotiques proprement dits, soit sous forme d'un dérivatif platonique ou semi-platonique, tel que l'érotomanie. La tentation de saint Antoine est un exemple de la forme obsédante que peuvent prendre ces préoccupations chez les mystiques. Cette parenté originelle nous explique que les idées mystiques apparaissent primitivement et sont associées aux idées amoureuses pendant toute la durée du syndrome, à l'inverse des idées de persécution qui se surajoutent aux précédentes par suite d'une évolution régulière et progressive. Ainsi, entre l'érotisme et le mysticisme, le rapport est tel qu'on pourrait croire, comme le dit Ball, que ce sont les mêmes cellules cérébrales qui président aux mêmes phénomènes.

En somme, le polymorphisme délirant de l'érotomanie n'est autre que celui du délire de persécution.

Quant au mode d'agrégation des thèmes délirants dans l'érotomanie, il y a lieu de distinguer, avec M. de Clérambault, plusieurs cas. Tout d'abord nous nous bornerons à signaler ceux où il y a simple coexistence de deux délires, dont chacun est assez complet en soi, qui aurait pu exister l'un sans l'autre; tel est le cas publié par M. de Clérambault, d'une malade persécutée de longue date et érotomane depuis peu, laquelle a eu des réactions tantôt du type persécuté, tantôt d'ordre érotomane. Les cas dans lesquels un lien existe entre les thèmes délirants peuvent être répartis en trois groupes :

1° Ceux où l'érotomanie est prémonitoire d'un délire de persécution et de grandeur; c'est le type le plus fréquent; c'est

même, allions-nous dire, une évolution normale de l'érotomanie.'

2° Ceux où l'érotomanie est secondaire, comme dans l'observation publiée par MM. Truelle et Reboul-Lachaux, où l'on voit l'érotomanie succéder à un délire de persécution, avec cette particularité que la malade, depuis longtemps en quête d'un protecteur, finalement le découvre en la personne d'un publiciste, pour lequel elle s'éprend d'une véritable passion érotomaniaque.

3° Ceux où l'érotomanie se développe simultanément avec d'autres conceptions délirantes, comme dans notre observation VIII, où l'on voit l'érotomanie et le mysticisme se manifester en même temps et évoluer dans une association intime.

Pour clore ces considérations relatives à la symptomatologie de l'érotomanie, indiquons que l'observation suivante de M. de Clérambault nous paraît des plus justes: « Les notes subjectives, dit-il, sont fréquentes dans les cas d'érotomanie, au point qu'on pourrait presque dire que tous les cas sont atypiques.

C. — EVOLUTION

L'érotomanie a souvent un début brusque: l'érotomane, en présence d'une personne donnée, reçoit le coup de foudre. Dans d'autres cas, le choc passionnel est remplacé par l'incubation subconsciente, c'est le développement graduel d'un sentiment grâce aux émotions accumulées ou consécutivement à la découverte d'un protecteur, faite progressivement et par déduction, au cours d'un délire de persécution préliminaire.

Il est à noter que la psychose a eu parfois un ou plusieurs préludes, sous des formes identiques, mais transitoires. Ce sont en général des érotomanies frustes et sommaires, réduites

à l'idée vaniteuse d'être aimé d'un grand personnage, présentant quelques-uns des éléments du délire érotomaniaque et non pas de structure complète, des ébauches faites par certaines érotomanes avant de trouver leur délire définitif.

La durée du syndrome est en rapport avec son degré de systématisation, d'activité, de véhémence. On peut dire que lorsque l'érotomane passe de la poursuite discrète à la poursuite obsédante, le délire est définitivement fixe, chronique et destiné à durer toute la vie, avec des paroxysmes passionnels et interprétatifs séparés par des rémissions plus apparentes que réelles, sans aboutir à la démence, quand il revêt pendant toute son évolution la forme raisonnante sans appoint hallucinatoire; mais quand, dans son décours, l'érotomanie évolue vers le polymorphisme délirant et s'accompagne d'hallucinations, elle peut, comme d'autres délires hallucinatoires chroniques, aboutir à la démence.

Nous ne signalons qu'à titre documentaire une terminaison particulière de l'érotomanie décrite pour la première fois par Esquirol et que l'on voit figurer encore dans des publications récentes, ce sont les cas où l'érotomanie, se comportant comme une maladie physique, on voit une issue fatale, les malades tombant dans la fièvre que Lorry appelait « fièvre érotique ». Les exemples de ce mode de terminaison n'ont rien de commun avec l'érotomanie, véritable amour-obsession qui, en raison de la conviction qu'a le sujet d'être aimé, l'entraîne à la poursuite de l'objet. Ce sont apparemment des cas de mélancolie ou de manie confusionnelle, à l'origine desquels on a pu découvrir un amour concentré.

Les observations qui vont suivre, relativement peu nombreuses, ont cependant été choisies de façon à étayer notre texte et à lui fournir en quelque sorte une confirmation expé-

rim mentale. Celles qui ne nous sont point personnelles — et c'est la grande majorité — ont été pour la plupart empruntées aux auteurs dont nous avons eu à exposer l'opinion dans la partie historique, En tête de chacune d'elles figure un court commentaire, en résumant les caractères cliniques.

OBSERVATION I

ESQUIROL (Traité de maladies mentales, tome I, page 349)

Érotomanie sommaire avant le début de l'érotomanie confirmée.

Passion amoureuse survenue en coup de foudre pour une jeune actrice que le malade poursuit de ses démonstrations importunes et dont il se croit aimé, malgré la conduite paradoxale de l'objet.

Négation du mariage de l'objet.

Explication des obstacles rencontrés dans la poursuite de l'objet par un système de jalousie.

M..., âgé de trente-six ans, est d'un tempérament nerveux, d'un caractère mélancolique, d'une petite taille; ses cheveux sont noirs; sa physionomie est peu agréable. Natif du Midi, M... occupe à Bayonne une place médiocre dans un bureau; étant à Toulouse, il eut quelques querelles pour une femme dont il se croyait aimé. Il obtient un congé, se rend à Paris pour solliciter de l'avancement. Il va au spectacle, se prend de passion pour une des plus jolies actrices de Feydau, et s'en croit aimé; dès lors il fait toutes les tentatives pour arriver jusqu'à l'objet de sa passion; il se présente chez cette dame, il ne quitte pas la porte par laquelle les acteurs entrent au spectacle, espérant entrer avec eux, ou obtenir un regard au passage de celle qu'il adore. Les acteurs, le mari de l'actrice bafouent ce malheureux, le repoussent, l'injurient et le maltraitent. Chaque fois que M^{me} X... joue, M... se rend au spectacle, se place au quatrième rang, vis-à-vis de la scène, et lorsque l'actrice paraît, il secoue un mouchoir blanc pour se faire remarquer; sa face alors est colorée; ses yeux sont rouges et brillants, il prétend que l'actrice le reconnaît et lui témoigne son contente-

ment par le jeu de sa physionomie, par le ton de sa voix, et par l'expression passionnée de son chant. Par le temps le plus rigoureux, M... s'établit sur les bornes qui sont en face ou à côté de la porte de la maison qu'habite M^{me} X..., il s'attache à ses pas, la suit dans les promenades ; lorsqu'elle va à la campagne, il poursuit à pied sa voiture. Un jour, il est arrêté aux Tuileries pour avoir soulevé avec sa canne, la robe de cette dame ; quelquesfois et pendant la nuit, il prend un fiacre à l'heure et s'établit en face de la maison de M^{me} X..., monte sur l'impériale, espérant voir l'objet de sa passion aux travers des croisées ; malgré les injures, les coups que ce malheureux reçoit au théâtre et dans la rue, malgré les mauvais traitements de toute sorte, rien ne peut détruire ses illusions. Les dédains et le refus de lui parler sont des précautions prises par la jeune actrice pour mieux cacher son amour. Les coups dont on l'assomme sont souvent des œuvres de jalousie de la part de ses rivaux.

Après une altercation violente avec le mari de cette dame, que notre insensé prétend ne pas être mariée, il est conduit dans une maison de santé, où je fus chargé de constater son état mental. Le délire érotique ne fut pas difficile à reconnaître ; sur tout autre objet, le malade raisonnait très bien. Sa tenue était soignée, sa conversation suivie. Je lui représentai qu'il courait le risque de perdre sa place, s'il ne se rendait promptement à Bayonne. « Mon congé, dit-il, n'est pas expiré. » Mais, disais-je encore, comment pouvez-vous aller au spectacle, n'ayant que 900 francs de rente ? — Je ne fais pas d'autre dépense, ma nourriture ne me coûte presque rien ; je ne vais au théâtre que lorsque « Made-moiselle » joue, et j'y emploie toutes mes économies. — Comment pouvez-vous croire qu'on vous aime ; vous n'avez rien pour séduire, surtout une actrice ; votre physique n'est pas beau, vous n'avez aucun rang dans le monde, vous êtes sans fortune. — Tout cela est vrai, mais l'amour ne raisonne et *l'on m'a fait trop comprendre que j'étais aimé*, pour en douter.

Quelques semaines après, revoyant le malade, il m'avoua que M^{me} X... habitait la maison, qu'il l'entendait, mais que par le même système de jalousie, on empêchait qu'elle lui parlât.

OBSERVATION II

LASÈGUE (Annales médico-psychologiques, janvier 1876 :
Les aliénés persécuteurs)

Sujet, précepteur dans une des plus grandes maisons de France, devient érotomane de la princesse de B... Poursuite obsédante de l'objet. Graphomanie. Quérulance. Après internement, procès intenté contre les médecins qui l'on fait interner.

M. T... entre comme précepteur dans une des grandes maisons de France, grâce à de puissantes et hautes recommandations. L'accueil bienveillant dont il fut l'objet de la princesse de..., lui fit espérer qu'il pouvait gagner son cœur. Le roman d'un jeune homme pauvre passa tout entier devant ses yeux, il n'en fallait pas davantage. Un jour que la princesse était occupée à écrire, penchée sur son bureau, M. T... s'oublia jusqu'à déposer un baiser sur son cou. L'offense était grande, mais ne pouvait monter jusqu'à elle ; le mari, qui en fut informé, ne s'en inquiéta pas davantage.

M. de... meurt ; le cœur de la princesse est libre. Qui sait ? On a vu, dit-on, des rois épouser des bergères. M. T... ne voit pas pourquoi un roturier sans fortune n'épouserait pas une grande dame. A partir de ce moment, il écrit des lettres étranges, insensées, à la princesse, protestant de la pureté de ses sentiments et revenant constamment sur cette vieille histoire du baiser. Cette correspondance ferait des volumes, si nous en jugeons par le malade lui-même, qui écrit à M. l'avocat général pour se plaindre qu'une lettre de dix-huit pages est restée cachetée entre les mains du père L...

M. T... consent à s'éloigner de Paris, où il revient presque aussitôt. La princesse, lui ayant fait consigner sa porte, il s'installe dans une maison qui lui permet d'épier ses moindres mouvements ; le jour, il la suit dans les églises, dans les magasins, dans les rues.

Un soir, posté sous la porte cochère, il est assez heureux, grâce à l'obscurité, pour ouvrir les portières de sa voiture et s'y jeter ;

il couvre de baisers brûlants les mains de la princesse; la lumière se fait; M. T... reconnaît la femme de chambre dans l'objet de sa flamme. La nuit, il jette du sable, des petits cailloux, contre les fenêtres de son appartement.

Sur les plaintes de M. le duc de..., beau-frère de la princesse, M. T... est séquestré d'office et soumis à l'examen de M. le docteur Lasègue.

A l'asile de Ville-Evrard, M. T... se pose en victime, en amant malheureux, il aime et il est aimé; la preuve c'est que la princesse ne l'a pas congédié après la mort de son mari. Il y a plus: comment expliquer cet attrait irrésistible qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, ses mouvements de projection du bassin en avant, ses spasmes nerveux que M^{me} de... éprouvait en sa présence, ce langage poétique et mytérieux, dont la pression du pied faisait tous les frais! De quel nom appeler le fluide qui courait dans leurs doigts lorsqu'ils venaient à se rencontrer? D'un autre côté, comment comprendre, après tous ces signes d'affection que la princesse se refuse à le recevoir et vienne à solliciter l'appui de son beau-frère contre les poursuites de M. T...? Mystère!

Rendu à la liberté, son premier soin fut de poursuivre MM. les ducs de..., les docteurs Lasègue et Girard de Cailleux, pour séquestration illégale, réclamant 100.000 francs de dommages et intérêts. La raison qu'il donne pour prouver la sanité de son esprit est admirable: « A Ville-Evrard, dit-il, on ne m'a jamais fait subir aucun traitement. » Il perd son procès.

La guerre de 1870-1871 terminée, M. T..., qui a eu l'honneur de servir comme capitaine de mobilisés, ce qui établit pour lui un certificat de non-aliénation mentale, fait appel du jugement qui l'a condamné et demande à plaider lui-même sa propre cause. Dans une longue lettre à M. l'avocat général Aubépin, il se plaint de tout le monde et un peu de tout, de l'avocat de la partie adverse, qui l'a traité « du dernier des hommes », de MM. le duc de..., Lasègue et Girard de Cailleux, de la loi du 30 juin 1838.

« Ma séquestration, écrit-il, est un fait monstrueux, que rien ne peut justifier. Toutes les règles du droit ont été violées. Si j'adresse un reproche aux médecins, ils répondent: « C'est la

justice qui a fait le coup ». Si je m'adresse à l'administration, on dit : « Ce sont les médecins qui sont seuls coupables, mais ils sont de bonne foi ». Il faudrait pourtant bien s'entendre : une enquête, on le voit, est nécessaire... ; en dehors de mon affaire personnelle, elle aura pour résultat de prouver que sous la garantie de la loi de 1838, il se commet des actes arbitraires et inouïs, plus fréquents qu'on ne le pense. Aucune séquestration arbitraire n'a eu lieu, dit-on, depuis que la loi existe, la preuve c'est qu'il y a eu déjà bien des procès et que l'administration et les médecins ont toujours gagné. A cela, je réponds : « Parce que l'on met celui, qui a subi l'épreuve la plus cruelle à laquelle on puisse soumettre un homme, dans l'impossibilité de se justifier. »

Le 29 janvier 1872, M. T... perdait en appel ; il n'est pas à croire qu'il pousse le délire jusqu'à se pourvoir en cassation. Qui sait cependant ? M. le duc de..., le principal accusé, protégé par deux arrêts des tribunaux, n'a plus à craindre ses importunités et ses persécutions ; il n'en est pas de même des médecins aliénistes ; M. T... s'est constitué *le chevalier errant, le protecteur* des aliénés ; on le trouve partout où il est question de malades et de maladies. Des cours publics s'établissent à Sainte-Anne, il y court, il glose si fort que l'administration supérieure entend ses cris, et les cours sont suspendus, il s'en attribue toute la gloire. Chaque année, le Conseil général de la Seine discute le budget des aliénés et les questions nicidentes qui s'y rattachent ; il n'a garde de manquer une séance.

OBSERVATION III

MAGNAN (Leçons cliniques sur les maladies mentales,
page 80, observation IX)

Dégénérescence mentale. Hérité. Déséquilibré, orgueil, égoïsme, absence de sens moral. Illusions et interprétations délirantes amenant tout de suite chez le sujet la conviction qu'il est aimé.

Objet : une artiste lyrique avec laquelle, en l'entendant chanter au théâtre, le sujet se sent subitement en communion amoureuse.

Poursuite obsédante de l'objet, dont la conduite paradoxale est d'abord interprétée comme une épreuve. Graphomanie en prose et en vers.

Ensuite croyance à une persécution exercée par l'objet malgré la persistance de ses sentiments amoureux, finalement persécution générale dirigée par la cantatrice.

E... Emile, ouvrier dessinateur, est âgé de 30 ans. Les troubles intellectuels, qui l'amènent à l'asile, ont débuté en 1889. Il était alors à Bruxelles. Un soir, que M^{lle} X... chantait à la Monnaie, comme il se trouvait au parterre, il fut frappé de « l'étrange fixité du regard de cette femme » qui ne se détachait pas de lui. « On peut dire qu'elle eut voulu me jeter un fluide. » Il se demandait si elle s'adressait bien à lui et il se retourna à plusieurs reprises, pour voir si elle ne regardait pas un autre spectateur.

« J'habitais alors, ajoute-t-il, rue d'Argent; or M^{lle} X... chantait à la Monnaie : n'y a-t-il pas là une coïncidence extraordinaire ? Ma vie est la recherche des liaisons mystérieuses. »

Ce fait cependant resta isolé. Et il n'y pensa plus, lorsqu'au début de 1890, quelques mois après son retour à Paris, assistant à l'Opéra, à la représentation de Sigurd, il retrouva dans le regard de Brünhild (M^{lle} X...), la même troublante fixité. Il se rappela avoir autrefois entendu dire que M^{lle} X... était souvent venue dans la maison de Bruxelles où il avait reçu l'hospitalité. Aussitôt ce fait lui parut être une de « ces relations mystérieuses » qui sont le fond de sa vie. Dès le lendemain, il écrivit

à celle « qui pour un instant avait personnifié son rêve ». Il lui disait « que l'art était une grande consolation, lui, triste, malade, était heureux d'exprimer ses sentiments à une femme qui lui avait procuré un instant de bonheur. Il ne doutait pas d'ailleurs de ses sentiments et la priait de les lui faire connaître, par un signe quelconque, par exemple, au quatrième acte de Sigurd, dont la représentation devait avoir lieu huit jours après, en laissant tomber sur la scène la fleur qu'elle devait effeuiller dans le ruisseau. » Ces huit jours, il les passa dans une attente fiévreuse, qui lui ôta toute faculté de travail, et cependant la diva ne lui apparaissait encore « que comme une amie lointaine qu'il n'osait désirer ». Le jour « du rendez-vous » venu, au moment où l'artiste arrivait en scène, il se lève et lui rappelle par signes la lettre qu'elle a dû recevoir. Il est impossible qu'elle ne l'ait pas reconnu, car « elle l'avait trop fixement regardé à Bruxelles ». D'ailleurs, chaque fois qu'elle était rappelée, ses salutations ne s'adressaient bien visiblement qu'à lui, elle inclinait la tête à trois ou quatre reprises dans sa direction en le regardant, il ne répondait que par d'enthousiastes bravos.

Dès le lendemain, il lui adresse une nouvelle lettre; « dès lors la passion pour l'art s'unissait à l'amour pour la femme ». Il revient à la représentation suivante de Sigurd, mais cette fois, au lieu de se placer en face, il occupe une place de côté, doutant encore que les saluts s'adressent à lui. Mais c'est lui encore qu'ils vont trouver, malgré ce changement, à l'exclusion des autres spectateurs. A partir de ce moment, il n'a plus de doute; il s'aperçoit d'ailleurs que la cantatrice joue plus souvent qu'auparavant, car « elle joue pour son admirateur passionné ». Il assiste à toutes les représentations, et, après chacune d'elles, il lui adresse une lettre où il dépeint son amour « sur un ton de plus en plus ardent ». « Cela avait l'air de lui plaire, et puisque cette femme m'aimait, j'ai conclu que je pouvais l'aimer. Elle m'envoyait sa représentation, je lui envoyais ma lettre, simple affaire de politesse ». Un soir, dans Sigurd, au moment où l'actrice disparaît dans la coulisse au bras de Gunther, elle lui « décoche un brûlant baiser ». Était-ce un hasard? Était-ce intention? Il revient à la

représentation suivante, et, comme une autre fois, change de place; mais le baiser encore « s'envole dans sa direction ». Dans la scène où silencieuse, elle occupe le trône, elle le regardait longuement « comme si toute son âme eût passé dans ses yeux ».

Les amoureuses démonstrations de notre malade se heurtaient cependant à bien des écueils, mais il interprétait aussitôt ses échecs dans le sens de son délire. Un jour, il envoie à la cantatrice toute une série de dessins allégoriques; dans l'un, la Tragédie conduite par l'Amour, était représentée sous les traits de la diva. Celle-ci refuse de les recevoir. Furieux, notre malade les jette dans la Seine; mais il remarque le soir même, à la représentation du Cid, que Chimène (M^{lle} X...) est si troublée qu'elle ne peut chanter, et que dans tous les passages passionnés, ses regards et ses gestes s'adressent à lui seul. « Elle essayait, dit-il, d'adoucir ainsi la peine qu'elle m'avait faite en refusant mes dessins. »

Plusieurs fois il se présente chez elle. La concierge lui indique le logement de la cantatrice, au cinquième. Il y voit aussitôt un rapport avec une lettre qu'il a précédemment écrite et dans laquelle il lui disait: « J'ose à peine vous regarder, vous, si haut, moi, si bas. » E conduit chaque fois, menacé « d'être jeté en prison », il ne se laisse pas arrêter pour si peu, M^{lle} X... l'aime malgré tout, elle cache seulement ses sentiments sous un voile de colère, pour l'éprouver. « La preuve, dit-il, qu'elle tient à moi, c'est qu'un jour où je lui avais envoyé un pot de fleurs, et où elle avait refusé de me recevoir, j'ai vu le pot, en vedette dans son antichambre. »

Ces émotions nuisaient à sa santé, il avait comme un poids sur l'estomac, des migraines, des étourdissements fréquents. Un verre de vin le grisait, il se montrait très surexcité, plus impressionnable et coléreux: « Ma maladie était en quelque sorte l'accompagnement de mes rêves; quand j'étais plus souffrant, malgré moi, je pensais à elle; quand j'étais plus calme, j'étais moins obsédé. »

A la fin de 1890, il se retire à la Varenne pendant quelques mois. Il éprouve une accalmie passagère, mais à son retour à Paris, au mois de mai 1891, il s'aperçoit tout de suite qu'il est

de nouveau en butte aux poursuites de la diva ; celle-ci n'est occupée que de lui ; elle veut posséder tout ce qu'il fait : dessins, poésies ; elle cherche à lui être utile de toutes façons ; c'est dans ce but qu'elle vient, à l'atelier dans lequel il travaille, faire une importante commande. Une femme voilée est passée à côté de lui dans un corridor, et a tressailli en le voyant ; il a bien reconnu « à ses formes », que c'était M^{lle} X... Mais voilà que peu de jours après, son patron, qui est un de ses vieux amis, qui connaît la valeur de son travail, qui jamais ne lui avait fait la moindre observation, refuse son ouvrage. Or, celui-ci n'était pas terminé et ne pouvait, par conséquent être jugé. Il conclut aussitôt à une vengeance de la diva, car il est allé la veille au théâtre de la Gaité et non plus à l'Opéra ; et, comme elle le fait suivre partout, elle a été prise d'un « furieux accès de jalousie ». L'arbitre et le Conseil des prud'hommes, chargés de statuer sur le différend qui existe entre lui et son patron, ne lui accordent que 50 francs au lieu de 100 qu'il réclame : ils ont certainement agi sous « l'occulte passion de la diva ». Il écrit alors à celle-ci pour se plaindre des mauvais traitements qu'elle lui fait subir, il lui dit qu'il va mourir à l'hôpital, de solitude et d'abandon, que ce qu'elle a fait est digne d'une coquette, non d'une femme. Entré à Lariboisière, il en sort au bout de trois jours, après s'être montré grossier, insolent, et avoir écrit sur sa pancarte des propos fort désobligeants pour les médecins du service.

A partir de ce moment, il va d'atelier en atelier, sans parvenir à se fixer nulle part, toujours obsédé par la même pensée ; il se rend souvent à l'Opéra, où la cantatrice lui fait comprendre par signe que son amour pour lui n'est pas éteint. Il continue à la harceler de ses lettres et il croit trouver des réponses dans des phrases de journaux « certainement inspirées par elle ». Voit-il, par exemple, ces mots dans un feuilleton : « Dites-moi ce que vous allez faire », c'est évidemment elle qui les a dictés, car elle sait qu'il lit entre les lignes. Il s'attache plus spécialement à « l'étude » de certains journaux qu'aux représentations il montre de loin à la cantatrice.

Il stationne pendant des heures à la porte du logement de

M^{lle} X...; il regarde longuement les ombres passer derrière les fenêtres. A la sortie de l'Opéra, il suit, au pas de course, la voiture qui ramène chez elle la diva. « Un soir, dit-il, après la représentation, pendant laquelle elle m'avait fait les plus délirantes démonstrations d'amour, je m'approchai d'elle, au moment où elle descend de voiture; mon émotion est si forte, que je me mets à pleurer et que je tombe à genoux à demi évanoui, en m'écriant : « Madame, Madame, je vais mourir ! » Je l'entends murmurer : « Il peut bien se tuer ! » Est-ce gentil, cela, pour une femme qui venait de me montrer qu'elle m'aimait effrayamment ? »

Pendant l'année 1892 son exaltation ne fait qu'augmenter. Il se rend chez la cantatrice, à plusieurs reprises : une première fois, il est reçu par une « dame et non plus par la bonne » ; il voit là l'indice que « son amour est vainqueur » ; mais un homme lui barre la route et lui intime l'ordre de se retirer. Il est persuadé que M^{lle} X... voulait « l'envoyer sur le pré » et se faire de ce petit scandale une réclame nouvelle. Une autre fois, on ne se contente pas de le jeter dehors, on l'enferme dans une cour, on va quérir un agent et on ne le relâche qu'après une bonne sermonce. Il commence alors à réagir : il écrit des lettres insolentes, mais il s'aperçoit qu'à la suite de celles-ci, M^{lle} X... apparaît sur la scène, abattue, bouleversée. « Quand elle pleurait, ses larmes allaient jusqu'à moi. Dans une scène de Lohengrin, où elle s'écrie : « Ayez pitié de moi, Sagneur, le bonheur pour nous n'est plus ! », elle vivait cette phrase, en se tournant vers moi ».

Une myriade de fils insaisissables se resserrent autour de lui. Partout il voit la main de la cantatrice; en mars 1892, il est sans ressources, il a dissipé toutes ses économies; depuis cinq mois il ne travaille plus dans cet espoir qu'une femme « qui lui prouvait si ardemment son amour, ne l'abandonnerait pas ». Il se plaint de douleurs gastralgiques, il dort mal; son bras se crispe quand il prend la plume; une sorte de brouillard s'interpose entre le modèle et ses yeux, car il ne peut penser à elle.

Fatigué, anémié par des privations sans nombre, il entre à Saint-Antoine. Là, il sent qu'on le surveille, qu'on l'épie; et lorsque, huit jours après, le médecin signe son bulletin de sortie,

celui-ci, pense-t-il, agit à « l'instigation de M^{me} X... ». Sorti de l'hôpital, il se remet au travail; son nouveau patron le prie de composer une série de dessins; rapidement, il termine son œuvre, mais, quand il va le livrer, on lui répond qu'on ne peut prendre son travail, car on ne lui a rien commandé. Or, quelques instants auparavant, il avait rencontré un camarade auquel il avait dit : « Je suis heureux, car j'ai mis peu de temps à gagner cet argent ». Un mouchard qui le suivait est aussitôt aller répéter ce mot à la cantatrice qui a donné à son patron l'ordre de refuser les dessins. Peu embarrassé d'ailleurs pour expliquer la contradiction entre les sentiments qu'il attribue à M^{me} X... et cette persécution, il la rapporte à « l'éternel féminin qui remonte les courants qu'il devrait descendre ».

Rebuté malgré tout, il ne lui écrit plus pendant quelques mois et se console « dans les bras d'anciennes maîtresses », des noirs de M^{me} X... Mais cet oubli « transporte celle-ci de jalousie » ; elle le traque de tous côtés. A la campagne, où il s'est réfugié (octobre-novembre 1892), il sent les effets de « ses occultes manœuvres ». On m'attirait dans de continuels guets-apens : ainsi l'on faisait coucher des vierges dans le même appartement que moi, dans cet espoir que je me livrerais sur elles à quelque attentat et qu'on pourrait ainsi me jeter en prison. »

Dès ce moment, il est persuadé que M^{me} X... le voit et l'entend par un inexplicable mécanisme, peut-être par le moyen de l'électricité. Une nuit, dans son lit, il écrit des vers. Le lendemain, à l'atelier, son patron lui fit une quasi-réponse à ses vers : cela ne peut s'expliquer qu'en supposant que « la cantatrice voit ce qu'il écrit à une distance quelconque ». Des phrases de ses camarades font de même allusion à des faits que seul il croyait connaître ; dans leur conversation, il constate parfois qu'ils répondent à ses propres pensées. Il est attentif aux moindres faits ; un geste surpris, un bruit entendu, une disposition changée dans les meubles d'appartements, autant de symboles, de tableaux, comme il dit, de signaux d'espérance et de désespérance. Il ne peut pas faire un pas « sans être vendu ». Mais jamais, en dehors des moments où il a pu l'approcher, il n'a entendu la voix de M^{me} X... « Ces

choses, dit-il, sont si subtiles, si ridicules, si bêtes de sa part, qu'elles sont très agaçantes pour ma compréhension, puisque je suis seul initié à ses mystérieuses façons d'agir ». Et il s'indigne, il s'exalte, il écrit maintenant des lettres insultantes, pleines d'obscénités, bourrées de grossières injures. Renvoyé de tous les ateliers, lui, « le meilleur des meilleurs ouvriers », expulsé de son logement qu'il ne peut plus payer, il voit dans tous ces coups la main de la cantatrice. Il devient menaçant et il se fait arrêter à minuit et demi, au moment où, se dressant brusquement au-devant de la diva, qui descendait de voiture, il lui enjoignait, sur un ton des plus comminatoires, d'avoir à cesser ses « poursuites injustes ».

A l'asile, il s'élève avec force contre son internement. A ce compte-là, dit-il, Victor Hugo aurait dû être enfermé à Sainte-Anne. » Il s'étonne que son arrestation n'ait pas soulevé l'indignation publique et il demeure persuadé que de « grands personnages » s'opposent à sa mise en liberté. D'ailleurs, tous les fonctionnaires qui se sont occupés de lui, tous les médecins ne sont que « les vils agents » de M^{lle} X... Tout lui semble indice de menées sourdes, dirigées contre lui; il se livre à chaque instant à une série de récriminations bizarres, et il conclut invariablement, après les plus invraisemblables déductions: « Voyez-vous, chez moi, c'est toujours la logique! »

L'internement n'a pas ébranlé ses convictions: « Vous n'aurez, écrit-il à M^{lle} X..., ni moi ni mon estime; il me reste ce subtil, ce pénétrant, ce satanique sentiment de satisfaction, c'est de savoir votre rêve le plus cher, depuis longtemps caressé, à la réalisation duquel vous avez donné depuis six ans toute votre foi, toute votre ardeur, de voir ce rêve changé en amertume et votre vie de vieille, ma pauvre vieille, à jamais englouti dans l'horreur et les larmes du remords. » Ses lettres surtout trahissent son état mental: « Vous voulez faire de moi, dit-il quelque part, en s'adressant à M^{lle} X..., le premier homme de France, et vous vous faites la dernière femme du monde, il y a raison à rebours ». Et plus loin: « Vous me paraissiez pouvoir devenir une poétique garde-malade. Bercer ma mélancolie avec un grand air de Lohengrin, entendre

pour moi seul (hum!) : « c'est mon amour. etc. ». Ah ! voyez-vous quelle suprême consolation pour un poète, peintre, lithographe, musicien, être choyé par la forte chanteuse, celle qui fait hoho ! ahah ! et se promener sur un bateau de fleurs, le soir au long du canal Saint-Martin, quif quif une ballade à Venise, et vous entendre chanter encore quand vient le renouveau. Non, mais voyez-vous, quel bonheur?... Il n'y avait que pour ce motif-là que je fis ces vers :

Quand tu chantes le soir à ton bascon de pierre,
Allanguie de tristesse et de mélancolie.
Ravi, j'écoute alors et fermant ma paupière
Je revois mon amante, et sa tête polie (pardon, pâlie), etc.

et comme il me semblait long d'attendre l'heure du berger, j'écrivais :

O temps aux bras noueux pour un instant arrête
L'envolée de ta faux dans les sillons humains ;
Implacable vieillard aux implacables mains,
Enfin, repose-toi, laisse reposer ta tête, etc...

Et d'autres, d'autres encore, souvent pas mal tournées, ma foi !

Et c'est l'homme que vous qualifiez de dangereux ! Ah ! si vous aviez dit que j'étais dangereux pour les cœurs de femme, je ne vous aurais pas démenti ! Oui, j'en ai torturé parce que j'ai su beaucoup aimer. Et il m'importe peu que vous niiez votre amour, que vous fassiez pis, que vous m'enfermiez avec des fantômes d'hommes, des malheureux qui ont perdu la raison, celle que j'ai, moi, entière, éclatante. Et c'est cet esprit étincelant, c'est cette âme divine, c'est ce cerveau qui pourrait compter comme une des lumières du siècle, c'est moi enfin que vous essayez de déshonorer ». Ailleurs, il manie l'injure : « Je suis, dit-il, comme Flaubert ; une femme ne lui avait jamais servi que de pailleasse ! Si j'avais eu jadis le bonheur de partager votre couche, j'aurais pensé que la pailleasse était un peu plus longue, que les autres qui m'ont servi, et voilà tout ! » Parfois, la grossièreté s'accroît : « On a dit, il faut aimer jusqu'au bout, et, corbleu, Madame, jusqu'à quel bout voulez-vous donc qu'on vous aime, dites, jusqu'à

quel bout? » etc... Puis, sans transition, il devient idylle, il parle du ciel bleu, des « beaux arbres en fleurs qui ressemblent aux petites communiantes » et encore il fait des vers :

J'avais eu ses grands yeux rivés à mes yeux clairs,
Sur ma chair je sentis la pointe de ses seins,
Les baisers voltigeaient en de fougueux essaims,
Et son corps ondulait comme les grands lys fiers.

.....
L'ombre douce chantait dans la nuit amoureuse,
Le mot divin : Je t'aime encore, encore, encore.
La veilleuse tremblait, ah ! dit-il, je t'adore
Je veux, toute ma vie, te faire très heureuse ! etc.

Puis il proteste « au nom de l'Humanité, au nom de tous les meilleurs sentiments qui peuvent exister dans un cœur d'homme contre l'ignoble façon dont l'a traité cette femme ». Il en appelle « à tous les gens honnêtes, à tous les cœurs droits ». Il déclare qu'un « honnête homme n'a pas peur, puisqu'il a son gardien : sa conscience » ; il réclame la « justice humaine, si elle existe », il voue M^{lle} X... « aux plus terribles châtements » et il la cloue « au pilori de l'Histoire ».

Cette mobilité qui le fait courir, sans transition, d'une idée à l'autre, cet orgueil qui perce à chaque ligne, qui lui fait prendre, quand il parle, un ton déclamatoire et des poses de mélodrame, il les a apportés dans tous les actes de sa vie. Celle-ci a été un vagabondage perpétuel d'atelier en atelier, de pays en pays. Venu à Paris, à 14 ans, il fait son apprentissage auprès de plusieurs maîtres. A 15 ans, il accompagne un de ses patrons à Dôle, mais il le quitte bientôt pour passer en Angleterre. Un an après, il est de retour en France. A 17 ans, nous le retrouvons en Belgique ; il y habite successivement Liège et Bruxelles, revient à Paris, repart pour la Belgique, ballotté de tous côtés sans pouvoir se fixer nulle part, intelligent, actif, doué d'une grande facilité, mais son humeur inquiète l'empêche de s'attacher à aucun travail ; aussi, malgré de très réelles aptitudes, est-il resté un ouvrier incomplet. Il a toujours eu de lui-même une opinion exagérée : « Enfant, dit-il, je rapportais tous les lauriers ; apprenti, je tra-

vaillais si vite et si bien que je fus tout de suite rémunéré ». Il parle avec complaisance de ses bonnes fortunes, il se pose en don Juan ; il a été « un bourreau de cœurs féminins », aucune femme ne lui résistait ; toutes l'on aimé « jusqu'à l'adoration » et cependant, « il ne put jamais être fidèle », etc., etc. Dès son enfance, il s'était fait remarquer par ses bizarreries ; vaniteux et vindicatif, il jalousait ses camarades, avec lesquels il était toujours en lutte. Son imagination exaltée ruminait d'extravagants projets dont il puisait la trame dans les romans ; il n'était épris que de l'étrange, et son humeur difficile le rendait insupportable. Il a ainsi révélé, de tous temps, une déséquilibration de ses facultés intellectuelles et morales, qu'il n'a pu puiser que dans l'hérédité.

Son père, encore vivant, âgé aujourd'hui de 82 ans, et très affaibli au point de vue intellectuel, a fait, dans sa jeunesse, de très nombreux excès alcooliques ; il a été toujours d'un caractère violent, fantasque, enclin à de bizarres contradictions de conduite.

Sa mère, morte à 74 ans, d'affection inconnue, avait de fréquents accès de tristesse au cours desquels elle manifestait des idées de suicide ; elle fit même, à la mort d'un de ses fils, une tentative sérieuse à laquelle elle faillit succomber (empoisonnement par le laudanum).

Un oncle maternel s'est suicidé à 50 ans à la suite de déboires commerciaux.

Le grand-père paternel a été emporté par une hémorragie cérébrale, à un âge avancé, en plein accès de mélancolie avec idées de ruines, d'indignité, de culpabilité. Il avait eu douze enfants, morts pour la plupart en bas âge et dont il ne reste aujourd'hui que le père de notre malade.

De la même souche que le malade sont sortis trois autres enfants : deux sont morts vers 20 ans ; l'un d'occlusion intestinale, le deuxième de tuberculose pulmonaire ; ils étaient tous deux d'un caractère sombre, taciturne et surtout impressionnable.

Le troisième, âgé de 36 ans, a eu des convulsions dans son enfance ; d'un caractère impulsif, il a, pour le motif le plus futile, « des colères blanches » pendant lesquelles il ne se connaît plus et frappe avec une indicible violence.

OBSERVATION IV

GARNIER (Observation extraite d'un rapport médico-légal de M. le docteur P. Garnier, en date du 30 mai 1889: *La Folie à Paris*, 1890, tome X).

A 20 ans, mysticisme, qui éloigne la malade du mariage. Platonisme absolu dans la passion érotomaniacale qui lui succède. Graphomanie durant le cours du roman sentimental.

Particularités:

1° Agrément apparent de la passion amoureuse par l'objet;

2° Absence de jalousie allant jusqu'à choisir à l'objet ses maîtresses;

3° Pluralité simultanée des objets;

4° Réaction spéciale: vol par amour après avoir épuisé ses propres ressources.

M^{lle} X..., âgée de 34 ans, sans profession, appartient à une famille des plus honorables, qui depuis longtemps a eu fort à souffrir de la singularité de ses tendances, de l'excentricité de ses allures. De quatre enfants, M^{lle} X... paraît être la seule à manifester des instincts anormaux. On ne cite pas de cas de folie dans la famille, mais sa mère est d'un tempérament nerveux très accusé et d'une impressionnabilité extrême.

M^{lle} X... est petite, brune, de physionomie douce et intelligente, ses traits sont réguliers; on ne remarque aucune malformation, dans la structure cranio-faciale. Née avec des dispositions névropathiques très accentuées, M^{lle} X... a eu une enfance débile. Nature douce et aimante, elle est en même temps fantasque et mobile, prompte aux enthousiasmes irréfléchis, bientôt suivis d'un revirement total. A l'époque de l'évolution de sa puberté, à quinze ans, sa constitution névropathique se dessine davantage. Des attaques nerveuses se déclarent. A vingt ans elle manifeste un grand zèle religieux, et dominée par une véritable exaltation mystique, elle sollicite, pour entrer dans un couvent. On fut sans doute frappé de tout ce qu'il y avait de dispositions malades

dans cette prétendue vocation religieuse, car on évita de faire droit à ses demandes réitérées.

Quelques années plus tard, des accidents nerveux de nature hystérique la tinrent alitée pendant plusieurs mois.

Elle eut une contracture rebelle de la hanche gauche, simulant une coxalgie. On lui fit suivre un traitement hydrothérapique prolongé, grâce auquel les accidents nerveux s'amendèrent progressivement. Mais M^{me} X... restait, au moral, une personne d'allure insolite, sujette à des bizarreries nombreuses, à des impulsions étranges et irrésistibles.

Quoi qu'il en soit, l'anomalie de ses penchants devait s'affirmer bientôt par le plus singulier des entraînements, par une série d'actes qui dénoncent le désordre de l'esprit, et se rapportent à un type morbide bien connu en pathologie mentale.

En 1885, M^{me} X..., que ses idées mystiques avaient éloignée du mariage, se sentit tout à coup irrésistiblement attirée vers un jeune Levantin de 19 ans. Elle s'intéresse vivement à cet étranger dont la famille est au loin et, semble, selon elle, le délaisser. Elle est séduite par cet air de nonchalance et de mélancolie qu'elle trouve dans ce fils de l'Orient. Tout la charme : l'isolement dans lequel il est, sa paresse native, son attitude rêveuse et alanguie, ses dehors de molle insouciance. Elle fait naître les occasions d'entrevues, elle sollicite les confidences du jeune homme et à son tour lui ouvre les secrets de son cœur. Elle lui avoue son affection où il y a, dit-elle la tendresse d'une sœur exceptionnellement aimante. Elle lui assure qu'elle sera sa protectrice, elle remplacera une famille qui l'oublie ou le traite avec sévérité, ne comprenant pas son vrai caractère et ne sachant pas pardonner aux faiblesses bien excusables d'un jeune homme de 20 ans.

Les parents de M^{me} X... s'étaient aperçus des assiduités de leur fille auprès du jeune homme ; ils lui firent des remontrances bien naturelles, mais se heurtèrent à une résistance que rien ne put faire fléchir. Ce ne fut pour elle que prétexte à multiplier ses preuves de tendresse. Les relations continuent entre la jeune fille et X..., relations où, sans l'intervention d'aucun lien physique, l'une se donne tout entière, prodiguant les manifestations du plus

ardent dévouement, tandis que l'autre reste froid et indifférent, se bornant à tirer parti d'une situation qui n'était pas dépourvue, pour lui, d'avantages matériels.

M^{lle} X... commença à prélever sur ses économies, pour fournir de l'argent de poche « à son adoré » qui trouve tout naturel d'accepter les largesses de cette jeune fille affolée de lui. Bientôt cet argent fut épuisé. Cependant elle est prête à tout pour que celui qu'elle aime ne manque de rien et ait de quoi se livrer à ses plaisirs, entretenir des maîtresses dont elle n'est nullement jalouse. Dans son amour dégagé de toute appétition charnelle, elle va jusqu'à lui choisir ses maîtresses et lui propose un jour de prendre à ce titre sa femme de chambre, qu'elle catéchise à cet effet. A bout de ressources, M^{lle} X... fait appel à la ruse, au mensonge, au vol, pour se procurer l'argent dont X... a besoin, argent qu'il s'est promptement habitué d'ailleurs, à réclamer impérativement.

La jeune fille met au pillage la maison de ses parents, elle emporte le vin, les liqueurs, le linge, etc., et remet le tout au jeune homme. Elle parcourt les magasins, y fait des commandes exagérées et, quand ses marchandises sont au domicile de ses parents, son premier soin est de les vendre et de donner l'argent à X...

Grâce à ces subsides, celui-ci mène joyeuse vie et se refuse à retourner dans sa ville natale. A la longue, on parvint cependant à lui faire quitter Paris et les parents de M^{lle} X... purent croire que tout était fini. Il n'en fut rien. Une correspondance assidue s'établit entre la jeune femme et X... qui ne cesse d'écrire qu'il est malheureux, qu'il manque de tout, il réclame des effets, insiste sur la coupe du pardessus qu'il désire, décrit minutieusement les objets dont il demande l'envoi, gourmande sa correspondante de ne pas exécuter tous ses ordres avec l'empressement qu'il souhaiterait. En réalité, celle-ci fait tout ce qu'elle peut et expédie des ballots. Mais elle finit par se trouver à court. Elle invente mille expédients pour se procurer de l'argent. Dans son égarement, M^{lle} X... n'a pas un instant l'idée qu'on l'exploite indignement. Elle voudrait pouvoir faire plus, voilà tout. Et quand il lui écrit sur un ton de méchante humeur : « Je n'ai pas encore reçu les trois cents francs que je t'ai demandés, qu'attends-tu pour me les

envoyer ? » sans accompagner sa réclamation non pas seulement de termes affectueux, mais pas même d'une formule polie, elle ne songe qu'à l'impatience de celui qu'elle idolâtre et aux moyens de lui donner satisfaction.

Les choses en étaient là, lorsque un jeune frère de X... fut à son tour envoyé à Paris pour y faire ses études de médecine. Il est mis au courant de la situation par son aîné, qui rêve de se faire donner une forte somme par celle qui est l'esclave de ses désirs. Il est chargé de s'entendre avec elle pour mener les choses le plus rapidement possible. M^{lle} X... voit ce messenger et s'éprend aussitôt de lui, comme elle s'était éprise du frère, dont elle trouve qu'il est la véritable image. C'est un adolescent de 18 ans qu'elle va combler de ses prévenances. Elle reporte sur lui toute la vivacité de son platonique et ardent amour. Il lui paraît intéressant et malheureux ; elle lui promet de faire en sa faveur tout ce qu'elle a déjà fait pour son aîné ; elle écoute moins les appels de plus en plus pressants, cependant, qui lui arrivent de son premier amant, et se dévoue, dès lors, au nouveau venu. C'est à lui désormais qu'elle distribue argent, provisions, vêtements ; c'est pour lui qu'elle se dévoue ; c'est pour lui qu'elle se dépouille de ses bijoux. Elle sait que ceux-ci doivent servir à parer la maîtresse avec qui X... habite. Cette considération n'est pas pour arrêter l'amante mystique, dont le seul et unique souci est de procurer une satisfaction à celui dont elle est chastement éprise.

Un jour arrive où, à bout de ressources, ayant épuisé tous les expédients pour se procurer de l'argent, désolée à l'idée que le jeune X... peut être malheureux, elle n'aperçoit plus que le vol comme moyen de lui venir en aide. Alors, commence dans les magasins de nouveautés cette série de larcins qui devaient amener à la longue son arrestation. Le 23 mai, M^{lle} X... était prise au Bon-Marché en flagrant délit de vol ; elle venait de dérober un pantalon au rayon de vêtements pour hommes, et essayait de le dissimuler sous son châle. Conduite au commissariat de police, elle avoue que depuis longtemps, elle a pris l'habitude de voler dans les magasins pour entretenir un jeune homme qu'elle aime tendrement, mais purement.

On fit une perquisition chez X...; elle fit découvrir un grand nombre d'objets apportés par la jeune fille: bijoux, effets d'homme, vêtements de femme, etc... Parmi ces derniers était un corsage dérobé la veille par M^{lle} X... et que la fille Mathilde M..., maîtresse du jeune homme, avait déjà démonté pour l'ajuster à sa taille.

Dans les jours qui suivirent son arrestation, M^{lle} X..., montra le plus grand désarroi intellectuel et moral. Elle ne se rend pas compte de la situation; elle se plaint avant tout de sa famille; elle écrit à des amis pour qu'on vienne la délivrer, se prétendant victime de la cruauté de ses parents. « Je ne suis enfermée, écrit-elle, qu'à cause des injustices criantes et répétées de toute ma famille du diable, qui marche à pieds joints sur tous les sentiments du cœur pour arriver à vous exaspérer et à vous faire commettre des choses que la loi condamne. » Puis elle essaie de renseigner « son adoré » sur ce qui est arrivé, lui disant que son mariage avec lui peut seul désormais aplanir toutes les difficultés. Elle le prie de ne pas se tourmenter en lui faisant remarquer que le mariage la mettra en possession de cinquante mille francs, le montant de sa dot.

Lorsque nous la voyons pour la première fois, son exaltation s'est un peu calmée. Mais son trouble émotionnel est encore très accentué. Ce qui apparaît tout de suite dans la conversation de M^{lle} X..., c'est le caractère puéril des idées. Cette personne de 34 ans, instruite, entourée des meilleurs exemples, élevée dans d'excellents principes de morale, et pourvue d'une éducation relativement supérieure, offre les plus singulières anomalies de la sensibilité morale et affective. Elle a, avec cela, le discernement d'un enfant et non celui d'une femme de son âge et de son instruction. Son esprit, brillant par certains côtés, mais tout en lacunes par d'autres, ne parvient pas à saisir ce qu'il y a d'étrange dans les relations qui ont existé entre elle et les deux frères X... Son aveuglement ne s'est pas dissipé et elle n'a que des paroles douces et tendres à leur adresse.

C'est avec un visible plaisir, et en termes enthousiastes qu'elle nous dépeint les qualités physiques et morales des deux jeunes

gens. Elle paraît ne pas comprendre lorsqu'on s'exprime avec une juste sévérité sur leur conduite : ils étaient, réplique-t-elle, si intéressants, si bien faits pour attirer la sympathie, avec leur nature indolente de l'Orient ; le tempérament flegmatique les disposait à la paresse ; leur jeunesse leur a fait commettre des étourderies. Ils se sont laissés entraîner par des passions de leur âge. Tout cela est bien pardonnable. Je les aimais bien, et j'ai été pour eux, dans leur isolement, une sœur dévouée, une mère. Mon affection est toujours restée pure ; je ne voulais que leur bonheur. Malheureusement, l'argent m'a fait défaut. Mes parents, très durs pour moi, en cette circonstance, ne voulaient plus rien m'accorder. Cette détresse me bouleversa au point de me faire perdre toute conscience du droit des gens. Je me disais, dans mon exaspération, que ce que les gens riches ne voulaient pas faire, d'autres le feraient sans le savoir ; et voilà pourquoi je commençai cette série de vols dans le magasin si riche de Boucicaut, ce qui aujourd'hui, revenue à la saine raison, me paraît irréparable. O dureté de l'existence ! O tristesse de la vie ! Où conduis-tu ? Tu troubles la lumière morale des esprits les mieux disposés à bien faire et des hauteurs du cœur les plus élevées, tu jettes dans les abîmes de l'obscurité de la conscience, des gens honnis de la société. »

« Voilà comment, avec les aspirations les plus honnêtes d'un cœur aimant de femme, je suis tombée à ruiner d'un coup et mon honneur et ma réputation sociale. »

Dans tous les entretiens que nous avons eu avec M^{lle} X..., elle nous a constamment affirmé que ses relations avec les frères X... étaient toujours restées pures, et tout semble attester en effet que cette attestation formelle, émise avec un grand accent de sincérité, n'est pas contraire à la vérité. D'après les renseignements recueillis par l'enquête, M^{lle} X... était connue comme une personne aux allures mystérieuses et excentriques, venant déposer chaque jour, dans la loge du concierge de la maison habitée par X..., des plis, des paquets à l'adresse de ce dernier. On n'a jamais surpris entre eux une cohabitation suspecte. D'ailleurs le jeune X... avait sa maîtresse et les largesses de M^{lle} X... semblaient destinées au

couple, puisqu'elle apportait aussi des vêtements de femme, des bijoux, etc., dont se parait la fille Mathilde M...

Au sujet de ce point particulier, l'examen de sa correspondance est fort démonstratif. L'instruction a fait saisir au domicile de X... des lettres comme celle-ci : « Petit frère tant aimé, tu ne viens pas ! Quel chagrin pour moi. Je te baise ! et je te presse sur mon cœur et je te pardonne tes froideurs afin que tu n'aies pas peur de revenir à moi. Laisse-moi donc un mot d'amour filial et fraternel. Va au 168 chercher un paquet pour toi. Maintenant, si tu veux les vêtements de femme, prends-les aussi. Ta sœur aimante et passionnée, etc... » Dans une autre lettre, elle lui dit : « Mon cher petit, reviens sans peur, car mon cœur est ouvert pour toi, de manière à ne jamais t'effrayer, même si tu as des torts parce que je t'aime infiniment et que je sais par expérience, comme c'est difficile de lutter contre les passions mauvaises. Je te presse sur mon sein maternel, enfant prodigue et je te bénis. Ta petite mère, etc... » Elle l'appelle ailleurs « son bébé gâté », le compare à un enfant qui repose dans son berceau entouré de fleurs et de rubans bleus, dont une mère joyeuse épie tous les mouvements et elle termine ainsi : « Laisse-moi, chéri, chéri, jouir auprès de toi de tous les plaisirs du cœur légitimement conquis par l'amour laborieux d'une sœur mère. Ta sœur, etc... » Ce langage étrange, mélange de déclarations d'une amante passionnée, de protestations dévouées d'une sœur, de tendresses d'une mère, elle l'avait déjà tenu au frère aîné ; le second ne s'en montrait pas plus touché que le premier. Nous avons eu sous les yeux de nombreuses lettres que celui-ci lui adressait. Toutes, ou à peu près, ont pour d'obtenir, soit de l'argent, soit des effets. Il ne s'attarde pas en compliments, ne parle jamais qu'affaires, ou ne s'occupe que d'avoir des renseignements sur telle ou telle de ses anciennes maîtresses.

Lorsqu'il est de mauvaise humeur, c'est-à-dire lorsqu'il n'a pas reçu tout ce qu'il a demandé, il gourmande M^{lle} X... comme une servante et répond à ses protestations de tendresses : Oui, oui, c'est entendu, tu m'aimes, mais en voilà assez ! Ecoute donc ce que je te dis : Je n'ai pas reçu le tricot rouge et le tricot rayé.

Je suis très mécontent. Tu te moques de tes commissions maintenant ! M^{lle} X... se fait humble, caressante plus que jamais. Elle répond : « Oh ! écris-moi tout ce que tu as sur le cœur, des sottises même ! J'aime mieux recevoir tes colères que de voir ton indifférence. Je te défie de trouver une femme qui t'aime plus ardemment que moi. Je suis trop âgée pour toi, peut-être, mais puisque nous ne pouvons être que frère et sœur, que t'importe ! Laisse-moi donc t'aimer pour ton amie qui t'aime plus qu'une sœur. Tu es mon premier amour. J'ai fait quelques économies pour toi, etc... » Ce qui caractérise mieux que tout encore la nature de l'affection de M^{lle} X..., ce qui atteste son absolu désintéressement de l'amour physique, la limitation de sa tendresse à la sphère idéale, c'est le passage suivant de l'une de ses lettres en réponse à l'aîné des frères X... qui lui commande de s'informer des faits et gestes d'une nommée Jeanne, son ancienne maîtresse, du nom de son nouvel amant, etc., etc...

« Je pense souvent à elle, écrit M^{lle} X... ; l'autre jour, j'ai voulu passer devant ses fenêtres, en espérant la voir, car penser à elle, la voir, c'est me rapprocher de toi. Je t'ai vu tant l'aimer qu'elle a pris quelque chose de toi. »

D'ailleurs, X... est si assuré du renoncement charnel de son amante mystique, qu'il ne craint pas de lui décrire ses sensations avec les filles de joie qu'il a connues à Paris. Il lui demande de lui conserver, pour son retour prochain, sa femme de chambre, déjà mise par elle à sa disposition, pendant son séjour à la capitale ! « Mèneras-tu, dit-il, cette affaire à bien ? Louise voudra-t-elle m'attendre ? Je la crois un peu trop sensuelle. Enfin, je vais lui écrire. »

M^{lle} X... n'a pas cessé, depuis que nous l'observons, de montrer les dispositions les plus bizarres, les allures les plus singulières. Tour à tous déprimée, exaltée, inquiète et confiante, elle témoigne d'une extrême mobilité, des idées, des sentiments et des penchants.

OBSERVATION V

G. DE CLÉRAMBAUT (Bulletin de la Société clinique
de médecine expérimentale, juin 1923)

Erotomanie pure persistant depuis 37 années.

Début à 17 ans. Ni polymorphisme, ni interprétativité, ni hallucinations, ni démence.

Objet du délire: un prêtre. Sentiments de la malade se ramenant à la triade: amour, orgueil, espoir. Orgueil démontré par le choix d'un objet élevé et par les efforts du sujet pour s'élever elle-même socialement. Espoir bien incoercible, puisqu'il persiste depuis 37 ans.

Le postulat se constate ainsi que ses dérivés.

Postulat: l'objet a aimé le premier et aime encore.

Concepts dérivés: bienveillance de l'objet, recherche par l'objet, pensée double et conduite paradoxale chez cet objet.

Particularités: 1° Fonds d'érotisme physique marqué.

2° Prédominance de l'élément amour sur l'élément orgueil.

3° Absence de systématisation complète: pas d'extension circulaire et même pas d'extension polarisée à laquelle ont droit les érotomanes purs, fixité peut-être due à la relative faiblesse du facteur orgueil et à l'absence du facteur haine.

Henriette H..., 55 ans, couturière.

Erotomanie pure. Délire fixé depuis 35 ans. Rémittences. Reprise récente des poursuites. Espoir incoercible, indices favorables dans les refus les plus nets. Explication des refus par sa propre faute ou par des contingences.

Conviction d'avoir été très aimée et d'être désirée encore.

Doutes et accès de désolation.

Réticences au sujet de ses convictions intimes et de ses projets.

Expansivité, quant à ses sentiments. Parfois affirmation et peut-être illusion d'un renoncement définitif.

Promesses d'abstentionisme, suivies immédiatement de réac-

tions prouvant la persistance de son désir et l'incapacité totale de se refrêner. Demande d'une nouvelle entrevue avec l'objet, pour certitude.

Objet du délire : un prêtre ; début à 17 ans.

Absence totale d'extension, de polymorphisme, de troubles sensoriels et de démence.

Scandales répétés, scènes sur la voie publique, propos érotiques au téléphone, retours de province après libération sous condition.

Trois internements depuis 1909.

Dans les antécédents, rien à signaler, sinon un développement précoce de l'instinct sexuel, avec érotisme.

Habitudes de masturbation prises dès l'enfance et conservées jusqu'à maintenant.

Le choc émotionnel, début de la passion, est survenu à 17 ans, dans la splendeur des saints offices, devant un prêtre jeune, grand et beau. Consciente immédiatement de son but, elle assiège le prêtre, se confesse à lui perpétuellement, lui fait, au confessionnal, des aveux de plus en plus précis. Le personnel de la paroisse organise une garde serrée autour du prêtre, la famille tente une diversion psychologique en la mariant.

Son mari, lui-même averti, l'emmène à l'étranger. Moins d'un an après son mariage, première liaison ; puis plusieurs autres. Trois accouchements, enfants morts en bas âge ; quatrième enfant peu après son retour en France. Séjours à Paris et en province, encore quelques liaisons ou passades ; périodes de relative tranquillité psychique, suivies de réveils impérieux de sa grande passion ; retours impulsifs à Paris pour voir le prêtre ; démarches innombrables auprès de lui. Divorce. Allées et venues de Paris en province. A Paris, abandonne son métier de couturière pour se placer comme domestique, toujours chez des gens ayant téléphone, dans le seul but de pouvoir téléphoner au prêtre, tout en restant à son travail, et, d'autre part, sans se ruiner.

Elle écrit peu, parce qu'elle sait mal l'orthographe ; en revanche elle téléphone sans cesse. Embusquée sur le chemin du prêtre, prétendant l'embrasser et l'entraîner de force, elle occasionne des attroupements, semble aux passants être une victime

de la brutalité du prêtre, échappe constamment aux agents pour cette raison, fuit dans le métro, part en province quand elle croit être recherchée ou qu'on la relâche sous condition ; jamais elle ne peut y demeurer, quelque promesse qu'elle ait faite aux autorités ou à sa mère, qui essaye en vain de la surveiller.

OBSERVATION VI

TRUELLE et REBOUL-LACHAUX

Erotomanie secondaire.

Syndrome érotomaniaque apparu, chez une passionnelle amoureuse de longue date, à la faveur d'un système de défense, d'un besoin de protection commandés par un délire de persécution ancien qui a servi à orienter les tendances de la malade et lui a fourni l'occasion de fixer son orgueil et sa sentimentalité.

Conceptions spécifiques : l'objet a commencé le premier, choix d'un objet élevé et libre, travaux d'approche de l'objet, protection et vigilance continuelles de l'objet, ressources phénoménales dont dispose l'objet, conduite paradoxale et contradictoire de l'objet.

Adjonction d'idées de persécution secondaires et spécifiques. Persécution exercée par des tiers contre le sujet et l'objet.

Petite, myope, ayant de beaux cheveux, bien nattés, dont elle est fière, M^{me} P., âgée de 52 ans, est née d'un père alcoolique, d'une mère décédée de ramollissement cérébral; une petite cousine serait internée; la malade a une sœur bien portante et un frère de mœurs dissolues.

M^{me} P. a toujours été de constitution chétive. Elle va à l'école jusqu'à 11 ans, en est retirée avant d'affronter le certificat d'études.

Elle reste ensuite chez ses parents, puis se marie, a deux enfants dont l'un meurt à cinq ans et demi; l'autre est bien portante. Elle est employée jusqu'aux environs de 30 ans dans une imprimerie de l'Ain où son mari travaille. Pendant cette période et plus tard, elle complète son instruction très imparfaite par de nombreuses lectures surtout littéraires, quelques-unes scientifiques. En 1898, elle devient veuve, reste sans travail quelque temps et vient à Paris. Elle entre à Bicêtre comme infirmière et obtient son diplôme; employée successivement aux Petits Ménages, à Trousseau, elle quitte les hôpitaux en 1905, à cause d'une pleurésie et reste en congé dix-huit mois. A partir de cette époque,

elle mène auprès de sa mère une existence misérable dans une baraque de « la zone », entre la porte Saint-Mandé et Montempoivre; elle vit des quelques produits d'un jardin qu'elle travaille et surtout de mendicité.

C'est dans ce cadre, et à une date que l'on peut approximativement fixer à l'année 1907, qu'apparurent chez cette malheureuse, héréditairement tarée, physiquement fragile et socialement misérable, les prémices du délire de persécution actuel. Elle accuse, dès cette époque, M. Pô., administrateur de l'imprimerie où travaillait son mari, d'avoir détourné 5.000 francs appartenant à celui-ci et d'être même la cause de sa mort par l'excès de travail qu'il lui imposait. Elle garde rancune à M. Pô., de son acte de malhonnêteté, qui la condamne à la misère et elle lui adresse à plusieurs reprises ses récriminations et ses menaces. Apprenant que M. Pô. s'occupe de politique et vise à des places officielles, elle lui écrit de n'en rien faire sous peine de se voir dénoncé; comme il est d'opinion socialiste, elle écrit, dès 1907, aux chefs de parti pour les prévenir, mais ceux-ci « protègent le voleur au lieu de protéger la veuve et l'orphelin » et ne lui répondent pas. Les années suivantes, elle vit dans un calme relatif et toujours attentive aux articles des journaux elle continue son existence dans la zone de la banlieue parisienne.

Peu de temps après la guerre, elle apprend que M. Pô., « qui devait la croire morte », fait une nouvelle campagne politique en vue d'être nommé maire; elle lit fidèlement les feuilles quotidiennes afin de se tenir au courant, écrit à nouveau au parti socialiste, en même temps qu'elle devient l'objet de représailles de la part des gens du quartier « envoyés par Pô. ». On veut en effet la faire disparaître.

Des tombereaux chargés circulent portant sur leurs marchepieds trois hommes prêts à tomber sur elle pour la jeter sous ces tombereaux, tandis que, dans un fiacre qui les suit, on l'emmènera pour simuler un accident, car ils veulent la tuer, mais ils redoutent le scandale. Lors des travaux de terrassement à Saint-Mandé, un grand trou d'égout est ouvert devant sa porte et des hommes la guettent pour la saisir et l'y faire tomber. Sur son chemin, on

sème des légumes superbes et, sur le pas de sa porte, on place du poisson frais et engageant; on la sait pauvre, ayant faim, elle mangera ces victuailles alléchantes qui sont empoisonnées pour sa perte et elle en « crévera ». Les gens du parti socialiste la font insulter, payent des individus qui font des gestes. Un tel lache son chien quand elle passe; tel autre la surveille portant une valise, il tourne le dos quand il la voit, regarde du côté opposé quand elle revient et, pendant qu'un autre fait le guet, un troisième se cache « muni d'un litre vide et prêt à l'assommer ». Elle entend enfin des insultes, des « horreurs »; on la traite d'anarchiste, on l'accuse d'être pleine de poux, de se teindre, d'avoir de faux cheveux et, à trois reprises, elle a ressenti à la gorge un picotement qui lui ôtait la respiration: c'était des gaz asphyxiants.

Elle est tenue au courant des dangers qui la menacent par certains articles de journaux, où elle trouve annoncés la diffamation dont elle est l'objet et maints détails sur les manœuvres de ses ennemis.

En octobre 1921, elle découvre dans les broussailles entourant sa baraque des morceaux de verre, des pierres plus ou moins luisantes qu'une illusion servie par une débilité mentale et une imagination trop vive lui fait considérer comme des pierres précieuses. Elle s'explique d'abord mal leur présence près de son domicile; elle les ramasse, les déterre parfois, les entasse chez elle, rapportant chaque jour une riche moisson d'un trésor qui la trouble. « Perles, rubis, opales » sont soigneusement recueillis et forment un « tas d'au moins 200 kilos ». Une pierre, ramassée la première en octobre 1921, jouit d'une propriété particulièrement dangereuse et depuis que M^{me} Pâ... l'a touchée, son bras droit est devenu faible et douloureux « comme paralysé »; elle apprend dans le feuilleton de l'*Humanité*, du 4 décembre 1921 et où il est question « d'un cœur d'émeraude », qu'il s'agit d'une émeraude. Cette vertu de l'émeraude ne l'étonne pas, car elle a lu jadis que « les apothicaires pilaient des pierres précieuses pour faire des vomitifs et ainsi une dose trop forte agit comme un poison ».

Elle apprend encore dans les journaux que ses trouvailles constituent « un magot » acheté à vil prix par M. Pô... aux émigrés

russes lors de la dernière révolution orientale. Mais M. Pô... craignant d'être poursuivi pour cet achat malhonnête fait jeter une partie de ses richesses près de la demeure de M^{me} Pâ..., afin qu'elle les ramasse, les entasse et puisse être inculpée de recel. Tous les voisins sont au service de M. Pô..., la R..., la B..., etc., passent près de chez elle, le tablier relevé et plein de pierres précieuses qu'elles vont jeter dans la zone avoisinant sa baraque. Elle reconnaît ses ennemies, car elles sont payées au moyen de diamants et de perles qu'elles portent ostensiblement: barettes, peignes avec parures, boucles d'oreilles, glaces, etc., sont significatifs de complicité.

Mais l'affaire Pô... est une affaire politique où est compromise « une bande entière de députés et de chefs qui comptèrent trafiquer avec le magot; celui-ci a été distribué dans tous les partis... Il y a trois partis: socialiste, royaliste et prétendu communiste... Poincaré est complice moral, Millerand aussi, puisqu'ils savaient que le « magot » était importé de Russie. Jules Guesde est mort trop vite... Paul Meunier, radical, a été tué parce qu'il allait démasquer les voleurs; il était gênant... Cs jours derniers, M^{me} Pâ... nous dit que « Maurice Barrès était démasqué... » Il est mort bien vite; il avait diné la veille! il s'est suicidé... Ils ont tout mis sur le compte de la politique... Ça meurt bien vite, trop vite, tout ça! Elle veut les démasquer et s'emploie à le faire, d'où l'intérêt qu'ils ont à la faire disparaître.

Vivant sans cesse sur le qui-vive, M^{me} Pâ... garde chez elle un revolver. Elle écrit à maintes reprises à M. Pô..., le menaçant et lui réclamant les 5.000 francs volés à son mari et à prélever sur « son tas » de pierres précieuses. Elle écrit au syndicat des bijoutiers. Elle adresse, le 24 mai 1922, une plainte au procureur de la République et au ministre de la Justice. Elle prévient la police, le 19 décembre 1922, et lui demande de venir constater chez elle le tas précieux qu'elle a constitué; elle insiste sur son désir que les émeraudes dangereuses soient vendues à l'Etat, afin que, mises ainsi à l'abri, elles ne puissent plus faire de mal. Le 20 décembre 1922, elle est internée à l'asile Sainte-Anne (certificat du docteur Roger Dupouy) et le 3 novembre 1923, elle est transférée à Mai-on-Blanche.

Heureusement, « derrière tous ses ennemis sont des amis ». M^{me} Pâ... distingue dans son quartier des gens dont l'attitude lui paraît favorable; un employé de la mairie, qui passe tous les jours devant chez elle, la garde, etc..., et nous verrons bientôt par qui le système défensif est organisé et comment il grandit colossalement, grâce aux formidables moyens dont dispose un protecteur étranger qui la sauve en l'aimant.

Tel est le délire de persécution, banal par lui-même, fait principalement d'interprétations, de quelques hallucinations et surtout conditionné par un processus imaginatif, sinon très riche, du moins très actif.

Il est un côté de la vie de M^{me} Pâ... que nous n'avons pas encore mis en relief, nous réservant d'en parler au moment d'exposer l'origine du délire érotomaniac.

M^{me} Pâ... s'est adonnée jadis à de nombreuses lectures, complétant ainsi une instruction restée longtemps rudimentaire; à la fin de sa vie de jeune fille et pendant les premières années de son mariage, elle a véritablement dévoré romans et manuels de vulgarisation scientifique.

Plus tard, veuve, livrée à elle-même pendant son séjour comme infirmière à Bicêtre, elle trouve une dérivation à la tristesse causée par la perte de son mari en un épisode amoureux important à noter. Appelée à donner ses soins à un infirme paralysé de Bicêtre, elle remarque ses multiples attentions pour elle; « il ne lui a jamais rien demandé, il était bien trop délicat », mais il l'aimait et elle l'aima bientôt, mais « platoniquement », dit-elle d'elle-même. Séparés lorsqu'elle fut malade (pleurésie), ils s'écrivirent, elle alla le visiter de temps en temps à l'hôpital; ils restèrent longtemps parfois sans se voir, une fois cinq ans, jusqu'au 30 octobre 1918, date de la mort de cet ami... Elle parle avec émotion de son « pauvre Léopold, artiste, poète, etc... » mais aussi avec discrétion et après avoir d'abord refusé d'en rien dire.

Isolée, misérable, M^{me} Pâ... éprouve le besoin de dire son mal, commun d'ailleurs à beaucoup d'autres de son sexe et si différent des situations rêvées qu'elle a appris à connaître dans les romans qui la charmaient jadis. Elle s'intéresse au « féminisme », rédige

sa malheureuse histoire en un manuscrit qu'elle intitule « Pensées d'une infirmière », où elle exprime, entre autre choses, l'isolement qu'elle éprouve depuis la perte de l'infirmier de Bicêtre. Elle voudrait que ce manuscrit soit connu, imprimé; il lui faudrait, pour cela, l'appui d'un homme littéraire; elle pense à de nombreux auteurs, s'arrête un moment à Anatole France, abandonne ce projet puis se présente à l'éditeur de Marcel Prévost pour obtenir l'adresse de ce dernier; elle lui fait parvenir son manuscrit, le 9 janvier 1919.

Pendant que les persécutions se multiplient et s'étendent, elle lit attentivement les feuilles quotidiennes qu'elle peut se procurer, afin de se tenir au courant du mouvement socialiste et des agissements de Pô...; elle y voit l'explication des pièges qui lui sont tendus (nature de l'émeraude, origine du magot, manœuvres de son persécuteur...); des idées y sont développées qui sont parfois en accord avec les siennes, quelques-unes prenant à ses yeux le caractère de réponses aux questions qu'elle se pose depuis longtemps déjà. Les passages qui s'appliquent à son sort deviennent de plus en plus nombreux. Elle sent l'intervention d'une protection étrangère, principalement à la lecture de chroniques signées G. Ch. Elle écrit à ce nom, au sujet des misères dont elle est l'objet et du féminisme qu'elle défend; elle continue pendant près d'un an à se laisser instruire par les renseignements du journaliste qui, par ailleurs, ne répond pas aux lettres qu'elle lui adresse.

Au début de 1920, elle se décide à joindre ce journaliste, qui manifestement la protège; elle se rend aux bureaux du journal, mais ne réussit pas à le voir; elle n'est pas satisfaite des réponses qu'elle reçoit et commence à douter de l'intervention de l'écrivain. Pourtant, les articles signés de lui sont suffisamment clairs; elle ne se trompe pas sur les intentions qu'elle y trouve. Ne jouerait-il pas la comédie? Ne serait-il pas dans la main d'un autre? et, malgré son incertitude, elle observe toujours la prose du chroniqueur, lit de nombreux articles de différents journaux et suit plusieurs feuilletons.

Un jour des premiers mois de 1921, à la suite d'un article signé G. Ch., elle remarque l'annonce d'un prix littéraire offert

par Marcel Prévost : celui-là même à qui, deux ans auparavant, elle a fait parvenir son manuscrit, celui-là dont elle connaît les œuvres — comme celles de bien d'autres d'ailleurs — mais dont le « Jardin secret » et la « Confession d'un amant » lui causèrent une émotion de révolte, tant les faits du roman étaient opposés à sa vie privée, lamentable de misère.

Son manuscrit à elle n'est-il pas, en quelque sorte, son propre jardin secret et comme une réplique au livre de Marcel Prévost ? Marcel Prévot a certainement bien fait ce rapprochement quand il a reçu son livre ; il a du même coup compris sa peine et il veut l'adoucir. C'est lui qui dictait à G. Ch. des réponses si parfaitement adaptées aux dangers qu'elle court ; celui-ci n'est qu'un intermédiaire et n'a jamais été directement en cause ; rétrospectivement, elle reconnaît que seul Marcel Prévost est en action depuis l'origine... Et l'imagination aidant activement le travail interprétatif, l'une et l'autre étant, de par ailleurs, largement influencés par le terrain sentimental sur lequel, pendant dix-huit ans, fleurit l'attachement aux malheureux infirmes, les précisions se dessinent, la certitude se fait, c'est le protecteur trouvé et bientôt l'amoureux.

Elle écrit à Marcel Prévost pour lui rappeler le manuscrit qu'elle lui a jadis adressé ; elle ne reçoit pas de réponse, mais en trouve cependant dans les feuilles quotidiennes et elle va dorénavant considérer bon nombre de signatures figurant au bas des articles des différents journaux comme des « pseudonymes » de Marcel Prévost, car elle a remarqué « des allusions..., certaines choses qui lui ont fait comprendre que c'était lui ». Elle acquiert bientôt la conviction qu'il s'occupe d'elle depuis longtemps ; c'est lui qui a placé des gens près de chez elle pour la préserver, qui paie trois hommes qui se relèvent de trois heures en trois heures pour veiller sur elle, lui qui a fait passer tous les jours devant sa demeure un employé de la mairie ; il dépense des sommes folles... et ainsi : « derrière tous mes ennemis sont des amis de Marcel ».

Il lit l'*Humanité* pour « guetter le Pò... » ; il écrit dans ce journal et beaucoup d'autres, le *Merle Blanc*, le *Canard Enchaîné*, *Paris-Soir*, le *Journal* et elle sait le découvrir sous les signatures

de Marcel Martinet, André Dabé, Cyril Beyer, Clément Vautel ; à tous plusieurs personnages pour avoir plus de moyens.

Il ne peut agir que parce qu'il a pitié d'elle. Elle n'a pas de peine, elle, à trouver dans les articles et feuilletons qu'elle lit assidûment et qu'elle attribue à Marcel Prévost, malgré leur signature, des mots, des passages particulièrement doux, ou elle découvre qu'à la pitié qu'elle a inspirée à son protecteur s'ajoute chez celui-ci une attention plus profonde à son égard. D'ailleurs, s'il ne lui a répondu à ses lettres c'est parce qu'il voulait, dit-elle, que j'allie le voir moi-même. Car ce n'était tout de même pas de la reconnaissance de sa part ! un écrivain comme lui !... » Dans des moments récents, il la pose et interroge, mais il prend la précaution de faire paraître ses paroles sous de faux noms ; elle hésite à nous les indiquer parce que c'est « son secret à lui » ; enfin, elle nous révèle que « Victoria » a été écrit par Marcel Prévost, que ce roman a eu le Prix Nobel et qu'il en a signé « Yves-Hamoun » ; elle nous jure instamment d'en garder le secret. Il ne faut pas que ce « genre des lettres » — on ne peut le nier — ce justicier, ce géant et philanthrope qui fait travailler dix mille ouvriers à Paris, ce maître des théâtres et cinémas, cet homme qui est partout, qui est plus que socialiste mais humaniste, il ne faut pas qu'il soit victime des manœuvres des partis politiques — ils connaissent d'ailleurs sa valeur — et c'est pour cela qu'ils en ont peur... en tout cas j'en ai peut-être jamais vu un parti à lui... »

Elle-même, après avoir été « simplement reconnaissante », se demande pourquoi elle n'aimerait pas un tel protecteur qui s'est vraiment penché vers elle car elle reconnaît bien qu'il ne s'agit pas d'un rapprochement inter pares ; « une petite femme comme moi, je ne suis pas digne de lui... je ne suis pas de son monde. »

Aussi, grêlée-elle l'homme ses désirs à la satisfaction d'un amour platonique : « Je vois simplement de temps en temps, simplement le voir ! Je l'aime plutôt comme une maman que comme une femme. Mais mon cœur, je l'aime, je l'aime, et c'est tout ». A cet égard, ce platonisme n'est affirmé que certains jours ; souvent elle montre même de nouveau dans ses désirs, et parfois des tendances sensuelles et découvre nettement : « Essayons de vivre

ensemble, essayons et s'il veut que je sois sa compagne sans passer par la mairie, ce sera comme il voudra... Dans le *Merle Blanc*, il nous représente tous les deux couchés dans le même lit; dans un roman, le *Tunnel*, Marcel est ingénieur et se marie avec moi. » Mais elle lui permet d'avoir des maîtresses et n'est pas jalouse, tant qu'elle n'est pas avec lui; elle n'a pas peur qu'il s'attache à « ces femmes-là ». D'ailleurs, dans le *Merle Blanc*, il se moque de ses maîtresses.

Tout en bénissant la protection qu'elle lui doit, elle lui reproche son amour et son adresse à se faire aimer. « Il a eu tort de se faire aimer d'une petite femme comme moi, qui souffre tant quand elle aime ». « Tu aurais dû me laisser tranquille, lui écrit-elle. » « Je souffre le martyre d'aimer un homme comme lui, murmure-t-elle, en pleurant, et il doit s'en réjouir, en trouvant dans une peine une preuve de mon amour. » Elle nous confie son douloureux amour, sans animosité à l'égard de Marcel, avoue en souriant qu'il mérite bien de « petites taloches ».

Elle nous raconte sa première entrevue avec Marcel Prévost, en janvier 1922, pour lui demander ce qu'est devenu son manuscrit: elle est reçue; Marcel Prévost affirme ne pas se souvenir du manuscrit, demande le titre, le nombre de pages, le sujet du roman et la regarde bien en face, puis baisse les yeux quand elle lui dit qu'il s'agit d'une histoire d'amour; il cherchera et lui écrira; elle sort « furieuse » et « pense mourir de chagrin ». Nous lui demandons l'explication de cette conduite de la part d'un homme amoureux d'elle. « Il n'était pas décidé encore à se faire connaître », répond-t-elle résolument. Huit jours après, elle reçoit du secrétaire de Marcel Prévost une lettre à « caractère commercial » lui annonçant que le manuscrit n'a pu être retrouvé et elle fournit la même réponse à notre question relative au caractère peu affectueux et cavalier d'une pareille lettre, puis elle ajoute: « Il m'a joué la comédie et, le lendemain, il m'a rassurée dans le feuilleton. »

Elle excuse sans cesse la conduite de Marcel et explique toutes ses attitudes hostiles « d'apparence »; c'est que, depuis qu'il la défend, il est mêlé lui-même à l'affaire du magot de M. Pô..., et

son refus de la satisfaire et même de la voir est bien logique « tant que lui ne sera pas lavé de l'accusation de m'avoir achetée pour démasquer cette bande voleurs ; c'est pour cela qu'il paraît me laisser livrée à moi-même... alors il viendra me chercher ».

Mais il y a une autre explication à sa conduite paradoxale, c'est qu'il veut l'éprouver, et il l'a déjà fait de nombreuses façons. Il l'a persuadée qu'il avait de la syphilis. Il lui a fait répondre que son manuscrit était perdu afin de savoir si elle pourrait le refaire ; son manuscrit traite d'une histoire d'amours anciennes (Léopold), et si elle est vraiment éprise de Marcel, elle ne pourra plus appliquer à nouveau son esprit et son cœur à raconter ses précédentes amours. Il lui a appris qu'il avait un fils naturel : un jour qu'elle se rendait chez lui pour lui remettre une lettre dans laquelle elle « le prévenait de bien des choses », elle voit sur le pas de la porte du maître un enfant avec une domestique ; « c'était son bâtard... il savait que je comprendrais ». Elle monte chez lui cependant, n'est pas reçue, et, revenue dans la rue, elle le surprend à la fenêtre une perruque sur la tête et se rejetant en arrière tandis qu'elle cherche à le voir, et pendant ce temps, la domestique sourit...

Nous nous étonnons de la part de celui qui l'aime, des refus de la recevoir, de l'absence de lettres, et surtout de sa manière de correspondre avec elle exclusivement par l'intermédiaire des livres, des chroniques ou des feuilletons de journaux.

R. — Quand on a tellement de talent en littérature, ce n'est pas la peine de se servir de la poste.

D. — Mais les réponses vous parviennent régulièrement ?

R. — Aujourd'hui même, dans le journal *Le Journal*, il y a comme un écho de ma lettre d'hier ; aussi, quelquefois, je lui écris qu'il doit avoir de petits facteurs rien que pour lui... à moins que ce soit la transmission de la pensée...

D. — Vous croyez à la transmission de la pensée ?

R. — Peut-être ; entre personnes qui s'aiment beaucoup, parce que c'est trop bizarre ces réponses... c'est trop vite... c'est trop souvent répété.

Nous nous étonnons encore qu'elle n'ait pas essayé plus souvent

de joindre Marcel. « Mais je suis malade, quand je suis à sa porte ; c'est une maladie de pudeur ; je tomberais plutôt de honte à sa porte. »

Une raison d'ordre différent et plus intéressante pour nous limite les démarches qu'elle pourrait entreprendre ; c'est le fonds d'orgueil qu'à cette occasion elle découvre en ces termes : « C'est à lui de venir me chercher... je n'ai qu'à attendre... une femme doit se tenir... et si je le cherchais on dirait que c'est pour son argent. » Mais comme nous lui rappelons la différence de niveau social qui les sépare l'un de l'autre et qu'elle se plaisait à affirmer d'abord pour critiquer ses sentiments envers elle, son initiative amoureuse, l'orgueil se précise encore, l'idée d'une naissance royale s'exprime et des idées de grandeur se démasquent. « Je ne suis pas tout à fait une illettrée ; je ne suis pas la première venue, bien que du peuple... Marcel a fait des recherches sur mes ascendants... et mon père nous a toujours dit que nous descendions du roi Paris. » Aussi veille-t-elle à ce que l'accent circonflexe figure sur les pièces administratives où son nom est inscrit. Aux infirmières qui pour elle, n'ont pas, à son gré, tous les égards qu'elle souhaiterait, elle recommande de se méfier, car elle leur sera très supérieure, elle sera une grande dame, elle sera M^{me} Marcel Prévost.

Les réactions à cet amour pathologique furent bénignes. Elles consistèrent en visites aux bureaux de plusieurs journaux auxquels Marcel collabore sous de multiples pseudonymes et en trois visites faites à Marcel Prévost. En janvier 1922, elle va lui demander des nouvelles de son manuscrit ; elle est reçue, par lui, dit-elle ; il est grand, bien bâti, rasé, chauve et forte perruque ; leur conversation a été résumée plus haut. En février 1922, elle lui porte l'émeraude ; mais un domestique la congédie, pendant qu'elle entend Marcel rire derrière une porte ; le domestique est M. M... déguisé, elle l'a reconnu sur une photographie des hommes du jour. Une troisième fois, au printemps de la même année, elle à nouveau éconduite et rencontre le « bâtard » de son ami. Elle reprend alors sa correspondance et écrit à Marcel Prévost de nombreuses lettres.

La description successive de deux délires que présente la malade, utile à leur bonne interprétation, ne donne qu'une idée très imparfaite de la complexité de l'état délirant actuel.

En effet, M^{me} Pâ..., par des interprétations rétrospectives et des créations imaginatives qu'elle projette dans son premier délire en y incorporant le deuxième, tend à faire jouer à Marcel Prévost un rôle capital dans le délire de persécution : il est menacé comme elle dans l'affaire des pierres précieuses ; c'est lui qui lui apprend l'origine du « magot » ; c'est lui qu'elle charge de liquider cette affaire et qui lui fera rendre les cinq mille francs volés par le « sieur. Pô... » ; avec ces cinq mille francs elle « fera publier, sous le patronage de Marcel Prévost, de l'Académie française, deux livres qui se vendront très bien ». Les émissaires de M. Pô... se moquent de leurs amours : « c'est égal, il a du goût ! c'est un vrai manche à balai... tu ne l'auras pas ton Marcel... » Parmi les ennemies de M^{me} Pâ... est une ancienne maîtresse de Marcel Prévost, affiliée à la bande de Pô... M^{me} Pâ... a découvert à Sainte-Anne, puis à Maison-Blanche, d'autres complices ; toutes ses compagnes qui ont des barrettes brillantes et des « diamants montés sur peignes ou épingles » sont du complot, et tous les jours il s'en présente de nouvelles ; « il y aurait un bon coup de filet à faire à Sainte-Anne et à Maison-Blanche... ce sont des femmes — payées — pour... ; Pô... les paie avec ses pierres précieuses... elles simulent la folie admirablement ». M^{me} Pâ... interprète paroles et gestes, qui sont causes de disputes incessantes ; elle s'irrite d'un peu d'eau sur le parquet près de son lit et versée là par d'autres, qui l'accuseront de perdre son urine, etc... Dans ses lettres à Marcel Prévost, elle expose ses misères, se plaint de ne pas recevoir de journaux, grâce auxquels elle aurait de ses nouvelles, elle le supplie de la faire sortir de l'asile, elle lui dit son amour... et chaque jour elle attend sa visite.

M^{me} Pâ... est loquace, proluxe ; de nombreuses digressions compliquent ses propos. Relativement calme au début des interrogatoires, auxquels elle ne se prête d'abord qu'avec une certaine crainte, elle ne tarde pas ensuite à s'exciter, à s'enflammer même, surtout si nous la taquinons un peu ; elle gesticule, renverse sa

tête en arrière, se lève à plusieurs reprises, comme si son débit passionné ne suffisait pas à souligner son discours; quand nous la quittons, ayant accepté de faire notre possible pour réaliser une rencontre avec son Marcel, elle sort radieuse, exaltée, tournant la tête à plusieurs reprises, les yeux pleins de larmes. « Oh oui! oui! Amenez-le moi! » gémit-elle en une dernière supplication.

Parfois, elle est littéralement submergée par les détails de sa double histoire; elle si perd ou bien son imagination est subitement en défaut. « C'est trop compliqué cette histoire-là, c'est une affaire! Je ne m'y retrouve pas là-dedans... même moi. »

Et ce disant, elle est sincère.

A d'autres moments, elle le paraîtrait moins et donnerait quelque apparence d'être réticente. « Mon secret, je puis encore vous le donner, mais le sien! demandez à Marcel... Je ne vous dirai plus rien. » En fait, elle est très peu réticente; sans nier, certes, la valeur de son délire, on peut finir par se rendre compte que cette richesse est moins grande qu'elle ne le paraît. Les capacités intellectuelles de M^{me} Pâ... sont assez limitées; M^{me} Pâ... a peu à cacher, car, à tout prendre, elle a peu produit. Si quelquefois on se croit en présence d'une dissimulation, consciente ou inconsciente et si l'on insiste, ou bien elle se livre vite, après quelques formules du genre de celle-ci: « Vous me faites commettre des indiscretions énormes », ou bien, elle aboutit à des créations imaginatives du moment, développées à la faveur de la suggestion de l'interrogatoire. Enfin, on peut avoir la preuve qu'aucune résistance sérieuse n'est en jeu lorsqu'on est arrivé — et sans grande peine — à l'émouvoir et à lui faire en quelque sorte crier sa passion.

Ce qui précède permet d'entrevoir quel est l'état du fonds mental de M^{me} Pâ... Elle est d'abord une débile, l'histoire des pierres précieuses, de l'émeraude suffirait à en donner l'assurance; celle des pseudonymes aussi. Les interprétations sont nombreuses, certes, mais pauvres, et vraiment de qualité inférieure. L'imagination est, en vérité, monotone dans les produits de son activité anormale. A une présentation première, M^{me} Pâ... pourrait donner

le change à cause de la culture littéraire et des quelques notions scientifiques qu'elle a su acquérir au cours de ses lectures; contrairement à beaucoup de sujets étiquetés débiles, un peu vite parfois, et qui manquent beaucoup plus de culture que de jugement. M^{me} Pâ... n'a pu acquérir, en complétant son instruction par ses moyens propres, ni le sens critique, ni le jugement à peu près droit dont sont pourvus souvent les sujets auxquels nous l'opposons. Elle lit beaucoup, écrit bien, sans faute d'orthographe, ainsi que beaucoup de primaires fanatiques de romans; elle a meublé son esprit d'acquisitions nombreuses et variées, mais son intelligence est demeurée inférieure.

Par ailleurs, il n'y a pas d'affaiblissement intellectuel, mis de côté les troubles d'un jugement déjà faible et dont l'atteinte est nécessaire à l'élaboration d'un délire au cours duquel le moindre objet brillant, le plus mauvais fragment de glace prennent aux yeux du sujet l'aspect d'une pierre précieuse. C'est là, pareille absurdité à celle rencontrée communément dans les délires démentiels.

Chétive, M^{me} Pâ... offre à considérer, au point de vue physique, du tremblement, de la tachycardie, des troubles vaso-moteurs surtout, nets à la face, en un mot les stigmates physiques de la constitution émotive. Recherchés à jeun, le réflexe solaire existe, l'indice passant de 1,5 à 1, le réflexe oculo-cardiaque est exagéré, le ralentissement étant de 2,8 par minute.

OBSERVATION VII

M. le docteur PRIVAT DE FORTUNIÉ (Société clinique
de médecine mentale, décembre 1922)

Érotomanie prémonitoire de polymorphisme, elle-même précédée d'érotomanies transitoires (pluralité successive des objets).

Début brusque en coup de foudre. Intérêt suscité par le roman en cours.

Persécution relative aux incidents de la poursuite expliquant la conduite paradoxale de l'objet. Persécution générale contre le sujet, contre l'objet et contre la famille du sujet. Mégalomanie générale. Hallucinations auditives, olfactives, tactiles.

Absence de dépit et de rancune. Espoir persistant. Croyance finale à la réalisation du mariage, par suite, négation des obstacles et en vertu des illusions suscitées par tendances mégalomaniaques.

Présentation hypomaniaque.

T... Joséphine, née le 14 septembre 1870, entre à l'asile de Lesvellec le 31 août 1920.

A. H. Un oncle mort vers 45 ans à l'asile de X..., où il ne resta que quinze jours. Il présentait des idées de persécution: croyait qu'on avait voulu l'empoisonner à une fête de famille parce qu'on voulait le forcer à boire. Interné, il refusa toute nourriture.

Père négociant, mort à 70 ans de congestion pulmonaire.

Mère morte à 40 ans de fièvre épuérpérale après la naissance de sa dernière fille.

Deux sœurs aînées de la malade sont mortes, l'une à l'âge de 2 mois 1/2, l'autre à 36 ans de méningite tuberculeuse. Il lui reste deux sœurs plus âgées qu'elle, deux sœurs et un frère plus jeunes. Toutes ses sœurs sont célibataires; l'une d'elle, religieuse sécularisée, est institutrice libre. Son frère, représentant de commerce, est marié. Il a eu des hémoptysies à l'âge de 17 ans. Ce frère et une sœur que nous connaissons sont de santé délicate et tous deux nerveux.

A. P. Elle est de robuste constitution. Dans l'enfance elle n'a eu d'autre maladie qu'une rougeole bénigne. A deux reprises, à

l'âge de 29 ans et à l'âge de 45 ans, elle aurait présenté de l'albuminurie légère.

Formée à 14 ans, a cessé d'être réglée en novembre 1919.

Élevée chez les Dames de la Nativité jusqu'à l'âge de 17 ans, s'est ensuite occupée avec ses sœurs de la surveillance d'un magasin de librairie, fondé par son père et tenu par une gérante. Il y a 16 ans, à la suite d'une brouille, a quitté ses sœurs pour aller habiter seule à X.... pendant cinq ans, puis est allée demeurer avec une tante pendant deux ans et demie, jusqu'à la mort de cette dernière. Revenue à X..., elle a vécu seule, d ses rentes, jusqu'à son internement.

H. M. Suivant les renseignements fournis à l'entrée par la famille, les troubles mentaux remontent à trois ou quatre ans, mais se sont manifestés surtout depuis sept mois environ (début 1920). Cependant, il y a une vingtaine d'années, M^{lle} T... s'était éprise d'un médecin sans que celui-ci y attachât d'importance.

Actuellement, elle veut épouser un comte de X... Elle le poursuit de ses lettres et de ses sollicitations. Elle est allée le demander chez lui à différentes reprises. Elle restait des journées entières, assise sur une borne, à proximité de son domicile, pour le voir passer, faits qui, remarqués du public, l'ont rendue la risée du quartier.

Elle se croit persécutée par des personnes qui veulent l'empêcher de se marier avec le comte et le détournent d'elle. Prétend qu'on l'électrise, qu'à travers les murs, ses ennemis lui lancent des sorts pour empêcher son mariage; elle craint qu'ils ne la fassent mourir. La nuit elle est réveillée par des gens qui veulent l'enlever pour la tuer. Elle entend marcher sur le plancher de sa chambre, sur les dalles de sa fenêtre. Ces gens l'insultent, la menacent, elle répond aux sottises qu'ils lui adressent.

Elle croit que ses persécuteurs poursuivent toute sa famille et plus particulièrement son frère. Celui-ci s'étant absenté quelques jours dernièrement, elle est allée à C... pour se rendre compte s'il y était encore.

Elle est allée plusieurs jours de suite chez le commissaire de police pour faire protéger son frère: elle a envoyé plusieurs

plaintes au procureur. Elle est allée demander à visiter le château de X... pour voir si son frère n'y était pas enfermé.

Elle présente aussi des idées de grandeur, se dit riche et comtesse, tandis qu'au contraire, ne se livrant à aucun travail, elle a peu à peu dissipé le petit avoir que lui avaient laissé ses parents.

Le certificat d'internement ci-après relate les particularités de son état mental en août 1920.

Je soussigné, docteur M..., demeurant à X..., rue..., certifie que M^{me} T..., âgée de 50 ans, demeurant rue..., 15, en face le château de X..., est atteinte d'aliénation mentale. Cette personne, depuis une quinzaine d'années, se croit aimée de différents hommes qu'elle poursuit inlassablement. Actuellement, c'est la famille du comte de T... qui est l'objet de ses assiduités, elle accuse les gens du château, comme elle dit, de chercher à contrecarrer ses desseins. Pour cela on l'électrise des pieds à la tête, elle (son frère, ses sœurs aussi) on la houspille, on force ses pieds à sortir par les côtés de ses chaussures, par des trous pratiqués à l'électricité; on la vole, on la pille (toujours les gens du château). La houspille, l'électricité, les gens du château, le gaz dont on inonde son appartement, sont les moyens employés par ses ennemis, elle a adressé à l'état-major un dossier dans lequel elle expose ses prétendus griefs.

M^{me} T... est donc une persécutée-persécutrice et cette forme d'aliénation mentale exige qu'elle soit internée dans un établissement spécial.

X..., le 26 août 1920.

Signé: Docteur M...

Dans la lettre adressée le 14 juin 1920 au comte de T..., la malade expose elle-même en détail toutes les persécutions dont elle se croit l'objet. }

Monsieur,

Je me permets de vous écrire afin de vous demander de bien vouloir m'aider à me défendre, je tiens à vous prévenir afin d'éviter que la comédie absurde qui s'est faite ne se renouvelle, que

j'ai complètement droit de vous dire ce que je vais vous écrire, j'ai pris avis d'un avocat.

Je sers de souffre-douleur à une bande de vauriens et de blancs-becs qui me houspillent du matin au soir, à minuit on me houspille encore pour m'empêcher de dormir, pour recommencer à 4 heures du matin, heure à laquelle je me réveille; souvent à 5 heures on me dis dors maintenant, pensant qu'en m'endormant à cette heure je ne puisse me réveiller à sept heures pour être prête assez tôt.

En me houspillant on m'a dit: le comte de T... t'aura bossue, boiteuse, aveugle, sourde et sans rien.

a) *Pour me rendre boiteuse* (1), vous avez vu, Monsieur, l'état où on a mis mes souliers, on me repousse les pieds de façon que les talons ressortent par le côté, mes chaussures sont complètement perdues, mes pieds étant continuellement électrisés; une première paire ayant été mise hors d'usage, on est en train de déformer ceux que je porte actuellement.

b) *Pour me faire perdre la vue*, on m'aveugle continuellement avec l'électricité ou les rayons X, par la houspille on me dit: on te travaille les yeux, on te les embrume, pour cela on les électrise, on me dilate la pupille, on la rétrécit pour me faire voir les objets plus grands ou plus petits, c'est ce qui explique que quelquefois quand vous passez Monsieur je vous vois tout petit et on m'électrise les yeux pour m'empêcher de vous voir, on m'électrise les paupières, en un mot on fait tout ce qu'on peut pour me faire perdre la vue, il st heureux que j'ai la précaution de me soigner. En plus on me fait loucher, non seulement on me passe un rayon dans les yeux afin de me faire croire que je louche, mais on me tire sur les yeux en se servant de doubles rayons probablement, à plusieurs fois j'ai eu l'impression qu'on me les faisait tourner; mes lorgnons ont été tellement électrisés qu'ils se sont cassés, ils étaient électrisés de façon à ce que je louche terriblement; aussi, voulant éviter de m'abîmer la vue, je ne les ai pas remplacés, on les aurait électrisés à nouveau.

c) *Pour me rendre sourde*, on m'électrise les oreilles, on m'a électrisé un côté du cou.

d) *Afin de me donner l'impression que je suis bossue*, on m'elec-

trise l'épaule droite afin qu'elle grossisse, pour que je devienne difforme on m'électrise la hanche gauche; on m'électrise les mains, surtout la gauche, pour qu'elle nfle et le bout du nez est presque continuellement électrisé afin de le faire enfler, on inonde mon appartement d'électricité ou de gaz. En houspillant on m'a dit on peut tout faire par l'électricité, nous ferons de toi une loque, une ruine pantelante et plutôt que de vous voir me dire comme c'est mon droit ce qu'ils m'ont fait et me font, ils disent j'aime autant qu'elle pète et ils essayent en m'électrisant le cœur, c'est miraculeux si je ne suis pas morte.

e) *Afin de vous faire croire Monsieur que je n'ai rien* et pour y arriver ils m'ont volée, j'ai trouvé ma porte fracturée deux fois, les vols continuant, on a certainement une clef de mon appartement; sans méfiance, en ayant deux, j'en laissais toujours une dans mon corridor et pour moi on en a pris le modèle, ils m'ont volé du linge très fin, de la vaisselle, heureusement, on ne m'a pas tout pris, mais il est plus que temps d'y mettre le holà, car les vols continuent, on m'a volé des coupons d'obligations, on a même été jusqu'à me dire si on te prenais tes meubles, je suis bien pourvue tant en meubles qu'en linge et vaisselle et ai un meuble fort ancien et superbe, je crois pouvoir dire unique, auquel je tiens beaucoup.

En me houspillant ils m'ont dit: nous sommes les chevaliers de l'internement de la cour aux lions; c'est une bande organisée qui me vole, me pille dans le but de me prendre tout ce que j'ai, ils m'ont dit après moi, mon frère et mes sœurs, nous avons des fermes ils m'ont dit qu'ils avaient fait quelque chose, cette bande se compose de blancs-becs de votre monde et d'employés plus ou moins vieux, les uns me torturent, les autres me volent ou font les deux à la fois, afin comme ils m'ont dit, le comte T... t'aura sans rien, il est temps de les arrêter.

Par la houspille ils m'ont dit nous te conduirons à la misère et pour y arriver et me ruiner complètement non contents de m'avoir volée et de me voler, pendant que les uns m'électrisent le nez, les yeux, les pieds, les autres s'attèlent à tout effriter ce que je fais et je tiens dans les mains en électrisant fil par fil l'ouvrage que je tiens dans les mains, si bien qu'au bout de quelques temps ce

n'est que trous et reprises, il m'est impossible de faire quoi que ce soit et d'avoir rien de propre. Ce que j'ai sur moi on l'abîme également, mes chapeaux, souliers sont perdus.

J'ai l'intention de demander raison à ces gens qui non seulement s'ils continuaient leur manège me conduirait à là misère, mais aussi ruinerait ma santé qui fort heureusement est robuste, le bon Dieu me protégeant et je me permets Monsieur de vous faire appel pour m'aider à faire le nécessaire pour que ce manège qui dure depuis cinq mois cesse car je ne suis pas un instant sans souffrir, ils s'y attellent même la nuit et ces tortionnaires ont besoin d'une leçon.

Veuillez recevoir Monsieur l'assurance de ma parfaite considération.

X... le 14 juin 1920.

Signé: J. T...

Dans un long mémoire, daté du 29 août 1920, elle reproduit à peu près textuellement les mêmes allégations et les complète sur plusieurs points :

a) Ayant les pieds presque complètement électrisés, il m'est venu de très forts durillons sur les doigts et les talons sont démesurément enflés et durcis: j'ai les pieds et les jambes enflés à force d'être électrisés et y ai des douleurs presque continuellement, douleurs occasionnées par la pression électrique qu'on leur fait subir.

b) On m'a dit en me houspillant qu'on voulait me faire des yeux de crabe en rapprochant les prunelles l'une de l'autre; ce qu'il y a de certain, on m'a fait souvent terriblement souffrir, ils m'ont dit en me houspillant qu'ils voulaient me renfoncer un œil.

c) On m'électrise les oreilles et à ce moment je n'entends plus ou presque plus.

d) En m'électrisant le poignet gauche et à force de pression, ils m'ont fait enfler le dos et j'ai des douleurs dans l'articulation et ai peine à tourner le bras, non seulement l'os est enflé, mais on dirait qu'ils commencent à le repousser. Le bout du nez est presque complètement électrisé afin de le faire enfler, en m'électrisant le nez intérieurement, on m'a fait venir du mal, on m'électrise la gorge; en me houspillant ils m'ont dit, tu as de trop belles dents.

on pourrait te faire du mal aux dents peut-être. Ils ont tout fait pour me défigurer et me déformer, toutes les parties du corps y ont passé. Un jour qu'on faisait particulièrement mal aux yeux, je me suis avancée pour regarder et ai vu un bras de femme qui agitait un appareil en long, quelques jours après j'ai vu un bras de militaire. Pendant ces sept mois ma vie n'a été qu'un martyre continu. On inonde mon appartement d'électricité et de gaz, tout ce que je mange en est imprégné, mes meubles et tout ce que j'ai chez moi est abimé... et s'ils arrivaient à me faire péter, comme ils le disent, je les ai entendu dire entre eux qu'ils m'enterreraient sans qu'on le sache. Ils sont continuellement à l'affût non seulement de tout ce que je fais, mais aussi de tout ce que mon frère et mes sœurs font, je m'en suis rendu compte parce qu'en me houspillant, ils nous suivent dans toutes nos occupations, repas, toilette, je ne m'explique cela que par les rayons X.

e) Ils m'ont volé du linge fin, échangés des draps fins contre d'autres excessivement grossiers, volé deux draps dont un sans couture faisant un carré de huit mètres quarante, on m'a bien pris le quart de mon linge. Nous avons deux fermes, ils m'ont dit avoir manigancé quelque chose, fait croire que c'était du bien d'interdit ou autre chose, qu'on s'en apercevrait plus tard. Ils disent eux-mêmes, c'est un roman de la main noire, en ce moment ils sont cinq ou six sinon plus, il y a certainement une femme, sinon plusieurs, on m'a souvent dit : nous sommes les concierges de l'internement. Ils m'ont dit en houspillant, il y a un magicien et avoir fait de la magie, qu'un d'eux s'était comporté avec moi, au comte de T... à mon frère, il se peut, ce qu'il y a de certain mes impressions sont devinées, mes pensées aussi.

Tout se casse chez moi, grâce à l'électricité et aux gaz dont mon appartement est imprégné, ce que j'ai sur moi, on l'abime également mes chapeaux, gants, souliers, corsages sont perdus et le linge qui me reste en grande partie est déchiré à force d'être imprégné d'électricité et de gaz. Ils ont cherché dans tous mes papiers et pris connaissance de mon testament ayant négligé de cacheter l'enveloppe, on m'a volé une feuille de papier timbré, je me demande s'ils n'ont pas copié mon testament ou s'ils n'en ont

pas fait un... On me vend tout à un prix exagéré depuis ces sept mois de torture et ils disent que mon frère et mes sœurs paient aussi tout plus cher, ce qui coûte dix centimes je le paie quarante, etc... la location du gaz de ce mois-ci m'a été augmentée de un franc vingt centimes, je l'ai payée trois mois avant les autres. Pour mon loyer, ils ont forcé ma propriétaire à m'appeler en justice de paix soi-disant pour me renvoyer, elle n'en avait pas le droit. Pour mes contributions, ils m'ont fait envoyer une sommation et j'avais encore le temps de payer, d'ailleurs, je paie toujours et n'avait reçu aucune sommation de ma vie. Pour le service d'eau, je ne l'ai pas, ils ont envoyé un employé me le réclamer. Je prends d'eau dans les cabinets et en consomme à peine; ils me font réclamer six ans de location et à partir de maintenant prétendent me faire payer trente-cinq francs par an.

Dans ce mémoire, elle signale aussi les persécutions dont toute sa famille est l'objet.

« Non contents, dit-elle de s'en prendre à moi, ils s'en prennent maintenant à mon frère, mes sœurs, ma belle-sœur, ma nièce et mon neveu, ils m'ont dit en me houspillant que ce serait l'extinction de ma famille.

Ils ont électrisé à blanc les lorgnons de mon frère, et il est obligé de les porter continuellement pour les changer, ceux d'Angélique, une de mes sœurs, aussi ont été électrisés.

En me houspillant ils m'ont dit qu'ils électrisaient continuellement le poumon de mon frère. Electrifier le poumon de mon frère est d'autant plus coupable que vers l'âge de 17 ans, il a été malade, fort heureusement nous l'avons guéri à force de soins et de précautions. Me l'ayant fait à moi, j'ai pu me rendre compte qu'ils l'avaient fait à mon frère et j'en connais les effets, on tousse et on crache, on sent une brûlure, mon frère tousse et crache, ils m'ont dit en houspillant lui avoir fait cracher le sang, qu'ils lui électriseraient le cœur et les parties afin de faire croire qu'il a des maladies et de lui en donner, qu'ils voulaient le rendre inappétent et qu'ils le chaponneraient (ils disent des obscénités).

Par la houspille, ils m'ont dit qu'ils envoyaient de l'électricité et des gaz chez mon frère et chez mes sœurs et quand j'ai été je

m'en suis rendu compte à l'odeur, ça sentait la même odeur que chez moi quand ils m'en lancent. Leur houspille maintenant est haineuse, c'est une houspille de scélérats en rage de ce que le comte de T... m'épouse et de ce qu'il leur échappe. Ils ont contre mon frère autant de haine que contre moi et à chaque instant ils me menacent de lui faire du mal.

Par la houspille, ils m'ont dit : quand ton frère pissera le sang, on te l'a fourbu, battu, on fera croire qu'il a fait banqueroute et on le fera disparaître, je les aitendu dire entre eux on l'amènera ici et on l'internera, ou qu'ils le garderaient au château, qu'on le chercherait partout excepté où il serait. Comme c'est mon droit de le défendre ainsi que mes sœurs, ils veulent nous isoler les uns des autres et font tout ce qu'ils peuvent afin d'y arriver pour les indisposer contre moi.

En houspillant, ils m'ont dit qu'ils empêchaient mon frère de faire ses lettres ; ils me le font quand j'écris (pour embrouiller, ils houspillent tout le temps tout bas), qu'ils l'empêchent de les porter, qu'ils empêchent sa correspondance de lui arriver, qu'ils font de même pour les colis, qu'ils ont fait des cartes à son nom, qu'ils ont reproduit son cachet, qu'ils pourraient faire des faux, reproduire son écriture, que quand il téléphone ils lui électrisent les oreilles pour l'empêcher d'entendre, ils me l'ont fait, on n'entend plus ou très peu, qu'ils lui ont électrisé la gorge, me l'ayant fait, il est facile de m'en rendre compte.

Ils m'ont dit qu'ils avaient volé mon frère, que comme à moi, ils lui avaient volé des coupons à ses obligations et fait en sorte que lui comme moi, nous ne puissions les vendre, qu'ils lui avaient volé des mandats dans des enveloppes. Ils m'ont dit qu'ils avaient fait faire une clef de la boîte aux lettres de mon frère et qu'ils lui prenaient ses lettres. Ils lui envoient de leurs compères qui se font passer pour agents, qui compulsent ses livres, qui lui ont demandé de l'argent, ils m'ont dit par la houspille 20.000 fr.

Ils m'ont dit qu'ils immobilisaient mon frère et l'empêchaient de bouger quand on sonnait chez lui, d'ici que ses clients partent. Ce manège fait tort non seulement à ses affaires, mais l'immobiliser comme ils le font fait tort à sa santé.

Ils m'ont dit qu'ils allaient chez mon frère en son absence, donc ils ont fait faire une clef de son appartement qu'un, deux ou plusieurs vont le chercher, mon frère ouvre croyant que ce sont des clients, et ils le forcent à partir avec eux, ils l'amènent au château où ils lui demandent de l'argent soi-disant pour des contraventions qui n'existent pas et ils l'enferment et ils disent qu'ils lui attachent les mains derrière le dos. Ils en font un souffre-douleurs, mon frère étant timide, ils en profitent, ils entreprennent de le conduire à la misère, lui ruine sa santé, sa position.

Angélique a eu aussi le poumon électrisé car elle aussi tousse et crache comme Joseph. Ils m'ont dit qu'ils électrisaient l'intérieur d'Angélique et elle est délicate. Ils m'ont dit qu'ils électrisaient à chacun les points faibles. Ils m'ont dit qu'ils électrisaient le cerveau de mon frère et celui de ma sœur Anne-Marie, qui est à R..., mais à R... c'est un de leurs compères, qu'ils électrisaient les lunettes d'Anne-Marie et qu'ils s'en prenaient également à Honorine, à une autre de mes sœurs qui est à S... et mon oncle Ephrem. Mon frère et mes sœurs n'étant pas au courant de cette tragédie prennent les malaises qu'ils ressentent pour des indispositions naturelles, mais moi prévenue par la houspille et l'expérience aidant, puisque depuis sept mois ces individus me torturent, il m'est facile de me rendre compte qu'ils les font souffrir aussi.

Comme en me houspillant ils m'ont dit : faut-il s'en prendre à ta nièce, à ton neveu ? Ma petite nièce ayant des douleurs dans les articulations, il se peut que ce soit eux, à un enfant c'est encore plus facile de faire enfler les os et de les déformer. »

Dans la conversation la malade nous a exprimé les mêmes idées délirantes :

« C'est, dit-elle, en avril 1916, à l'église Saint-Pierre, à X..., que je m'aperçus, que le comte de T... me plaisait et réciproquement. Depuis cette époque tout X... disait que le comte de T... (ce dernier, âgé de 60 ans, est veuf avec 10 enfants) allait épouser M^{lle} T... Cette bande qui m'a fait déjà manquer plusieurs mariages a voulu faire la même chose avec le comte de T... ils avaient décrété que je ne me marierais pas et que le comte de T... épouserait une de leur bande, d'où par conséquent double rage

de voir que j'allais me marier et que le comte de T... épousait une qui n'était pas de leur bande. On a tout fait pour nous empêcher de nous réunir. Quand le comte de T... venait chez moi, la concierge l'empêchait d'entrer. Pareillement quand j'allais chez le comte de T... la concierge me renvoyait et un jour m'a même repoussée avec son balais. Le comte de T... ne m'a parlé qu'une ou deux fois dans la rue. Je lui ai écrit plusieurs fois, à mon nom, une nuée de femmes et de filles ont adressé des lettres au comte de T... en faisant des fautes, on est allé faire des racontars chez lui pour l'empêcher de m'épouser.

C'est en janvier 1920, quand on a interné le comte de T... dans une tourelle du château de X... où il a été séquestré pendant un mios, qu'on a commencé à me houspiller et à me déformer le corps pour que je cesse de lui plaire.

La houspille consiste dans un marmottement continu, monotone transmis par l'électricité, par les ondes hertziennes, me dit-on. Ce dont je me plains surtout, c'est moins de ce qu'on dit que du martèlement continu, c'est énervant d'entendre jour et nuit la même chose. Les machines électriques sont continuellement braquées sur moi. On m'a déformé les yeux, le nez, les oreilles, on m'a fait blanchir les cheveux, on m'a extrait une dent avec une magnéto, ils ont mis trois mois à me l'ébranler, les mains, les pieds en un mot toutes les parties du corps sont déformées. Non seulement cela m'enlaidit mais cela me fait souffrir. Si l'électricité ne m'abrégeait pas là vie je deviendrais centenaire. Chez moi, on m'envoyait des gaz à la belladone qui engourdissent, on a mis du sublimé, du chloroforme, de la cocaïne dans ma boisson.

Je ne vois rien mais j'entends et je sens. Les films ne me gêneraient pas, ne rempliraient pas le but de mes ennemis qui est de me faire du mal.

C'est par jalousie que cette bande me poursuit, c'est aussi pour s'emparer de notre fortune qui est considérable.

Depuis qu'elle est à l'asile d'aliénés les idées délirantes ont pris encore plus d'extension.

Les houspilleurs qui demeurent à X..., dans un kiosque en bois sur une tourelle du château ont élu domicile ici dans un cabanon

du côté des hommes te au troisième étage dans le bâtiment I, où se trouve l'observation, du côté des femmes dans les bureaux, à la conciergerie, dans les greniers du pensionnat. Cette bande est composée d'hommes et de femmes dont elle cite les noms. Une grande partie des habitants de Saint-Avé, de Vannes, de Nantes, d'autres départements font partie de cette bande. Ce n'est pas sa famille qui l'a mise ici, mais une faction qui lui en veut et en veut à tous ses parents (il s'agit en réalité d'un placement volontaire effectué par le frère et une sœur de la malade). Cette faction la persécute, torture sa famille, celle du comte de T... la noblesse du pays qu'on amène la nuit en ballon, après les avoir chloroformés, dans les souterrains de l'établissement. Des passages secrets existent du bâtiment de l'administration et de la conciergerie vers le souterrain.

Le 29 décembre 1920, elle adresse un long mémoire au procureur pour porter plainte contre ses ennemis, qui agissent par la télégraphie sans fil et les rayons X.

Le 19 février 1921, elle écrit au procureur de la République, à Vannes :

Je viens vous prévenir que mes deux sœurs, Angélique et Marguerite ont été amenées cette nuit par les canailles qui, dans les fondations, torturent et martyrisent sans arrêt nuit et jour. Ils les ont amenées dans les fondations...

Mon frère est le jouet et la proie d'une bande d'individus qui le martyrisent et le font souffrir de toutes façons. On le tient enfermé dans les caves, dans le souterrain, dans les fondations du pensionnat. On le bat, on le laisse sans manger, on lui prend ses vêtements pour les remplacer par un simple pantalon et une camisole de force, on le prend par les mains et le menton, on le jette dans la vase, on le coupe dans les parties vitales...

Je tiens à vous prévenir que toutes les nuits, des convois d'hommes sont amenés dans les fondations de Lesvellec d'après les ordres d'un individu qui les recrute ou les fait recruter en disant que ce recrutement a pour but la fondation d'une milice. Ces convois sont amenés par convois de trente. Une partie est précipitée dans des trous remplis de vase où ils s'enfoncent, à ceux

qui restent, on lance des lassos, ensuite on les attache, des femmes leur tirent la langue et les parties vitales, on leur coupe un nerf se trouvant dans ces parties, ensuite on les jette dans la vase, on les pend, on les brûle avec un fer rougi, on leur fait subir une infinité d'autres mauvais traitements, tous plus barbares les uns que les autres...

Les inspecteurs de la brigade mobile de Paris, les agents, les gendarmes viennent les chercher mais on les arrête en leur lançant un lasso. D'autres part, parmi les inspecteurs, agents et gendarmes, se glissent des individus qui annulent ce que font les bons...

Je vous demande, Monsieur le Procureur, de bien vouloir ordonner qu'on amène mon frère, mes sœurs, ma nièce au pensionnat des femmes et qu'on me prévienne pour que j'aie les retrouver. »

Cette lettre est encore signée J. T...

Le 28 et le 29 mars 1921, elle écrit au procureur général et au président de la Cour d'appel de Rennes.

Dans ces lettres elle demande sa libération, décrit les tortures subies par les personnes séquestrées dans les souterrains de l'asile, signale que le comte de T... et son frère le marquis de T... ont été amenés dans les fondations le 19 mars.

Ces lettres sont signées : Comtesse de T...

Dans l'intervalle, le 13 janvier 1921, la malade a été interrogée par le président du Tribunal civil de Vannes en vue de son interdiction, qui a été prononcée par jugement le 3 mars. Depuis elle prétend que la Cour d'appel l'a mariée le 27 février 1921 au comte de T... Elle ajoute avoir reçu la bénédiction papale par le nonce apostolique assisté de Mgr Gasparri et de Mgr Vannutelli.

Nous nous aimons beaucoup mutuellement, déclare-t-elle, c'est un mariage d'amour. Le comte de T... est milliardaire et moi aussi, mais le fait d'être défigurée sera toujours une tache à mon bonheur.

Le 18 avril 1921, elle écrit au comte de T... pour lui indiquer les moyens de parvenir jusqu'à elle. Cette lettre commence par

cette suscription : « Mon Seigneur et Maître », et finit par cette formule : « mon plus affectueux et meilleur souvenir ».

Signée : Comtesse de T...

Des lettres ultérieures adressées aux magistrats et portant sur le même sujet, sont signées : J. T..., de la P..., Comtesse de T...

Elle a, dit-elle été mariée sous les noms de Joséphine Marie T... de la P... (ce dernier nom est celui de sa grand'mère qu'on a ajouté).

Actuellement les idées délirantes sont stéréotypées. La malade n'a jamais été violente, mais présente de l'excitation intellectuelle, parle avec une très grande volubilité, répétant continuellement les mêmes propos. On ne constate aucun affaiblissement de la mémoire. C'est ainsi que M^{lle} T... peut nous fournir des renseignements très précis sur ses parents et sur les divers événements de son existence, mais son délire, qui se mêle à tous les sujets, l'empêche de tenir aucun propos raisonnable. Ce délire, qui s'est manifesté tout d'abord par des idées érotiques, basées uniquement sur des interprétations morbides, s'est ensuite accru d'idées de persécution accompagnées de troubles psycho-sensoriels multiples, sans que les illusions, les fausses reconnaissances, les interprétations délirantes perdent de leur importance. Les fabulations ont encore contribué à rendre le système délirant plus étendu et plus complexe, donnant naissance à des idées de richesse et de grandeur, à des conceptions étranges, comme celle qu'elle exprime actuellement en déclarant que son père, sa mère, une de ses sœurs, soi-disant morts, ont été déterrés et retrouvés vivants, qu'ils ont été chloroformés et transportés ici, que sa mère a 84 ans, son père 91 et n'a pas mangé depuis 21 ans.

OBSERVATION VIII

Asile de Maréville

(Service de M. le docteur PRIVAT DE FORTUNIE)

Erotomanie prémonitoire de polymorphisme.

Début brusque en coup de foudre. Choix d'un objet élevé. Amour très vif mais dont la manifestation extérieure est empêchée par une excessive timidité. Passion comportant un coefficient élevé de sensualité. Absence de jalousie.

Longue durée de la phase d'espoir.

Actuellement, phase de dépit et de rancune avec délire hallucinatoire de persécution générale dirigée par l'objet. Réactions bénignes de persécutée sans réactions d'ordre érotomaniaque.

La malade, qui ne présente rien de particulier dans ses antécédents héréditaires, est une femme d'une cinquantaine d'années, ayant toujours joui d'une bonne santé. N'est plus réglée depuis un an et demi.

Suivant les renseignements fournis, les troubles mentaux remontent à l'année 1918.

Thème érotomaniaque. — Un régiment d'infanterie est cantonné en 1918 à M..., où la malade habite avec sa fille. Son mari, mobilisé, travaille dans une usine de munitions près de Paris.

Début brusque en coup de foudre: la malade remarque un capitaine de ce régiment qui, à son avis, a toutes les qualités. C'est un bel homme, très élégant, raffiné, d'une éducation parfaite et d'une grande intelligence. Elle en devient aussitôt amoureuse, cherche à lui faire comprendre par son attitude les sentiments qu'elle éprouve et croit que celui-ci répond à ses avances.

Sa conviction est vérifiée par une série de constatations imaginaires, illusoires: il lui adresse des sourires discrets, la regarde avec une attention toute particulière.

Elle désire être sa maîtresse puisqu'il ne demandait pas mieux d'être son amant; mais elle n'ose faire d'autres avances; sa figure fatiguée par le travail, sa mise excessivement pauvre, son caractère timide l'empêchent de poursuivre son but, pourtant rien ne

lui coûterait de tromper son mari qu'elle n'aime pas et qu'elle considère comme un rustre, un être grossier qui ne la comprend pas.

Cependant l'officier a une maîtresse. La malade le sait : ce n'est pas un obstacle à leur liaison puisqu'il lui a fait comprendre que, seule, il l'aimait.

Le temps passe sans que l'officier se déclare ouvertement. Pourquoi cette contradiction entre son attitude réservée et ses sentiments ? « J'ai cherché à comprendre, dit-elle, et je me suis aperçue qu'un de ses camarades, jaloux, est intervenu pour le détourner de moi et prendre sa place. »

Le régiment quitta M... sans que le capitaine lui ait déclaré ouvertement son amour, bien qu'à son départ, il se soit montré visiblement très ému.

Depuis la malade n'a pas su ce qu'il était devenu et n'a pas osé lui écrire, sa timidité l'en ayant empêchée. Quant à lui, dit-elle, s'il ne lui a pas donné de ses nouvelles, c'est peut-être dans la crainte de se compromettre.

Au retour de son mari, elle refusa, pendant un an, tout rapport conjugal, conservant, malgré tout, l'espoir de revoir cet officier.

Il y a deux ans, quand elle vit que tout espoir était perdu, elle éprouva beaucoup de chagrin ; son amour se changea en dépit, en mépris et même en haine au point qu'aujourd'hui, « elle le chasserait, dit-elle, s'il venait la voir ». Elle lui reproche de n'avoir pas manifesté ses sentiments d'une façon plus nette et le blâme d'avoir jeté le trouble dans son cœur.

Toutes les tracasseries, dont elle se croit l'objet, ont débuté au moment précis où ses sentiments ont changé envers cet officier « aussi, dit-elle, je le soupçonne fort d'en être l'auteur, ou, tout au moins, n'est-il pas étranger à toutes ces machinations. Il n'agit pas directement, mais par l'intermédiaire d'une personne qu'on appelle Lip, qui parle avec un fort accent alsacien ». Il lui fait respirer des gaz asphyxiants, ou l'injurie, lui dit des mots grossiers, lui reproche de s'être mal conduite pendant la guerre, d'avoir eu « un gosse de chasseur.... ».

Il falsifie les boissons et les aliments, aussi, chaque jour, elle

change de fournisseurs ; mais son persécuteur sait tout ce qu'elle fait — il voit tout ce qui se passe à l'intérieur de son logement, et, à travers le réchaud à gaz, lui raconte tous ses actes de la journée — Il l'a même accusée d'avoir tué quelqu'un et lui adresse des menaces de mort. Enfin, son persécuteur aurait attiré le fiancé de sa fille dans une maison et lui faisait subir toutes sortes de mauvais traitements.

Il y a quatre mois environ, exaspérée, la malade adresse une lettre au parquet, auquel elle réclame protection.

Le 18 août 1924, M^{me} P... entre à l'asile de Maréville. Elle s'y montre calme, facile à diriger et raconte facilement les persécutions dont elle souffre.

Son délire de persécution est entretenu par des hallucinations multiples, en particulier de l'ouïe et de l'odorat, des troubles de la coenesthésie avec illusions et interprétations morbides.

OBSERVATION IX

Communiquée par M. le Docteur PRIVAT DE FORTUNIE (inédite)

Erotomanie et mysticisme concomittants.

Poursuite obédante d'un religieux, paré par l'imagination de la malade de qualités extraordinaires, illusoires. Ce dernier, pour éviter un voisinage aussi compromettant, doit quitter la ville. Après d'autres tentatives de rapprochement, le sujet, non préparé par sa condition antérieure, veut exercer un emploi de domestique, très pénible et mal rétribué dans la nouvelle résidence de l'objet.

Graphomanie érotico-mystique.

Préoccupations sensuelles. Hallucinations génésiques.

Interprétations multiples, dépression intermittente, jalousie épisodique.

Dépit transitoire, mais persistance des sentiments amoureux, malgré la conduite paradoxale de l'objet.

Sacrifice de ses intérêts pécuniaires aux incitations provenant de ses conceptions chimériques.

G... Marie-Louise, V^{re} B..., est née le 26 septembre 1877. Nous ne possédons pas de renseignements précis sur ses ascendants et collatéraux. Le père est mort. La mère, atteinte d'emphysème, vit de ses rentes avec une autre fille à X... Un frère est médecin dans cette ville.

Elle-même n'a jamais eu de maladie grave. Elevée à l'Adoration, elle n'aurait pas reçu d'éducation religieuse exagérée, mais a spontanément manifesté des tendances mystiques assez marquées pour que l'une de ses maîtresses ait songé à faire d'elle une religieuse.

Jeune fille, elle était très prude, ne voulant pas essayer un vêtement sans fermer tous les volets. Quand ses parents lui ont proposé de se marier, elle n'a pas voulu se décider sans prendre l'avis de son confesseur, qui lui a conseillé le mariage.

Elle a accepté le premier jeune homme qui lui a été présenté, un pharmacien, avec lequel elles s'est mariée en 1897, à l'âge de

19 ans. De cette union sont nées trois filles : la première en 1899, la seconde en 1901, la troisième en 1903.

En 1904, son mari meurt la nuit, subitement, d'une affection cardiaque.

Après le décès de son mari, M^{me} B... vend la pharmacie et vient habiter avec sa mère. Elle cherche bientôt à se remarier et adresse elle-même trois demandes différentes, mais aucun de ses projets n'aboutit.

D'autre part, elle fait des avancées un peu déplacées à un jeune abbé, beau-frère de son mari.

En 1906, elle fait connaissances d'un capucin, le père M..., qui à cette époque habite X... et qui, malgré lui, va jouer un grand rôle dans l'existence de M^{me} B...

Cette dernière, voulant faire de l'enseignement, prend tout d'abord quelques élèves chez elle.

En 1909, elle fonde, sous le nom de S^{te} E... une institution qui fonctionne pendant cinq ans. Durant ces cinq années, elle se dépense beaucoup, s'imposant un travail excessif et s'alimentant mal. Elle prend les conseils du père M... pour le côté pédagogique, mais au point de vue financier, l'entreprise donne de mauvais résultats. Son esprit chimérique la portant à faire des dépenses excessives, elle engage des professeurs inutilement et sans s'inquiéter du nombre d'élèves. Vient un moment où elle ne peut plus payer ses créanciers et se trouve réduite à verser des acomptes. Finalement, en février 1914, elle doit liquider cette entreprise, qui entraîne une perte d'environ 40.000 francs, montant de la vente de la pharmacie.

Après cet insuccès, M^{me} B... songe à fonder une œuvre religieuse, sorte de congrégation, avec le père M... comme directeur et elle-même comme directrice.

Mais son état d'exaltation et ses inconséquences déterminent sa famille à la placer comme pensionnaire libre dans une maison de santé, à D..., où elle ne reste que quelques jours. Après elle est placée dans un autre établissement, à C..., d'où elle s'évade au bout de trois semaines,

Le 1^{er} juin 1914, elle est internée à l'asile de L..., où elle reste jusqu'au 29 octobre 1918.

Avant que sa famille ne se décide à la placer dans une maison de santé, M^{me} B... s'était éprise d'une véritable passion amoureuse pour le père M..., auquel elle attribuait une action surnaturelle aussi considérable que mystérieuse sur elle-même, sur toutes les personnes et les choses et par suite sur tous les événements. Ce dernier est en réalité un homme rustique, orateur très ordinaire et beaucoup plus âgé qu'elle (15 à 20 ans de différence). Elle disait qu'elle voulait être M^{me} P..., nom de famille du père M... Elle aurait désiré vivre maritalement avec le père et déclarait qu'elle était sa maîtresse. Apercevait-elle un religieux dans la rue, elle croyait reconnaître le père, et l'espoir de cette rencontre la mettait dans un émoi extraordinaire. S'il s'agissait réellement du père M... elle lui sautait au cou, le poursuivait dans la rue. En même temps, dominée par la jalousie, elle allait sonner chez différentes personnes pensant y trouver le père M... Ce dernier a dû quitter X... à cause du scandale occasionné par les démonstrations de M^{me} B...

Pendant son séjour à l'asile de L..., ses tendances mystiques se manifestent à la fois par des pratiques personnelles, par son prosélytisme, par de nombreux écrits, entre autre dans une sorte de journal où elle note et commente les événements quotidiens.

Les propos entendus, les faits et gestes de ses compagnes, ses impressions et remarques en promenade, où d'autre part elle insère de véritables dissertations sur des sujets religieux. Dans ce recueil nous trouvons des gloses sur Adam, Eve et leurs descendants, sur Moïse et les patriarches, sur la vie de Jésus — des paraphrases de texte évangéliques — des méditations sur la vie des saints, en particulier saint François d'Assise, fondateur des Ordres mendiants — des épanchements sur Dieu et son agent le père M..., auquel elle s'adresse sans le nommer — des études relatives au perfectionnement moral notamment sous ces rubriques : la formation à la pauvreté et au détachement — les efforts de l'âme pour arriver à l'union divine. Tous ses écrits fourmillent d'interprétations, de déductions symboliques et d'applications à elle-même. Le tout est rédigé dans un style et avec une documentation

dénotant une grande culture. Il serait fastidieux d'énoncer en détail la signification qu'elle attribue à tout ce qu'elle voit et entend, aux menus faits quotidiens, aux entrées et sorties des malades, aux variations de température, aux événements de la guerre. Tout ce qui survient, tout ce qu'elle observe est dû à la volonté du père M..., a un sens surnaturel et symbolique, se rapporte soit à son départ, soit sa formation spirituelle et au rôle important qu'elle doit jouer : le père M... veut faire d'elle une sainte et elle a reçu cette vocation par une sorte de charisme. A titre d'exemples, nous nous bornerons à relever les allégories suivantes qui, s'appliquant à elle, laissent voir en même temps le caractère ambitieux de son délire.

Parlant de Moïse, elle dit : « Comme Moïse, j'étais bien petite, mais le Roi du Ciel s'est épris de ma naïve simplicité, il m'a voulue toute à lui. Mon père aussi a été gagné par une candide confiance et, à cause de cela, il m'a aimée d'un amour de préférence... et mon âme a grandi au contact de la vôtre dans le commerce de la communion quotidienne. Ainsi vous avez réchauffé et instruit le petit Moïse. »

Parlant d'Agar, la servante d'Abraham et de leur fils Ismaël, elle dit : « S^{te} E... en tant que maison d'éducation fut aussi le fils de la servante, et, un jour, la servante fut chassée du foyer, renvoyée au désert, condamnée à voir périr son fils, sans même avoir un verre d'eau à lui donner. Au désert, l'âme s'ennoblit et devient digne de l'Epoux pour élever l'enfant de la promesse. L'enfant de la servante ce sont encore les vertus d'humilité, d'obéissance ; l'enfant de la femme libre ce sont les fruits de ces vertus primordiales : l'amour, la contemplation, l'union divine, ses saintes joies sur le Thabor ou sur le Calvaire. L'âme est tout à tour Agar et Sara. S^{te} E... est à la fois Ismaël et Isaac, tous deux offerts à Dieu en holocauste. Mais Dieu agréera la victime sans la consumer et lui donner un accroissement de vie, c'est le grain de blé qui disparaît en terre avant de donner cent pour un. Mon Dieu soutenez ma foi et mon espérance et guidez ma barque au port. »

Parlant de la Passion, elle y voit des similitudes avec son propre sort : « C'est la trahison ou apparente trahison des amies,

ce sont toutes les angoisses de l'Agonie. Jésus est pris au jardin des Oliviers, où il avait coutume de se retirer pour prier, vous me faites surprendre au T. A., au jardin de la prière, seulement, je n'apporte pas le calme, la résignation de Jésus, pardon pour ce manque d'abandon. Jésus est emmené hors de la ville et traîné de tribunaux en tribunaux. Ainsi vous me livrez au jugement de la médecine, c'est d'abord D..., puis C..., enfin L... Jésus est emmené hors de la ville et puis c'est la menace de la police, ce sont toutes les critiques, toutes les insultes, tous les blâmes, c'est un jour le dépouillement brusque de tous mes vêtements, un autre jour les soufflets avec un linge mouillé, c'est la perte de mes facultés et je passe plusieurs jours sans savoir ce que je fais, ni comment je vis; c'est pour le dimanche de la Passion le crucifiement avec les entraves et la camisole de force, c'est le fiel des laxatifs désagréables, c'est le crucifiement du cœur dans la privation de mes filles, dans les espoirs déçus de mon Père surtout. C'est le sacrifice final en constatant la disparition de S^{te} E... ainsi Jésus mourant semblait anéantir son Œuvre, son Église et en fit effectivement le sacrifice. Ainsi Dieu exige des âmes le sacrifice effectif et affectif des œuvres élevées à sa gloire. C'est la croix avec toutes ses impuissances, tous ses abandons. C'est elle qui fait crier à l'âme avec Jésus: « J'ai soif des âmes — pardonnez-leur car ils ne savent ce qu'ils font. Mon Père pourquoi m'avez-vous abandonné? » Et aujourd'hui, ce 29 septembre, après avoir crié ma soif des âmes, après avoir généreusement pardonné à tous ceux qui furent vos dociles instruments, après avoir crié ma détresse: « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Je vous dis de tout mon cœur, dans la nuit de l'âme: « Mon Dieu et mon Père! je remets mon esprit entre vos mains. »

L'influence mystérieuse du père sur son intelligence et son organisme, ainsi que sur des faits en apparence insignifiants, est notée par la malade dans l'écrit reproduit ci-après:

INFLUENCES ET MIRACLES DU R. P. M...

Phénomènes de l'âme (Dans ses rapports avec Dieu)

a) Terreurs, craintes de la mort, de l'enfer, impression des souffrances du Purgatoire : impuissance pour l'action et le mérite, privation de la présence de Dieu, isolement.

b) Sécheresse, impuissance dans la prière et l'oraison, mutisme pendant la Sainte Messe, la préparation à la Sainte Communion et l'action de grâces. Angoisses provoquées par la privation de la communion ; appréhension du repas à prendre sans avoir communiqué.

Intelligence

a) Impossibilité d'appliquer ses facultés à la lecture, à l'étude.

b) Fréquentes ou même continuelles absences qui ne permettent pas de suivre une conversation. Par suite, l'esprit devient incapable de s'intéresser à tout ce qui peut la charmer et constitue sa vie, de là, arrêt complet dans le développement des facultés.

c) Cependant l'acquis n'est pas perdu et lors du réveil l'on reconnaît que toutes les facultés se sont épanouies, colorées, vivifiées et peuvent tout voir et tout juger à la lumière divine.

Cœur

a) Privations de toutes les affections.

b) Impression d'isolement, car l'on se sent incomprise de tous ceux qui vous entourent.

c) Non seulement l'on se sent incomprise, mais l'on rencontre : l'opposition, la contradiction, le mépris avec toutes les insultes, injures suscitées par ce sentiment.

CONSÉQUENCES : Le cœur se sent broyé et partant impuissant à tout sentiment affectif, il lui semble être devenu insensible et ne sent plus l'amour de Dieu, les affections de famille, l'amitié, la reconnaissance ; l'âme refuse à les traduire par les marques d'affection : tendresses, correspondance, effusion du cœur, échange

d'idées et de sentiments, besoin des fêtes, cadeaux offerts à cette occasion.

Et cependant le cœur n'est pas insensible, puisqu'il éprouve des angoisses, des étreintes qui le font atrocement souffrir et font couler bien des larmes.

Phénomènes physiologiques

a) Jouissance de la conception de l'œuvre de l'action commune, analogues à celles de la conception des enfants, mais avec plus d'intensité.

b) Arrêt graduel, puis complet des règles (même analogie), reprise instantanée, douleur dans les ovaires (accompagnée de la crainte de voir les règles reparaitre) quand mes actes ne sont pas en corrélation.

c) Privation du sommeil si l'heure du coucher n'a pas été selon l'obéissance, ou si la résistance n'a pas opéré le départ du soir, dans ce cas réveil presque régulier, à 2 heures; à C... fréquent réveil à 11 h. 1/2 pour l'office de Matines.

d) Réveil provoqué et lever indiqué par les fonctions des reins, les aboiements d'un chien, le chant du coq, les chants des malades, les coups frappés marquant par leur nombre le temps du lever, violent tapage nocturne pour faire ouvrir les portes, ce bruit accompagné de répercussions douloureuses sur les organes.

e) Mauvaises digestions, pesanteur d'estomac si les repas n'ont pas été ce qu'ils devaient être où s'ils n'ont pas été pris dans le temps voulu.

f) Maux de tête, front barré.

g) Enflure des jambes et des pieds provoquées par les nuits incomplètes.

h) Grande fatigue générale principalement ressentie dans les épaules, comme si elles avaient porté un lourd fardeau.

i) Etreintes de l'estomac, du cœur, de toute la poitrine.

j) Vertiges.

k) Arrêt des fonctions des reins et des intestins ou abondance

des urines claires comme l'eau, selle normale sans laxatif; effet inverse des laxatifs sur les intestins et sur les règles.

l) Retour subit de la coloration des gencives constaté à C...

Phénomènes constatés dans la chambre

a) Nombre variable des oreillers, leur position différente, leur suppression.

b) Fauteuil couvert de la courte-ponite ou découvert selon qu'on peut s'y asseoir ou se coucher immédiatement.

c) Suppression de la descente de lit, signe de départ.

d) Chaise auprès du lit ou devant la fenêtre pour indiquer qu'il ne faut pas en approcher.

e) Cuvette couverte indiquant qu'il ne faut pas faire sa toilette ou découverte.

f) Addition d'un mouchoir.

g) Volets *fermés* indiquant qu'il faut sortir, ouverts que l'on peut espérer une visite, demi-fermés que l'on approche du départ.

h) Se coucher par obéissance puis se lever pour absence de sortie, après être sortie de sa chambre, ou descendue.

Son érotisme, son admiration pour le père, sa confiance en lui, sa jalousie, son découragement et ses angoisses se manifestent dans une série de lettres adressées à ce religieux, pendant son séjour à l'asile de L..., lettres dont nous donnons ci-dessous quelques échantillons.

Quelques mois après son retour à l'asile, elle écrit :

L. S. N. S. J. C.

Mon Père,

Un mot seulement pour vous demander de fixer définitivement une existence qui languit ici.

Vous savez fort bien que je ne m'arrangerai pas de la vie de chez maman.

Reconstituer S^{te} E... est désormais impossible, malgré les re-

grets qui ne s'éteignent pas et me font toujours souffrir plus que vous ne semblez le croire.

Je sens très bien que ma vie est désormais sacrifiée et que nulle part je ne pourrais faire bonne contenance tant mon esprit est toujours absent.

Si vous persistez à refuser de me voir, écrivez au moins, tous vos signes sont plus trompeurs les uns que les autres.....

Vous savez bien que je ne suis pas exigeante et que j'accepterais aussi bien l'éducation ou les œuvres de charité que la contemplation, bien que je préférerais cette dernière, malgré toutes les souffrances que vous provoquez, mais je ne veux pas retourner dans le monde, c'est parfaitement inutile — je m'y rendrais insupportable car j'y souffrirais trop.

J'espère cette fois que vous ferez droit à ma demande et je vous demeure très respectueusement vôtre en N. S.

M. L.

Le 20 septembre 1916, elle écrit :

L...

Ce 20 septembre 1916.

Monsieur le Supérieur,

Je vous enconjure, ayez pitié de moi, alors que tout le monde m'abandonne et me laisse au désespoir.

J'ai tellement souffert que le doute envahit mon âme, la livrant au plus profond chagrin, je ne puis plus prier, je ne sais plus si je crois...

Depuis hier j'étouffe, et cette nuit et ce matin, je n'ai fait que pleurer et crier, lançant d'injurieuses invectives à l'adresse de R. P. M... qui abuse de ma patience et ma confiance pour donner tout le bonheur aux autres, comme il me l'avait si bien dit une fois : « Pourvu que les autres soient heureuses, peu importe que vous soyez malheureuse ! » Ce sont ses paroles textuelles, dites un jour chez le R. P. U... Alors, depuis dix ans, je souffre pour le bonheur de M^{me} C..., P... et C^o et pour toutes les sœurs qui ici

ont une existence des plus heureuses, tandis qu'autour d'elles, mille souffrances ajoutent tous les jours à la mienne.

Veuillez agréer, Monsieur le Supérieur, l'expression de mes sentiments respectueux.

M. L. B...

A la fin d'une longue lettre, portant la date du 2 février 1918, et dans laquelle elle raconte l'emploi de son temps à l'asile, elle manifeste encore sa jalousie.

« Enfin, donnez-moi la vraie vie, vous avez préparé les voies pour une plus complète compréhension, pourquoi me refuser ce que vous accordez à M^{me} C..., à M.-L. P... et à combien d'autres ; je vous répète que je suis jalouse d'une légitime jalousie, parce que Dieu en est le réel objectif. »

M.-L. B...

La lettre suivante, du 30 août 1918, traduit surtout son admiration pour le père et sa confiance en lui.

Mon Révérend Père,
Mon Cher Grand Saint,

C'est une supplique que je vous adresse en mon nom et au nom de tout mon entourage pour vous demander de faire ici la vraie lumière, s'il est possible qu'elle soit faite.

Chacune vous appelle à sa manière sans se douter du secours après lequel elle crie ! Je sais qu'en ce cas, mon rôle est peut-être celui d'une sacrifiée, mais je serais si heureuse de vous voir qu'il me semble que ce bonheur serait une large compensation au sacrifice que vous pouvez exiger.

Que craignez-vous. N'avez-vous pas assez travaillé pour votre gloire en assurant celle de Dieu. Pourquoi cacher toujours ce travail de Titan, cette œuvre colossale de régénération universelle, qui fut le labeur et le but de toute votre vie, mais qui resterait sans lendemain si vous n'en dévoilez le mystère : le secret de « l'Immortalité ».

J'ai grand désir de jouir près de vous du *Saint* et de l'*Ami*. Du

saint par la réminiscence; de toutes vos merveilles pour moi, pour le monde à la lumière directe de votre grande âme, de votre puissant cerveau. De l'ami, par la connaissance de tout ce que fut votre vie familiale, intime, religieuse, les infinies délicatesses de votre cœur que vous m'avez révélé d'une perfection inexprimable, vibrant et faisant vibrer pour un rien, pour un souffle, pour une parole, un sourire, une intonation, une fleur, une broderie, quelques mots lus comme par hasard et toujours marqués d'un actuel à-propos. Œuvre d'art inconcevable que Dieu seul peut forger et que vous vous plaisez à marteler et ciseler chaque jour, à toute minute, sous le pressoir et le ciseau du sacrifice.

Je me souviens vous avoir adressé jadis un plan de méditation sur le Cœur de Jésus. Vous vous êtes chargé du développement en me plaçant dans la vôtre et me permettant d'en pénétrer tour à tour la bonté, la fermeté inexorable, la tendresse nuancée de mille couleurs qui défient tout pinceau. Vous restez, malgré les sentiments divers, qui s'agitent continuellement en mon âme: sursauts de jalousie, regrets du passé, insuffisance de communion à votre puissance, désirs inassouvis... et vous les connaissez mieux que moi. Vous restez une sublime, une divine merveille!... L'archétype divin, la manifestation vivante et active de la Trinité Sainte de la puissance du Père, de la sagesse du Fils, de l'amour vivifiant de l'Esprit, puisque vous vous faites de par le monde, le génie de l'Amour. Vous brisez les cœurs pour les creuser plus profonds, afin que par mille voies diverses l'esprit de Dieu y descende et les remplisse, qu'il les remplisse pour la famille, pour la société, pour les orphelins, pour les délaissés, pour les ignorants, pour les héros du devoir et du dévouement, pour les affamés du sacrifice, les altérés de l'infini et du divin!...

Votre puissante tarière sait quel terrain, elle doit perforer pour faire jaillir la source d'eau vive, et ces sources, vous les multipliez dans tous les êtres à leur insu, afin de pouvoir leur dire comme le Christ à la Samaritaine: « Si vous saviez le don de Dieu! »

Oui, je sais celui qu'il m'a fait en me permettant de communier à votre grande âme!...

Écoutez ma supplique et donnez-moi de boire à pleins bords à votre coupe. Je ne puis vous exprimer toute mon affectueuse reconnaissance, Mon Cher Grand Saint et je vous assure mon perpétuel dévouement.

M.-L.

Ainsi qu'on en voit la trace dans ces documents, la malade est sujette à des crises d'angoisse et de tristesse dues à la notion que si le Père l'a choisie pour jouer un rôle surnaturel et salutaire elle est en attendant sacrifiée et mise à l'épreuve. Les souffrances morales se traduisent par des larmes, des sanglots et des cris. Cet état affectif a d'ailleurs une répercussion sur sa santé physique en provoquant de l'amaigrissement avec pâleur, traits tirés, décoloration des muqueuses, symptômes d'autant plus marqués que par esprit de pénitence la malade se prive souvent de nourriture. A d'autres moments le sentiment d'être choisie et dirigée par le Père prédomine et s'accompagne d'une satisfaction et d'une fierté manifestes. Il ressort des mêmes documents que ce délire systématisé ne s'accompagne pas d'hallucinations mais repose exclusivement sur des interprétations morbides et revêt surtout les caractères d'un délire d'imagination. Suivant les renseignements fournis par la famille, l'imagination a toujours été la faculté prédominante chez la malade. Jeune, elle était taciturne et n'aimait pas beaucoup les distractions. Elle est restée rêveuse après son mariage et pendant sa vie de ménage. Non seulement elle a toujours été romanesque, insouciant des réalités et sans aucune expérience de la vie pratique, mais encore elle est d'un caractère orgueilleux, dominateur, voulant tout organiser, et porté vers l'enseignement. Avant comme pendant son internement, ces traits s'affirment dans toute sa conduite. Quand elle n'est pas complètement accaparée par ses préoccupations personnelles et ses conceptions chimériques, elle ne s'intéresse à ses enfants qu'au seul point de vue pédagogique, en sorte que chez elle la mère de famille disparaît devant l'institutrice. A l'asile, volontiers, elle s'érige en maîtresse et directrice de ses compagnes. Dans ses actes comme dans ses écrits, elle se révèle aussi passionnée, jalouse, avec un

fonds d'érotisme nettement accusé. Si pour cela sa famille la considère comme une hystérique; elle n'a jamais cependant eu de crises nerveuses pouvant faire penser à cette névrose.

Quand elle sort de l'asile, le 29 octobre 1918, après un séjour de quatre ans, ses dispositions n'ont nullement changé, aussi cette mesure n'est prise que sur la demande de la famille et parce qu'il s'agit d'un placement volontaire.

Après sa sortie de L..., M^{me} B... va demeurer chez sa mère, mais bientôt naissent des conflits provoqués par son caractère impérieux.

Elle a de fréquentes colères et prononce des injures et des menaces à l'adresse de sa famille. En même temps son érotisme s'affirme d'une façon non moins choquante. Elle se montre jalouse de ses filles et tient en leur présence des propos déplacés ainsi par exemple quand elle leur fait une longue théorie sur l'amour physique et l'amour platonique.

Couchant avec une de ses filles, parfois elle la presse amoureusement dans ses bras et par ses propos donne à penser qu'elle croit tenir le Père M... Elle déclare d'ailleurs explicitement à sa mère et à sa sœur qu'après avoir été mariée, on ne peut plus se passer de relations sexuelles.

Une année se passe dans ces conditions, puis elle trouve une place d'institutrice chez un médecin, à B..., près de A... Elle y reste six mois; finalement ses excentricités la font remercier. Elle emploie les économies faites durant cette période à s'acheter du linge fin.

Pendant son séjour près de A... elle va deux fois à B... pour voir le Père M... qui s'y trouve depuis son départ de X... Lorsqu'elle quitte sa place d'institutrice, elle va, munie de tout son linge, à B... trouver le Père M... Elle s'offre à lui comme domestique, pensant devenir sa maîtresse. Le Père M... l'ayant repoussée, elle se place comme bonne à tout faire dans un petit hôtel et débit à B..., au « Tourne-Bride », où elle gagne 40 francs par mois en se livrant aux plus durs travaux. Comme elle continue d'aller fréquemment chez le Père M..., ce dernier prévient la famille et, après entente avec elle, fait des démarches pour faire interner la malade, mais ces démarches n'aboutissent pas.

Finalement, la famille de M^{me} B... doit aller la chercher à B... et la fait entrer, en 1920, à l'asile de L. R... où elle se trouve encore actuellement.

Nous avons pu constater, par une série de lettres que la famille a bien voulu nous communiquer, que son état d'esprit n'a pas changé depuis cette époque. Dans ces lettres, adressées au père M... durant la période du 3 septembre 1920 au 20 février 1922, nous trouvons les mêmes conceptions délirantes au sujet de l'influence de ce religieux, les mêmes préoccupations érotiques, l'expression des mêmes angoisses constatées antérieurement.

a) En ce qui concerne l'influence du père.

1° Nous la voyons attribuer au père M... la conclusion de l'armistice, qui a été signé le 11 novembre, jour de sa fête patronymique.

2° Le 11 octobre 1920, elle lui écrit : « Nous sommes encore à la période de restauration politique, économique, religieuse; je n'ignore pas la part que vous y prenez, j'ai reconnu votre doigté psychologique dans le choix de nos gouvernants. »

3° Le 13 octobre 1921, elle lui écrit à propos du Salon automobile : « C'est bien vous le wattmann à son volant. Au volant de votre grande limousine mondiale, dans laquelle vous entraînez dans un voyage universel tous les humains ».

4° Le 6 novembre 1921, elle lui écrit : « Très intéressée par l'article sur « l'Ectoplasme », mais je crois d'après ce que vous m'avez prouvé, que « le médium » peut être inférieur à l'esprit qui s'en sert — ainsi je vous sers de « médium » mais vous êtes plus fort que moi. Ces formations de personnes, de pieds et de mains, moi je les traduis ainsi, par la création de sujets agissants conformes au médium — puisque je sais que vous m'avez captée pour créer autant de sujets similaires; seulement je ne crois pas que tout le monde puisse exercer le « spiritisme » d'une façon efficace; il faut une grande science « métaphysique ». Dans un post-scriptum à cette lettre, elle dit : « J'ai presque fini mon Hérodiade, je vous l'enverrai quand elle sera copiée. »

b) Ses préoccupations érotiques s'affirment dans différentes lettres :

1° Le 21 décembre 1920, elle écrit : « L'univers est un grand mystère d'amour, que nous le voulions ou non. Nous ne sommes puissants que par ou dans l'amour.

L'art est un grand miracle d'amour et c'est pourquoi toute vision d'art nous ravit, nous transporte en la divinité. L'artiste est un amant divin... »

« Omphale : La femme au fuseau !... C'est là le rôle que vous demandez à la compagne de l'homme pour que, suivant la parole des Livres Saints, il soit puissant dans les assemblées publiques. En filant, Omphale prête son beau corps à tous les triomphes d'Hercule, mais elle devient forcément amoureuse, l'hystérique qu'il faut calmer en lui versant de l'eau sur les seins. En même temps qu'elle appartient à son héros il la boit pour enrichir ses favorites et c'est pourquoi il adresse son sourire à Bérénice, à Ériphèle, etc., et c'est là ce que vous faites, vous me buvez et votre jouissance augmente votre force, elle enrichit votre puissance pour la répandre sur vos favoris et favorites, tel Apollon sortant du bain inonde l'univers de ses eaux fécondantes ; vous la connaissez cette influence du bain et vous la faites comprendre ici.

.....
« Depuis la première Eve, la femme tisse la toile du monde sur laquelle l'homme brode la science, les arts, l'industrie, les exploits guerriers, que de fois est-elle.

Inutilement belle et veuve d'un vivant ! »

.....
L'avant-dernière nuit, étant éveillée et souffrant atrocement moralement, et surtout dans cette considération de ne pouvoir plus m'accorder ma propre estime, je vis comme se renouveler la vision de saint François : j'aperçus se dresser devant moi un grand Christ me demandant amour, courage, patience.

Cette dernière nuit en rêve, c'est vous que je vis dans la cour du couvent de X... Vous aviez deux coupes de fruits : poires et prunes dans de l'alcool et du sirop de sucre ; les poires étaient intentionnellement percées de trous pour la pénétration du liquide. Vous avez voulu les goûter et ne les avez pas trouvées savoureuses à point. Est-ce vrai?... Comment nier que vous possédez complètement mon esprit?... Sans doute, je souffre par certains côtés

douloureux de mon existence. Mais je jouis aussi infiniment dans le sentiment de l'union à votre grand cerveau, à votre riche nature et je la réclame toujours plus. Comment se fait-il que l'on découvre rien dans votre conduite. L'orgueilleuse raison humaine est aveugle. Oh ! qu'il faut d'humilité et d'humiliation, pour l'illumination de l'esprit, pour l'état d'union mystique... »

2° Le 30 janvier 1921, elle écrit :

.....
« Avec Taine et Coudillac, je crois à la répercussion des sentiments sur l'idée, à ce point que presque tous les écrivains étaient des voluptueux...

.....
bien que j'admette dans le ravissement des phases différentes. Certaines fois il se localise plutôt dans ce que saint François de Sales appelait la fine pointe de l'esprit, d'autrefois il affecte plutôt les sentiments, ce qui prouve que les jouissances de la chair ne sont pas seulement un appel, un besoin de celle-ci, mais de tout l'être ; d'où il résulte encore que l'union du cœur et de l'esprit dans l'amitié ou dans l'amour, a pour corollaire, si elle ne l'a eu pour principe, l'union charnelle. C'est là toute l'économie du mariage naturel ou de ce que sainte Thérèse appelait le mariage mystique... »

.....
3° Le 20 mai 1921, elle écrit : « La Trinité est un mystère d'amour. L'Incarnation est un mystère d'amour et chaque fois que la Divinité crée, elle s'incarne en même temps dans chaque créature précitée par l'amour ; la procréation de l'homme et la survivance des êtres n'a pas d'autre principe. »

4° Le 13 octobre 1921, elle écrit en parlant de Daudet, à propos de la « Petite Paroisse » : « Il les connaissait, ces influences sexuelles de tous âges, y compris l'influence médicale. »

c) En ce qui concerne ses sentiments et ses projets, nous la voyons au début de son nouvel internement faire des promesses de se montrer plus raisonnable, ensuite manifester son impatience et son découragement.

1° Le 3 septembre 1920, elle écrit :

.....
« Oublions tout le passé, mon Révérend P... Dieu n'a pas voulu que nous nous rencontrions en lui ; ne poursuivons pas plus longtemps de vains fantômes.

Je vous promets que jamais je ne vous rechercherai, ayant constaté l'inutilité de mes démarches. »

.....
« Vous m'avez jetée dans le plus complet isolement, ne me laissant pas une amie pour me venir en aide, et pourtant, j'aurais tant voulu connaître l'amitié, ce doit être une fleur qui n'épanouit pas sur terre, tant nos instincts égoïstes établissent de courants contraires...

.....
« Vous m'avez rendue pessimiste, et, comme La Rochefoucauld, je ne découvre plus aux actes humains d'autres mobiles que l'amour-propre, l'égoïsme, l'hypocrisie.

« Je porte en moi un fonds de détresse infinie... »

.....
2° Le 26 octobre 1920, elle écrit : « Soyez bien assuré que je n'irai plus près de vous, ni près des franciscains, vos frères, sachant que je n'ai rien à attendre de ce côté... »

3° Le 24 mars 1921, elle écrit : « Qu'attendez-vous pour me rendre à mes filles. Vous savez bien que désormais je ne chercherais point à les éclipser, à nuire en quoi que ce soit à leur situation qui s'affermir désormais. » Dans la même lettre, elle annonce l'envoi d'un poème : « Jevous envoie mon poème de Marie-Madeleine. J'espère qu'il vous parviendra. Je l'ai fait un peu hâtivement. Si vous voulez le faire imprimer, vous y ferez les corrections nécessaires, vous le pouvez. Et vous pourrez bien faire cela pour moi, j'ai assez souffert. »

4° Le 2 décembre 1921, elle écrit :

.....
« Trouvez le moyen de me sortir d'ici où je ne veux rester à aucun prix. Si j'avais pensé pouvoir supporter la vie sédentaire, j'aurais insisté pour que vous me conduisiez au Carmel de B...

Mais à ce moment-là, jouissant de la liberté et dépensant une grande activité, je craignais que mon tempérament ne s'y habituât pas et qu'il faudrait supporter l'humiliation d'en sortir; je craignais surtout votre influence; d'ailleurs vous m'avez déjà refusé l'entrée aux Clarisses de X...

.....
« Qué voulez-vous que je fasse de mon entourage?

D'abord, je n'ai aucune autorité consacrée qui me permette d'imposer mes diées et ma volonté.

Ensuite, chacune entend conserver son autonomie et ses relations sexuelles, ce qui les met en révolution quand elles sentent qu'on pourrait les endiguer. Enfin, quelle que soit la témérité de leur désir de liberté, elles espèrent toujours retourner chez elles. »

.....
« Je vous répète que je me trouve horriblement malheureuse; tant que j'ai cru à la possibilité de gagner votre appui et votre amitié, j'ai conservé quelque espérance. Je sens depuis longtemps, d'ailleurs que je me suis leurrée, et cette pensée m'humilie et m'enrage. Je n'en puis plus. Je ne m'adresse pas à un ami; je me présente à un directeur d'âmes, je lui donne une âme qui souffre et qui n'en peut plus. Je veux que vous m'établissiez dans la vérité, que vous m'aidiez à refaire ma vie. En somme, c'est toujours la même demande que je vous adresse; je ne vous ai jamais poursuivi pour autre chose et vous ne m'avez jamais comprise. »

.....
« Je crois que vous ne vous rendez pas compte de mon isolement intellectuel et affectif! Vous même ne pourriez pas le supporter.

Pourquoi vous ai-je tant cherché pendant mon séjour à B..., sentant trop épuisante la vie au « Tourne-Bride! »

.....

D. — DIAGNOSTIC

Au sujet de la définition de l'érotomanie par Esquirol, Marc fait l'observation suivante: « Cette définition, dont je me plais à reconnaître la justesse, implique une première et principale difficulté. C'est celle de déterminer où cesse l'amour, qui bien qu'excessif n'exclut pourtant pas la liberté morale pour passer à l'état de véritable monomanie qui la détruit. « Bien que l'auteur n'ait pas complètement triomphé de cette difficulté cette remarque est d'importance, le premier diagnostic à faire étant en effet de distinguer l'amour passionné, partagé ou non, mais ceci à la connaissance du sujet, de l'érotomanie ou amour-obsession qui partant de la conviction illusoire d'une communion amoureuse entraîne le sujet à la poursuite d'un objet imaginaire ou réel mais en tout cas, au point de vue affectif, complètement étranger à la passion qu'il a fait naître. C'est faute d'avoir fait cette distinction qu'on a décrit une érotomanie contrariée pouvant aboutir au suicide par désespoir, une érotomanie mutuelle pouvant conduire au double suicide ou à l'homicide suivi de suicides. Dans tous les exemples fournis, il s'agit manifestement soit uniquement d'amour passionné non délirant, soit d'amour passionné devenu le point de départ d'une autre psychopathie telle que la mélancolie afflictive. Nous avons vu de même, à propos de l'érotomanie agréée de Garnier, que s'il s'agit bien, dans l'exemple fourni, d'une érotomanie véritable, ce qui est agréé en l'espèce, c'est non pas l'amour du sujet, mais les profits matériels que le manque de scrupule de l'objet lui permet de retirer de cet amour ne l'empêchent pas de trouver pour son compte d'autres satisfactions avec des maîtresses. Il nous

paraît indispensable de faire cette distinction préliminaire si l'on veut apporter un peu d'ordre et de lumière dans le chaos des faits attribués à l'érotomanie. C'est par la recherche des conceptions spécifiques que le diagnostic sera fait.

« Aucun passionnel normal et malheureux, dit M. de Clérambault, ne cache en lui notre postulat, c'est-à-dire ne croit être aimé plus qu'il n'aime; aucun ne prétend connaître la vraie pensée de l'objet mieux que l'objet même; aucun ne dira que la conduite de l'objet envers lui est entièrement paradoxale (que l'objet par exemple lui sourit en l'envoyant en l'envoyant en prison) ni que toute une foule s'intéresse à son roman. Tous ses efforts, s'il y a effort, partent de l'idée qu'il pourra et peut se faire aimer, donnée exactement inverse du postulat. »

S'il importe de ne pas considérer comme un érotomane l'amoureux passionné, inversement il importe tout autant de ne pas regarder les érotomanes comme de simples passionnels et leurs actes comme justiciables de pénalités et non pas de l'internement. Appartenant à la catégorie des aliénés raisonnants, les érotomanes ayant eu des réactions hostiles sont susceptibles d'aller grossir le nombre des aliénés méconnue et condamnés, si l'on ne fait pas appel aux lumières d'un médecin expert ou si ce dernier n'a pas une connaissance suffisante de ces malades. De même, si le malade est interné, la méconnaissance de l'érotomanie par le médecin traitant ou expert peut aboutir à des libérations absurdes, suivies de récidives immédiates. M. de Clérambault a rapporté un exemple caractéristique de ce genre de méprise.

« Un autre genre de méconnaissance consisterait à confondre l'hypersthénie d'une érotomane avec l'excitation accidentelle d'un dégénéré vaniteux, dyslogique, égoïste et impulsif

donc dangereux occasionnellement, mais normal au point de vue clinique. Dans ce cas, les éléments du diagnostic seront bien admis, mais la synthèse n'en sera pas faite. Le malade sera bien interné, mais ne restera pas interné longtemps. Les troubles étant supposés épisodiques, le pronostic sera insuffisant » (de Clérambault).

Quand l'érotomanie s'accompagne d'un certain polymorphisme délirant — et ce sont aussi les cas où les malades sont moins actifs — il y a lieu de la distinguer du délire d'interprétation proprement dit. En l'espèce, les idées délirantes de mysticisme, de grandeur, de persécution, de jalousie peuvent prendre une extension et un relief qui ne laissent pas voir au premier abord le syndrome érotomaniaque sous-jacent. D'autre part, l'interprétation, qui joue un grand rôle dans le développement des délires passionnels, devient surtout envahissante dans les cas mixtes, mais s'arrêter à cette constatation, c'est ne voir qu'une apparence et non l'essence du syndrome. Ce dernier, soupçonné en principe ou spontanément, révélé par certains indices, devra systématiquement être recherché. Ayant indiqué, dans le chapitre « étude nosologique » les caractères différentiels entre le délire passionnel de l'érotomane et le délire d'interprétation tels que M. de Clérambault les a mis en relief, nous ne reviendrons pas sur ce point.

Il convient en second lieu de distinguer l'érotomanie des autres délires passionnels : délires de jalousie et délires de revendication, qui dans leur mécanisme et leurs réactions offrent des analogies avec le précédent.

Si l'érotomanie et le délire de jalousie mettent tous deux plus ou moins directement en cause l'élément amour, le point de départ du processus est essentiellement différent...

L'érotomane se croit aimé contre toute vraisemblance. La

jealousie ne fait pas partie du syndrome ou ne s'y montre qu'épisodiquement et à l'état très réduit, sauf peut-être dans certains cas mixtes. Le jaloux délirant se croit délaissé, trompé, déshonoré contre toute vraisemblance. Le sentiment amour n'est pas excessivement exagéré chez lui. L'objet de la jalousie est, par rapport au sujet, non pas dans une situation éminemment variable comme l'objet de l'amour par rapport à l'érotomane, mais dans une situation à peu près immuable : c'est toujours l'époux ou l'épouse, l'amant ou la maîtresse. Connaissant ces caractéristiques, la discrimination entre les deux genres de malades n'est pas difficile à établir, aussi ne nous arrêterons-nous pas à ce diagnostic, bien que, nous l'avons déjà dit, la confusion ait été faite.

Les érotomanes ne se distinguent pas toujours aussi facilement des revendicants ou persécutés-persécuteurs. « Une autre façon de méconnaître les délires érotomaniaques, quand ils sont arrivés au stade de quérulance, dit M. de Clérambault, est de prendre à la lettre leurs griefs et de ne pas sentir que leur prétendue indignation n'est autre qu'un dépit amoureux. »

C'est pourquoi l'auteur insiste sur la façon d'interroger les malades pour arriver à un diagnostic : « En interrogeant de tels malades, dit-il, il ne suffit pas de les questionner, il faut encore les actionner. Il faut en particulier penser à faire jouer l'élément espoir du syndrome érotomaniaque. Faute de cette manœuvre, nombre d'érotomanes restent classés parmi les persécutées-persécutrices, alors qu'elles devraient être classées parmi les persécutrices amoureuses. »

« Pour connaître de tels malades, dit-il encore, il faut non pas les questionner, mais les manœuvrer et pour cela les agiter. Il peut même être bon, parfois, de les irriter. On y

arrive sans inconvénient par une feinte d'incompréhension de leurs mobiles ou arrière-pensées : on obtient ainsi des exclamations révélatrices (en termes courants des « cris du cœur »). Il ne s'agit pas, en effet, de savoir ce que pense le malade quand il est calme, mais de quels désirs et impulsions il est capable une fois ému, comme il lui arrivera de l'être infailliblement une fois libre.

De tels examens doivent, en outre, durer des heures, afin de fatiguer le sujet, et de profiter de l'accumulation de ses souvenirs, enfin être conduits avec une connaissance minutieuse de tout le dossier, car l'évocation imprévue d'images précises, surtout infimes, réveille parfois merveilleusement le fonds passionnel.

Un autre moyen de déceler le délire des érotomanes, est de les prier d'écrire, de rédiger l'histoire de leur vie. « Natures très expansives, surtout quand ils sont seuls, les érotomanes préfèrent de beaucoup écrire. Ils se sentent moins gênés que quand on leur demande de raconter verbalement : aussi rédigent-ils de longs mémoires, où ils donnent force détails, émettent des opinions surprenantes, le tout pivotant autour de l'idée délirante fixe obsédante. On saisit ainsi le malade sur le vif » (Portemer).

Lorsqu'on est ainsi arrivé à déterminer le malade à découvrir ses sentiments intimes, il devient facile par la constitution des formules spécifiques de différencier l'érotomane devenu persécuteur, du persécuté-persécuteur non amoureux. « Aucun persécuté-persécuteur, dit M. de Clérambault, n'exprime jamais l'idée d'une conduite entièrement paradoxale chez son ennemi ; la conduite double supposerait un sentiment double, et quel serait le deuxième sentiment chez l'ennemi banal du persécuté-persécuteur ? » D'autre part, « la quérulance des

érotomanes est soit intégralement, soit au moins pour une part faite de simulation... cette quérulance presque constamment susceptible, désireuse même de transiger, est rarement de la quérulance vraie » (de Clérambault).

Les érotomanes doivent être distingués non seulement des autres délirants passionnels, jaloux et persécutés-persécuteurs raisonnants, mais encore des autres persécutés, étant donné l'évolution fréquente du syndrome érotomaniaque vers le polymorphisme et d'autre part l'existence possible d'idées érotiques chez les persécutés ordinaires, hallucinés ou interprétateurs.

Dans le premier cas, la difficulté provient de ce que le délire de persécution domine la scène, tandis que le syndrome érotomaniaque qui a précédé ne se révèle pas au premier abord comme chez notre malade de l'observation VIII. Ni les idées délirantes que cette dernière exprime spontanément, ni ses réactions ne trahissent le point de départ du processus qui comprend deux stades : un stade d'érotomanie latente et fruste par le fait que la timidité du sujet l'empêche de manifester ses sentiments ; un stade de persécution constituant en apparence le début de la maladie. Ce n'est que lorsque, mis sur la voie par certaines déclarations de la malade, on scrute son passé, qu'on arrive à découvrir la succession de ces deux phases, dont la seconde n'est pas à proprement parler l'aboutissant intégral de la première. Celle-ci semble en effet n'avoir servi qu'à orienter les tendances de la malade et à lui fournir quelques-unes de ses nouvelles conceptions délirantes constituant un délire de persécution simplement associé et secondaire au syndrome érotomaniaque.

Dans le second cas, la difficulté provient de la prédominance d'idées érotiques associées aux idées de persécution.

On peut même énoncer qu'il existe une variété spéciale de

persécutés, les persécutés érotiques présentent au premier abord de grandes analogies avec les érotomanes (1). De même que le délire de persécution est susceptible de se teinter de mysticisme quand le malade attribue à des causes surnaturelles la persécution dont il se croit l'objet, il peut se teinter d'érotisme quand le sujet prend pour thème délirant les prétendus agissements d'un conjoint qui les trompe et les tourmente avec des rivaux ou rivales supposés, quand il se croit en butte à une poursuite amoureuse dans le but de les compromettre et de les avilir. Peut-être même existe-t-il d'autres situations dans lesquelles le délire de persécution peut se teinter d'érotisme. Nous nous bornons à signaler celles que nous avons eu l'occasion de rencontrer, en attirant l'attention sur ce genre de malades, qui jusqu'ici n'ont pas, à notre connaissance, fait l'objet d'une étude spéciale. Ceux que nous avons observés ont, comme nous le disions dans le chapitre « historique, pour caractères communs » : 1° d'être persécutés, ce qui distingue ceux d'entre eux convaincus d'être trompés, des jaloux proprement dits, intoxiqués ou constitutionnels ; 2° d'avoir des représentations, sinon des tendances érotiques.

Sous ce rapport il convient de noter que leur délire prend dans son ensemble un caractère érotique prédominant, ce qui les distingue des autres persécutés présentant accessoirement des préoccupations érotiques sous la dépendance d'hallucinations génitales. Chez ces derniers, il s'agit d'une persécution purement physique associée d'autres persécutions de même nature et à l'énoncé d'actes d'hostilité divers sans aucune spécialisation érotique. Chez les malades que nous avons en

(1) Privat de Fortunié : Les persécutés érotiques. (Présentation à la Société clinique de médecine mentale, décembre 1922.)

vue, les hallucinations génitales font défaut, tous leurs griefs sont d'abord d'ordre sentimental et ce n'est que secondairement et en liaison avec l'érotisme que leurs ennemis cherchent à leur nuire d'autre façon.

Chez la première des malades dont nous allons donner l'observation, on peut noter les particularités suivantes :

1° Début des troubles mentaux à la ménopause.

2° Idées délirantes de jalousie et de persécution, celles-ci subordonnées aux premières. Persécution exercée par les prétendues rivales et par l'objet, qui est pris en haine.

3 Existence d'hallucinations à caractère érotique associées à de nombreuses illusions, interprétations, fabulations, fausses reconnaissances.

4° Absence de tout affaiblissement intellectuel malgré l'ancienneté du délire.

5° Au contraire, excitation intellectuelle s'accompagnant d'un véritable état passionnel.

6° Réactions de persécutée-persécutrice. Démarches inquisitoriales vis-à-vis du conjoint, emportements, idées de vengeance très développées, menaces de mort. Spécimen de persécutée-persécutrice hallucinée. On retrouve chez elle plusieurs traits communs avec les érotomanes, mais le thème délirant est différent.

Dans son ensemble, le délire de cette malade se rapproche du délire de persécution banal. Comme l'écrit M. Ségla (1), « il est en effet des persécutés, des femmes surtout, dont le délire de persécution se traduit presque exclusivement par des idées de jalousie vis-à-vis de leur mari, de leur amant,

(1) Ségla : Sémilogie des affections mentales, in *Traité de pathologie mentale* de Gilbert Ballet.

qu'elles accusent à tout propos d'infidélités, d'adultères répétés, invraisemblables, matériellement impossibles. Certaines de ces malades se livrent alors, sous l'influence de ces idées, à de véritables excès génésiques à titre de dérivatif contre les débordements supposés de leur conjoint. »

Chez la deuxième malade, le délire a des caractères un peu différents :

1° Plus grande ancienneté des troubles mentaux, mais aggravation de ces derniers à la ménopause.

2° Idées de persécution se ramenant à la croyance d'une poursuite amoureuse exercée dans le but de la compromettre et de l'avilir.

3° Absence ou extrême rareté des troubles psycho-sensoriels, mais multiplicité des illusions, fausses interprétations et conceptions imaginatives.

4° Absence de tout affaiblissement intellectuel.

5° Ebauche de réaction s'étant manifestée par des plaintes adressées au parquet, avec une demande d'autorisation à porter un revolver, mais absence d'hypersthénie, au contraire tendance à la dépression.

Malgré certaines analogies superficielles, ce délire diffère essentiellement de l'érotomanie, il en ferait même l'antipode. en effet la malade se trouvant dans une situation comparable à celle de l'objet dans l'érotomanie, on pourrait dire à ce point de vue qu'il s'agit d'une érotomanie inversée.

Si par l'analyse du thème délirant on arrive facilement à distinguer ces cas de l'érotomanie véritable, ils n'en méritaient pas moins d'être signalés pour établir que, de même qu'il existe des cas d'érotomanie présentant les apparences d'un délire de persécution, il existe aussi des cas de délire persécution présentant les apparences de l'érotomanie.

OBSERVATION X

Communiquée par M. le Docteur PRIVAT DE FORTUNIE
(Bulletin de la Société de Médecine Mentale, décembre 1922)

C... Marie, femme V... entre à l'asile de Lesvellec le 9 janvier 1920, à l'âge de 60 ans.

A. H. : Père second-maître fourrier, ayant cessé de naviguer à l'âge de 35 ans, parce qu'il avait contracté de la dysenterie en Chine. Attaché ensuite au commissariat de la marine à L... Mort de dysenterie à l'âge de 49 ans.

Mère morte à 67 ans, d'affection cardiaque.

M^{me} V... est l'aînée d'une famille de quatre enfants.

Un frère mort à l'âge de 27 mois (3^e enfant).

Deux sœurs mariées. La plus jeune, très intelligente, a son brevet supérieur et connaît cinq langues. Avant son mariage était professeur de français à l'Université de New-York. Habite actuellement l'Italie, où son mari est pharmacien.

M. V... n'a pas connu de parents de sa femme atteint d'affection mentale ou nerveuse.

A. P. : Née le 14 octobre 1859.

Aucune maladie grave dans l'enfance.

Réglée à 13 ans.

Mariée à l'âge de 23 ans, en 1882, a fait, dit-elle bon ménage avec son mari jusqu'au moment où ce dernier a pris sa retraite comme officier de direction des travaux du port de L...

A eu deux enfants.

1° Un fils, né le 22 avril 1883, capitaine d'artillerie. S'est engagé dans l'artillerie métropolitaine, est ensuite passé dans l'artillerie coloniale, après examen, est entré à l'Ecole de Versailles, en est sorti lieutenant.

2° Un fils, né le 12 juillet 1885, a suivi la même carrière que son frère, est actuellement capitaine.

A l'âge de 45 ans, commence à éprouver des étouffements,

causés par un début d'emphysème, actuellement nettement caractérisé.

Ménopause à 52 ans (fin 1911). Continue d'avoir des rapports sexuels avec son mari, jusque vers le milieu de la guerre.

En février 1914, son mari, alors âgé de 55 ans, prend sa retraite.

En août 1914, elle éprouve un gros chagrin, en apprenant que son jeune fils a été fait prisonnier (on lui avait tout d'abord annoncé sa mort).

Peu de temps après, M^{me} V..., alors âgée de 54 ans, et qui, suivant son mari, a toujours été un peu nerveuse, commence à délirer, manifestant des idées de jalousie vis-à-vis d'une demoiselle B... qu'un jour elle insulte, au moment où cette dernière passe devant son domicile. Quelques temps après, elle veut empêcher son mari d'aller toucher les arrérages de sa pension, dans la crainte qu'il n'aille voir une cocotte, une demoiselle L... Pour sortir, son mari doit passer par la fenêtre, mais à son retour, sa femme lui fait une scène.

Par la suite, M^{me} V... devient jalouse de toutes les personnes avec lesquelles son mari cause. Elle prétend qu'on a percé des trous dans les murs, et qu'on écoute tout ce qu'elle dit. En 1917, son état s'est beaucoup aggravé. Elle ne va plus au marché, son mari doit acheter les provisions, néanmoins elle continue à préparer les repas. Elle insulte les voisines, se lève la nuit, vient frapper à la porte de la chambre de son mari, l'injurie et menace de l'empoisonner.

Pendant les six derniers mois qui précèdent son internement, elle fait continuellement du scandale. Persuadée que toutes les femmes du quartier ont des relations avec son mari, elle les prend à parti lorsque ces femmes sortent de chez elles. Souvent, elle se tient au milieu de la rue et dit des mots orduriers devant les enfants, principalement devant les jeunes filles. La nuit, elle se met à la fenêtre, crie des obscénités et raconte des histoires invraisemblables, frappe des coups au mur, qui est mitoyen avec la chambre de sa voisine, qu'elle prend pour une rivale.

Un jour, étant dans son jardin, elle relève ses jupes et fait des

gestes immoraux en présence d'une voisine qui est à la fenêtre. A plusieurs reprises, elle se rend chez un médecin, lui déclare que son mari est fou, qu'il amène des femmes chez lui, qu'il la torture. Elle va très souvent au bureau de police, raconte que toutes les nuits son mari reçoit de nombreuses femmes, et veut débaucher les petites filles, prétend qu'il va aux enterrements, et qu'il s'y met tout nu; l'accuse de faire percer des trous dans les murs de son habitation pour y faire pénétrer ses maîtresses, offre de l'argent aux agents pour donner la mort à son mari. Elle a de nombreuses chicanes avec les voisins. Des plaintes sont aussi portées contre elle par les personnes du quartier. Plusieurs fois elle est appelée au commissariat de police, et obligée de reconnaître, sous peine d'amende, que les personnes qu'elle a insultées sont honnêtes. Suivant l'opinion de son mari, l'intolérance des voisins contribuait à exciter sa femme; ces personnes la taquinaient, lui disaient des méchancetés, la traitaient d'hystérique.

Depuis qu'elle est à l'asile, le délire de M^{me} V... n'a pas changé de caractère, ni d'intensité. Entretenu par des hallucinations, des illusions, des fausses reconnaissances, des interprétations morbides et de nombreuses fabulations, il s'accompagne d'excitation intellectuelle, et d'un véritable état passionnel. Obsédée par des idées délirantes, qu'elle suit, sans prêter attention aux questions qu'on lui pose, la malade parle avec une très grande volubilité, rendant l'interrogatoire fort difficile.

Ce délire est constitué par un mélange d'idées de persécution et de jalousie, ces dernières prédominantes, et présentant un caractère spécialement sexuel et érotique. Elle raconte des scènes d'orgie fantastiques auxquelles son mari prend part. Ce dernier serait doué de facultés génésiques extraordinaires, maladives, lui permettant d'avoir des rapports sexuels répétés avec plusieurs femmes: six par nuit, pendant deux ans, suivant les déclarations de la malade. « Toutes les nuits, dit-elle, j'entendais des soupirs, les femmes demander à mon mari s'il avait bien joui. » J'avais percé des trous dans la porte pour voir et entendre ce qui se passait dans sa chambre. Je montais sur une échelle, pour regarder par une lucarne vitrée au-dessus de la porte. J'ai passé des nuits

entières sur le palier, à guetter les femmes qui montaient dans la chambre de mon mari pour les surprendre, quand elles sortiraient, mais je n'ai jamais pu les rencontrer. Si j'étais dans ma chambre, elles entraient et sortaient en se faufilant rapidement par l'escalier. Quand j'étais dans le couloir, elles entraient par des portes de communications secrètes, ou en grimpant sur un arbre, dont les branches atteignaient la fenêtre de la chambre où couchait mon mari. Elles sortaient de même, lorsqu'étant témoin des orgies, je faisais entendre mes protestations, ou bien elles descendaient au moyen de deux draps attachés à la fenêtre, ou bien mon mari leur ouvrait la porte, tenant la femme sur un bras et un poignard dans l'autre main, puis la déposait délicatement dehors. Dans le jour, je l'entendais donner des rendez-vous à ses maîtresses. Je le suivais dans la rue pour voir s'il allait chez elles. Un jour, de 9 heures du matin à midi, je l'ai vu sur une place publique appeler successivement vingthuit femmes. Toutes les femmes habitant la même rue que nous, sauf une ou deux exceptions, avaient des relations avec mon mari. La malade cite les noms, et indique l'âge de ses rivales, parmi lesquelles plusieurs sont âgées de 60, 70 ans et même plus, ces dernières, ajoute-t-elle, prenaient des poudres aphrodisiaques. Elle prétend même que son mari avait des relations avec sa propre mère, âgée de 74 ans. Elle entendait dire que son mari avait des rapports avec des femmes par l'anus, et qu'après il avait des rapports avec les mêmes femmes par la bouche; d'autres fois par le nombril. Un jour elle a été témoin d'une scène de pédérastie à laquelle son mari était étranger, mais le plus souvent ce dernier figurait comme principal acteur dans les tableaux lubriques qu'elle voyait.

Ces orgies continuent : dernièrement, affirme-t-elle, son mari est venu coucher avec une sœur du pensionnat. Elle les a entendu parler dans la chambre de la sœur. Son mari, dit-elle, s'est jeté à corps perdu dans la débauche à 58 ans passés, quand il a eu sa retraite. Mais par un travail d'élaboration rétrospective et pour un besoin de justification, elle en vient à prétendre que son mari a toujours été d'un tempérament très ardent. Quand je me suis mariée, dit-elle, il avait une maîtresse dont il a eu six enfants.

Avec moi, il avait des rapports très fréquents : cinq à dix fois par vingt-quatre heures (le mari, sans donner d'autres précisions, reconnaît avoir été d'un tempérament plus ardent que sa femme). Je n'ai jamais refusé d'avoir des rapports avec lui. Mon mari, par contre, a refusé prétextant tantôt que ça le fatiguait, tantôt que ses maîtresses le lui défendaient. Je m'offrais à lui pour essayer de le détourner de ses maîtresses. On prétendait que je l'embrassais trop, que je le câlinais trop, je le soignais comme il n'est pas possible.

A ces idées de jalousie, s'ajoutent des idées de persécution. Toutes ces femmes, prétend-elle, l'insultaient, la tournaient en dérision et continuent de la narguer à l'asile. Elle a entendu dernièrement une voix qui lui disait : « Voyez comme elle a vieilli cette saleté ! » C'est celle de la fille M... une de mes rivales. Cette dernière est venue plusieurs fois la nuit. Elle a reconnu sa voix mais ne l'a jamais vue. On introduisait dans sa chambre des salamandres. Souvent elle s'éveillait la nuit, sentant quelque chose de très froid qui cherchait à pénétrer dans ses organes génitaux, elle repoussait la salamandre avec la main et se levait. On mettait sur elle le « sextant », appareil qui sert à endormir et qui peut occasionner la mort lorsqu'on le braque trop longtemps. Plusieurs fois on a tenté de l'empoisonner, notamment avec du sublimé. Toutes ces femmes sont jalouses d'elle, mais ne sont pas jalouses entre elles. Elles veulent la supprimer pour épouser son mari et bénéficier de la pension de retraite. Son mari la rouait de coups, cherchait à la magnétiser et à l'hypnotiser pour l'empêcher d'entendre ce qui se passait. De connivence avec ses maîtresses, il veut la tuer. Souvent il vient en bande joyeuse à l'asile, arrive la nuit en auto, l'insulte, la traite de « vieille folle ». Peut-être faut-il voir dans ce propos une réminiscence et une déclaration jadis réellement faite par le mari. Réciproquement et d'une façon générale, toutes les opinions qu'elle a sur son mari, tous les sentiments qu'elle éprouve pour lui, toutes les tentations qu'elle a manifestées le concernant, tous les procédés dont elle usait à son égard, elle les attribue à son mari vis-à-vis d'elle-même. « Tous les matins, dit-elle, il me reprochait de faire avec des hommes ce

qu'il faisait la nuit avec ses maîtresses. Il m'a sali près de ses fils et m'a retiré l'affection de mes enfants. Il disait de moi que j'étais très ardente, que je ne pouvais m'en passer, qu'il m'en fallait à tout prix. Il disait que j'avais sept amants. Je suis cependant d'une nature plutôt paisible, mais il était très jaloux. Il m'a fait surveiller pendant une absence de trois mois qu'il a faite pour son service. On perçait des trous dans les murs pour écouter ce que je disais chez moi. Ici, dans les murs du pensionnat, sont creusées des loges, des sortes de coffres, où se tiennent des hommes qui m'espionnent. Je les entends la nuit et me plains d'être ainsi surveillée, quand je m'habille et me déshabille; d'être incommodée par leur fumée de tabac qui me donne l'oppression. J'ai fait prendre à mon mari des dépuratifs quand il avait des abcès dans le dos, je perçais avec une aiguille flambée les pustules qu'il avait à l'anus et faisais ensuite des lavages antiseptiques. Plus tard, il disait à son fils aîné en parlant de moi : « Elle a un corps couvert de plaies, de coutures, de morsures, c'est pour ça que je fais ce que je fais. » Cependant, ajoute-t-elle, quand je me suis mariée, j'étais mieux comme fille que lui comme homme et encore aujourd'hui, malgré mes cheveux blancs, je le vaudrais bien. » Parfois, au milieu de son récit, la malade se lamente et verse des larmes en se disant très malheureuse. Le plus souvent elle réclame secours et assistance pour mettre un terme à son supplice et assouvir sa vengeance.

Sous l'empire de ces idées délirantes, s'est développé un sentiment de haine intense contre son mari. Ce dernier, répète-t-elle, est un malade, un fou dont tous les parents sont aliénés et elle cite les noms de plusieurs pensionnaires de l'asile, tant parmi les hommes que parmi les femmes, comme étant de sa famille, c'est un alcoolique intoxiqué par le pernod (le mari reconnaît qu'il lui est arrivé parfois de boire, avant le repas, un demi-litre de cidre, qui lui faisait tout de suite monter le sang à la tête et pouvait faire croire qu'il buvait davantage), un débauché qui a les yeux phosphorescents la nuit, un démon ». Il faut l'interner, l'empoisonner en lui faisant une piqure de croton. Il faut que cela finisse. Si on ne me laisse pas partir, je m'échapperai, j'achèterai un revolver, j'irai le tuer. »

Abstraction faite de son délire, qui dure depuis huit ans, on ne constate, chez la malade, actuellement âgée de 63 ans, aucune trace d'affaiblissement intellectuel. La mémoire est parfaitement conservée, la compréhension rapide, l'élocution facile, le raisonnement juste quand elle parle de questions étrangères à son délire. Elle passait d'ailleurs dans son entourage pour une personne très intelligente.

OBSERVATION XI

M^{lle} X... entre à l'asile de Maréville en 1923.

Rien d'intéressant à signaler dans ses antécédents héréditaires et collatéraux.

Elle-même est d'une robuste constitution et n'a eu d'autre maladie qu'une broncho-pneumonie à l'âge adulte.

Elle a fait d'excellentes études et possède des diplômes qui lui ont permis d'obtenir un poste important dans une administration publique.

Les troubles mentaux ont débuté avant la guerre.

La période d'incubation paraît avoir été de courte durée.

M^{lle} X... croit remarquer certain changement dans la manière d'être de son entourage, et c'est après un fait bien banal que surgit dans son esprit la conviction d'une intrigue qui se mène contre elle. Elle vit en compagnie de son neveu, âgé de 14 ans. Un jour, allant conduire ce dernier au lycée de garçons, le censeur lui aurait dit : « Votre fils n'est pas sage » ; et cela suffit. Ses persécuteurs racontent qu'elle est fille-mère. On veut faire passer son neveu pour son propre fils.

La diffamation, commencée en 1906, va toujours en s'aggravant. « Au début, on dit qu'elle a un fils, puis qu'elle a de nombreux amants, puis qu'elle fait le trottoir et qu'elle est une Messaline. »

C'est surtout à partir de la guerre qu'une véritable campagne est menée contre elle. Les instigateurs de cette campagne sont un journaliste et un conseiller de préfecture, qui fréquentent le même restaurant. Ils la dévisagent et disent en parlant d'elle : « Quel charme dans vos gestes ! » Le premier déclare au second : « Vous la trouvez à votre goût, d'après votre attitude on dirait que vous l'avez déjà sur les genoux. » Le conseiller de préfecture a fait le pari d'obtenir ses faveurs. Il sort chaque fois de la préfecture quand elle passe et un jour elle l'entend dire : « Il y a 100 francs d'engagés, je voudrais bien gagner le pari. » Un avoué, qui lui fait au restaurant quelques avances, insinue qu'il est son amant.

A ces diffamateurs, se joignent par dépit un collègue qui lui

a fait une déclaration d'amour et qu'elle a rebuté, puis par antagonisme politique, par jalousie de ses promotions au choix et de son succès professionnel, d'autres membre de la même administration, appartenant au parti défaitiste, antimilitariste et communiste.

Pendant la guerre elle va voir le préfet, pour lui expliquer sa pénible situation et fait cette réflexion: « Le comble, c'est que parmi mes diffamateurs il y a un conseiller de préfecture ». A la suite de cette démarche, l'animosité de ses diffamateurs s'accroît.

En 1918, elle porte plainte à ses chefs quand elle s'aperçoit que son entourage commence à la mépriser.

En 1922, la malade obtient son changement pour X... Elle quitte R... sans faire d'adieux et sans laisser d'adresse, par crainte que toutes ces diffamations continuent. « Mais ses nouveaux collègues ont reçu sur son compte des renseignements défavorables et à son arrivée se tiennent sur la réserve à son égard ». Elle est « mal vue, enviée, suspectée parce que célibataire ». Un jour qu'elle sort de chez elle pour aller à ses occupations, elle entend un médecin militaire dire à un collègue: « Cette femme seule est un danger pour la garnison ». Une voisine habitant la même maison insiste à plusieurs reprises pour savoir si elle a eu des amants. Une autre, débitante, tient ce propos: « On ne vit pas sans cela. Je ne pourrais pas m'en passer » et s'adressant à un client, dit: « On entend partir un homme le matin à 4 heures et ça ne peut être que son amant. » Le mari de la première lui fait de temps en temps cette déclaration: « Après tout, je la trouve très bien cette femme-là et le lui dirai peut-être un jour. » Plusieurs fois des hommes s'approchent d'elle, le sourire aux lèvres, cherchent à lui parler, entre autres des officiers. Les sous-officiers ont fait un pari pour savoir qui l'embrasserait. En passant près d'eux, elle entend ce propos: « Les paris sont engagés, il l'embrassera demain soir. »

A X... comme à R... on répand le bruit que l'on connaît sa personne dans l'intimité. Quand elle passe dans la rue, elle entend derrière elle faire de son corps une descriptions admirative. « C'est de l'extase ». On prétend « qu'elle a des talents

spéciaux ». Les uns disent : « Maintenant on sait comment elle est faite » et ils nomment les diverses parties de son corps en donnant des détails. Les autres disent : « Nous voudrions bien voir ».

La diffamation prend un caractère hostile. Dès son arrivée à X... « elle est surveillée par la police au point de vue des mœurs ». Ses colocataires l'appellent « la grue du premier étage ». L'une d'elles l'accuse d'être allée au bal en toilette très décolletée et d'y avoir exécuté des danses extravagantes. Elle constate que le soir on la suit dans la rue pour la compromettre. Elle est obligée de courir et doit renoncer à manger le soir au restaurant. Un jour, chez un boucher, une cliente dit en la montrant : « On sait bien ce que c'est que les hommes, mais c'est dégoûtant de voir une femme comme ça sans carte ». Le boucher, pendant ce temps, relève sa moustache d'un air conquérant. On l'accuse de faire un métier de son corps pour la faire mettre en carte.

Il y a aussi des hommes qui la défendent. Un jour qu'elle passe sur un pont, deux hommes se trouvent là, l'un d'eux dit : « Vous voyez cette femme, c'est une grue » et l'autre répond : « Pourquoi insultez-vous cette femme ? » Le premier réplique : « On ne lui demande que d'être gentille », en donnant des précisions scabreuses.

Le but de ses persécuteurs est de la faire suspendre et révoquer, de façon que n'ayant plus les moyens de gagner sa vie, elle soit à leur disposition.

Enfin, elle adresse au Procureur de la République une lettre dans laquelle elle se plaint d'être diffamée et demande l'autorisation de porter un revolver pour se défendre contre ses persécuteurs, démarche qui provoque son internement, le 12 mai.

Ce délire, très ancien, ne s'est en rien modifié depuis son entrée à l'asile. Elle présente les mêmes préoccupations morbides qu'elle dissimule, du reste, le plus souvent. Elle se montre calme et docile.

MÉDECINE LÉGALE ET PROPHYLAXIE SOCIALE

En plus de la quérulance, on a signalé comme autres réactions des érotomanes : le suicide, l'homicide et le vol. Nous allons examiner chacune de ces réactions.

Suicide proprement dit. — Le suicide, aboutissant de la passion érotomaniaque, est implicitement admis par Portemer dans sa thèse sur : l'érotomanie envisagée spécialement au point de vue médico-légal.

« Tantôt, dit-il, voyant son rêve contrarié ne pas aboutir, n'espérant pas voir se lever de sitôt l'aurore de son bonheur, l'érotomane se désole, tombe dans un désespoir profond qui le conduit au suicide.

C'est là certainement, ajoute-t-il, le cas le plus fréquent de la terminaison du délire ; cependant ces cas sont passés sous silence, parce que la mort du malade, dans ces conditions, fait que son histoire et son observation échappent totalement au clinicien comme au médecin légiste. Combien de suicides dont on ne se soucie pas autrement et qui, si on voulait bien en analyser toutes les causes, mettraient sur la voie d'une érotomanie méconnue ! »

Tous les auteurs cependant rapellent ces cas. Esquirol en

fait mention : il rappelle à ce sujet la triste fin de Sapho qui, n'ayant pu fléchir les rigueurs de Phaon, se précipite du haut du rocher de Leucade, devenu si célèbre depuis. »

Mais aucune observation médicale à l'appui de cette opinion n'est rapportée par l'auteur, et il semble bien que cette indication figure au nombre des réactions des érotomanes uniquement par assimilation de l'érotomanie avec l'amour passionné. En réalité, l'érotomane n'est pas enclin par nature au désespoir, au contraire, soutenu par son orgueil, même lorsqu'il croit haïr, l'espoir inconsciemment subsiste et dirige son action. De telle sorte qu'à moins de circonstances exceptionnelles et purement hypothétiques, tenant au polymorphisme du syndrome, le suicide ne s'observe pas dans l'érotomanie ou ne peut survenir qu'à titre de réaction aberrante.

Double suicide. — C'est Marc qui, le premier, a considéré comme attribuables à l'érotomanie ces cas « malheureusement trop fréquents de nos jours, où l'amour mutuel et contrarié fait naître des conceptions délirantes qui conduisent à de doubles suicides : car on doit qualifier ainsi les catastrophes où la mort consentie réciproquement est donnée à l'un des amants par l'autre, qui se tue ensuite ou tente de se tuer. »

L'auteur en a consigné, dans le deuxième chapitre de son ouvrage (Obs. 9, page 133), un exemple tout à fait caractéristique. Il s'agit de deux amants qui ne peuvent s'unir par le mariage, la mère de la jeune fille voulant absolument la faire entrer au couvent si elle n'accepte pas d'épouser un autre prétendant ; ils décident de s'unir dans la mort et c'est ainsi que la jeune fille est assassinée par son amant, qui se livre ensuite sur lui-même à une triple tentative de suicide.

Il suffit de lire le compte rendu très détaillé des débats,

reproduit par Marc, pour se convaincre que s'il s'agit en l'espèce d'un drame passionnel, les sentiments qui font agir les deux personnages n'ont rien de commun avec l'érotomanie.

Tous les autres faits rapportés sont susceptibles de la même interprétation. En l'espèce, les auteurs ont simplement considéré l'intensité du sentiment amour et son caractère platonique. Nous passerions ces faits sous silence si, depuis Marc, par l'intermédiaire de Legrand du Saulle jusqu'à Portemer compris, on n'avait considéré le double suicide ou l'homicide suivi de suicide comme une réaction de l'érotomanie, non seulement possible, mais encore « la plus fréquente » (Legrand du Saulle).

Homicide proprement dit. — Marc envisage deux circonstances dans lesquelles l'homicide peut être commis par des érotomanes :

1° Le cas d'érotomanie par amour mutuel, où l'homicide est commis sur l'objet aimé, sans la volonté de celui-ci. Dans le cas rapporté par l'auteur, il s'agit d'un jeune soldat de cavalerie amoureux d'une jeune fille que ses parents, contre son gré, destinent à un autre prétendant. Quelques semaines avant la noce, le jeune cavalier se rend à un bal donné en l'honneur des futurs époux, éprouve un sentiment de fureur en voyant son amante danser avec le prétendant qu'elle s'est résignée à accepter, attend les fiancés dans un endroit où ceux-ci doivent passer, lorsqu'ils arrivent demande à la jeune fille quelques instants d'entretien et en profite pour la tuer d'un coup de pistolet.

2° Le cas où l'amour n'étant pas réciproque, un homicide est néanmoins commis par l'amoureux dédaigné. Comme exemple de ce genre d'homicide, Legrand du Saulle cite l'ob-

servation de Feldtmann, rapportée par Georget (1). Il s'agit d'un ouvrier tailleur pris d'une passion incestueuse pour une de ses filles, qu'il finit par tuer un jour qu'elle se dérobaît à ses importunités, après avoir déjà subi plusieurs fois, par la violence, les exigences paternelles.

Dans tous ces cas, nous ne voyons pas qu'il soit question d'érotomanie. L'homicide, dans ces cas d'amour passionné, mais non obsédant ni délirant, est imputable soit à la jalousie légitime dans ses motifs sinon dans son intensité, soit à une perversion autre que l'érotomanie.

L'homicide imputable à l'érotomanie serait celui qui serait commis par la réversion de l'amour en haine, parfois renforcée par l'adjonction d'idées de persécution exercée par l'objet. Bien que nous n'en connaissions pas d'exemple, une telle éventualité semble parfaitement réalisable et inhérente au potentiel criminel des érotomanes, théoriquement susceptibles d'avoir toutes les réactions des psychologues passionnels. Les idées délirantes de jalousie et de persécution surajoutées au délire amoureux, dans les cas mixtes, semblent devoir faciliter cette réaction, soit à l'égard de l'objet, soit vis-à-vis des personnes, qui, dans son idée, lui veulent du mal, le desservant auprès de l'être aimé, rendant impossible la réalisation de son bonheur. En réalité, les idées de jalousie sont trop exceptionnelles dans l'érotomanie pour constituer un élément réactionnel important. Quant aux idées de persécution générale, en diffusant le délire, elles diminuent le plus souvent la tendance aux actes. Le maximum d'intensité, de stabilité et d'activité, comme le dit M. de Clérambault, se rencontre dans les cas purs et après eux dans ceux qui se trouvent être provisoirement purs.

(1) Georget: Examen des procès criminels des nommés Léger, Feldtmann, Lecouffe, Jean Pierre et Papavoine, Paris, 1825.

Vol. — Nous n'en connaissons qu'un exemple, celui de la malade sur laquelle M. Garnier eut à faire un rapport médico-légal. Cette jeune fille, appartenant à une famille des plus honorables, après avoir prélevé sur ses économies pour fournir de l'argent de poche à son adoré, mis ensuite au pillage la maison paternelle, emportant le vin, les liqueurs, le linge qu'elle remettait au jeune homme, en vint, à bout d'expédients pour se procurer de l'argent et désolée à l'idée que l'objet de son amour pourrait être malheureux, à ne plus apercevoir que le vol comme moyen de lui venir en aide. Alors commença dans les magasins de nouveautés cette série de larcins qui devaient amener à la longue son arrestation. Il ne s'agit pas en l'espèce de deux obsessions, de kleptomanie associée à l'érotomanie. Le vol était calculé, réfléchi, accepté et accompli délibérément par la malade, qui se cachait pour voler et dissimuler ses vols, sachant bien qu'elle faisait mal, quoique ne pouvant s'en empêcher. Cette observation, qui constitue un document très intéressant, montre bien comment le sens moral peut être lésé chez les érotomanes et d'une façon générale la parenté de la folie raisonnante et de la folie morale, elle établit plus spécialement que le vol par amour peut exister.

Querulance. — Mais le fait précédent est sans doute une rareté, tandis que la querulance dont il nous reste à parler est la réaction la plus commune de l'érotomanie. Succédant aux importunités et aux compromissions (d'où peuvent résulter des troubles de ménage, quand l'objet est marié, si l'autre conjoint ignore l'état mental du malade), la querulance se manifeste par les lettres à la fois accusatrices et affectueuses, les démarches pour reproches, la poursuite harcelante, acharnée, querelleuse, les scènes de scandales répétées, les injures, invectives.

tives et menaces à l'objet et à son entourage, en particulier au conjoint si l'objet est marié, les voies de fait sur l'objet ou sur des tiers, les accusations mensongères, les récriminations, les exigences exorbitantes, les revendications processives.

Le sentiment de cupidité n'est pas toujours absent de ces revendications. Les demandes de dommages-intérêts sont fréquentes de la part des érotomanes femmes arrivées à la période d'hostilité, la femme étant accoutumée à l'idée d'être soutenue par l'homme (de Clérambault). La même exigence se rencontre parfois chez les érotomanes masculins et M. de Clérambault en cite un exemple: « Nous avons vu, dit-il, un valet de chambre, après la phase d'espoir usuelle, réclamer à défaut de la jeune fille aimée (fille de ses maîtres) une indemnité de 10.000 francs. »

C'est cette quérulance qui amène l'arrestation et la séquestration de l'érotomane quand ses importunités obsédantes n'ont pas auparavant décidé l'objet à s'adresser à l'autorité. « Alors, dit Garnier, on voit souvent l'érotomane interné protester de ses bonnes intentions, s'efforcer de prouver qu'on a pris peur bien à tort, que ses intentions sont excellentes et que d'ailleurs tout est fini et bien fini. Le médecin doit être averti que de telles promesses, en admettant même qu'elles soient sincères au moment où elles sont faites, seront rapidement violées par le retour énergique de l'obsession qui ne désarme pas ainsi. L'érotomane est lucide, mais il n'est pas libre. »

M. de Clérambault dit à son tour: « La persévération occulte et obstinée fait le danger des passionnels. L'exposé oral de leurs idées, même sincère, n'en donne pas la mesure intégrale. Cela est vrai des érotomanes, mais surtout des érotomanes purs, avec dépit. Cela est vrai, pour les mêmes causes, de tous les autres passionnels et spécialement des quérulants

et des jaloux. C'est, selon nous, une grave imprudence de libérer avant plusieurs années d'asile un passionnel; et dans les cas les moins aigus, il est encore nécessaire de s'assurer que le sujet doit changer de milieu, être surveillé, et pouvoir être facilement réinterné. » L'auteur, à propos d'un fait médico-légal, a montré l'inconvénient des libérations hâtives (instance civile de la malade contre l'objet et des tiers basée en partie sur les conclusions de l'expert ayant déclaré le sujet non atteint de troubles cérébraux) et en même temps à quel degré et de quelle façon un cas typique d'érotomanie quérulante peut être méconnu, à l'occasion, par un spécialiste des plus qualifiés.

Parmi les éléments à examiner quand la question se posera de libérer un érotomane, la disparition de l'objet par décès ou autrement sera prise en sérieuse considération dans les cas purs qui sont les plus actifs.

La prudence est en général d'autant plus nécessaire que l'érotomane interné se croit facilement victime d'une séquestration illégale, d'un complot imaginé par l'objet qui a porté plainte, complot dans lequel il englobe tous ceux qu'il croit lui vouloir du mal, y compris le médecin qui a prescrit son internement (cas Teulat) et celui qui le retient à l'asile. Quand on aura reconnu la monstrueuse machination dont il est victime, il se vengera en amenant tout le monde devant les tribunaux ou en se portant sur eux à des actes de violence.

On ne perdra pas de vue que l'érotomanie pure ou provisoirement pure, comportant un hypertonus subcontinu, extrêmement porté à l'action est incurable. Dans les cas mixtes, la constatation d'un affaiblissement intellectuel, entraînant une diminution des réactions, pourra motiver la décision du médecin.

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

1° Définie par ses caractères extrinsèques, l'érotomanie correspond au délire amoureux — amour-obsession et encore plus illusion d'être aimé — chronique, fixe, unique ou prévalant évoluant sous la forme « d'une poursuite d'abord optimiste, puis hostile ».

Définie par ses caractères intrinsèques, l'érotomanie est une « psychose passionnelle » développée chez des sujets dont « l'aptitude obsessionnelle » et les tendances paranoïaques sont activées par « l'orgueil sexuel » et le désir amoureux.

2° Il convient de distinguer l'érotomanie de l'érotisme instinctif (satyriasis, nymphomanie) et des perversions sexuelles, secondement de la simple obsession érotique et de l'érotisme épisodique qui s'observe au cours d'autres psychoses : psychoses démentiellles, excitation maniaque, intoxications, érotisme diffus ou transitoire dans le délire polymorphe aigu, chez les délirants mystiques, érotisme accompagnant parfois les hallucinations génitales chez les délirants persécutés.

3° L'érotomanie essentielle est tantôt :

a) *Prémonitoire*, c'est le cas le plus fréquent, souvent précédée d'érotomanie fruste, passagère, elle parcourt divers stades : phases d'espoir, de dépit et de rancune de M. de Clé-

rambault ; érotomanes contemplatifs ou modérément obsédants d'Esquirol ; érotomanes persécuteurs et érotomanes persécutés-persécuteurs de Garnier. Ces diverses phases constituent l'érotomanie pure de M. de Clérambault, n'aboutissant pas au polymorphisme.

Mais le plus souvent, et cette éventualité seulement constitue l'érotomanie prémonitoire de M. de Clérambault, à la suite ou à la place de la troisième phase se développent des idées de grandeur et de persécution, cette dernière exercée par des tiers et non seulement relative aux incidents de la poursuite, mais encore revêtant la forme de persécution générale. Cette éventualité réalise un des types de l'érotomanie mixte de M. de Clérambault, englobant d'autre part les deux variétés suivantes :

b) *Secondaire* à un autre délire et notamment à un délire de persécution.

e) *Associée* ou développée simultanément avec un autre délire, notamment avec un délire mystique.

4° L'érotomanie, qui peut se développer à tous les âges, est surtout fréquente à l'âge adulte et dans le sexe féminin. Elle a une durée indéfinie sans tendance à la démence, sauf dans les cas où le polymorphisme est très accusé et s'accompagne d'hallucinations.

5° Le diagnostic de l'érotomanie est à faire avec l'amour passionné, dont on a longtemps confondu les réactions avec celles des érotomanes, avec les autres délires passionnels (délires de revendication et de jalousie) et, par suite de l'adjonction si fréquente d'idées de persécution dans l'érotomanie et aussi d'idées érotiques dans le délire de persécution, avec cette catégorie de malades que nous appelons persécutés érotiques.

6° Les réactions des érotomanes découlent soit de l'amour (poursuite bienveillante, exceptionnellement vol par amour), soit de l'exaspération amoureuse et d'idées de persécution surajoutées (poursuite hostile, quérulance, voies de fait, homicide virtuellement possible).

Les érotomanes sujets à des réactions hostiles doivent, en qualité de psychopathes atteints d'un délire chronique, être longuement séquestrés et n'être libérés qu'en s'entourant des plus sérieuses garanties.

VU:

Nancy, le 6 Janvier 1925.

Le Président de la Thèse,

Pierre PARISOT.

VU:

Nancy, le 8 Janvier 1925

Le Doyen,

L. SPILLMANN.

VU et permis d'imprimer,

Nancy, le 10 Janvier 1925.

Le Recteur de l'Académie,

Ch. ADAM,

Membre de l'Institut.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos	7
Aperçu historique et exposé du sujet.....	9
Etude nosographique	27
Etude clinique	43
Médecine légale et prophylaxie sociale.....	163
Résumé et conclusions.....	171

NANCY - SOCIÉTÉ D'IMPRESSIONS TYPOGRAPHIQUES
